ALGÉRIE

UN REGARD ÉCRIT

PAR

Mme PAULINE DE NOIRFONTAINE.

L'Afrique est le pays de mon imagination, la France la patrie de mon cœur.

HAVRE

Imprimerie ALPH. LEMALE.

1856

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Au comte Adolphe d'Houdelot.

A vous, mon spirituel chasseur, à vous ces petites verroteries de couleurs diverses réunies par un même fil, si elles sont sans valeur, elles ont du moins le mérite de vous être offertes de tout cœur.

Pauline de Noirefontaines.

IV

PRÉFACE.

Toutes les fois que des impressions fortes ont remué mon âme, j'ai senti le besoin de dire ou d'écrire ce que j'éprouvais, de trouver un écho à ma joie ou à ma peine, en un mot, un retentissement à ce qui m'avait frappée ; le sentiment isolé est incomplet, selon moi.

De là vient que j'ai communiqué à mes amis mes Impressions Africaines, consignées dans ces quelques pages dénuées de toute espèce de prétention littéraire ; car il n'est jamais entré dans ma pensée de faire un livre sur l'Algérie, en déroulant les anneaux de la vaste chaîne d'événements qui s'y sont passés, et que ma vue trop courte n'aurait pu embrasser.

Je n'ai eu qu'un seul but, celui de procurer un moment de distraction à ceux que j'aime, en traçant sur mon calepin quelques esquisses jetées au hasard, sans cadre ni lien, comme on jette sur une palette des couleurs éparses et non broyées, des croquis inachevés et nébuleux.

Je sais bien que ce n'est pas ainsi que procèdent les écrivains de quelque valeur, qui suivent toujours un ordre parfait; mais n'ayant jamais su m'assujettir aux règles de l'art, et n'ayant pas l'ambition de me faire proclamer la dixième muse, je me suis contentée de dire les choses comme je les ai vues, comme je les ai senties, au fur et à mesure qu'elles se sont offertes à moi, prenant seulement, comme l'abeille, un peu de tout, pour former mon rayon.

Il parait, du reste que, de grands changements se sont opérés eu Algérie depuis quelque temps , et que certaines choses que j'ai signalées pourraient être sujettes à contestation, aujourd'hui que la sollicitude de l'Empereur et l'initiative intelligente du Général chargé des affaires de l'Algérie, au ministère de la guerre, ont prouvé qu'on s'occupait d'une manière plus active et plus spéciale de nos possessions Africaines.

Mais, dussent les rigoristes m'appliquer la qualification donnée au roi Midas par le barbier mélomane, je ne changerai rien à ce que j'ai écrit, car ces sortes de retouches sont rarement heureuses, et il y a comme un manque de sincérité dans un tel travail. Cette considération seule suffirait pour m'en dissuader.

Tout ce que je demande, c'est qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions, et ne porte pas un jugement trop sévère sur ces lettres, qui, placées à leur date, pourront peut-être gagner

en intérêt rétrospectif, ce qu'elles risquent de perdre en actualité.

Mais, quoi qu'il en soit, il y aura toujours une raison qui rendra mes observations sur l'Algérie sans conséquence, c'est l'opinion accréditée que les femmes ne s'arrêtent jamais qu'à la superficie des choses, et sont incapables de rien approfondir.

Tout en convenant qu'il y a un ordre d'idées qui appartient exclusivement aux esprits profonds et doctes, j'observerai seulement, comme circonstances atténuantes, que m'étant déportée volontairement en Algérie, pendant trois années, et n'y ayant pas posé à la façon des acteur obligés et assermentés, dont l'inflexibilité de la position a souvent contribué à fausser le jugement, mes appréciations, quoique revêtues d'une forme moins *savante*, sont du moins dégagées des entraves politiques et de la rancune, qui disposent toujours ceux qui ont combattu les Arabes à éclater contre eux en propos aigres et injustes.

Au résumé, chacun a sa manière de juger un pays. La meilleure, selon moi, est de le juger sans haine, sans prévention, et de réunir, pour le dépeindre, ses plus courageux efforts de sincérité. C'est ce que j'ai fait; si, malgré cela, je me trouve en désaccord avec d'autres narrateurs, cela ne prouvera pas que j'ai *menti*, mais qu'il peut y avoir de la bonne foi dans les erreurs.

VIII

LETTRE I.

A M. LÉON GOZLAN.

LETTRE I.

A M. LÉON GOZLAN.

Oran, ... Juillet 1849.

J’ai promis, ami, de vous faire part de mes impressions africaines, je viens tenir ma promesse sincèrement et sans réserve, car il y a deux choses distinctes dans le récit d’un voyageur : la réalité et le rêve. C’est généralement le rêve qui domine ; le vrai, c’est l’exception.

Les uns rêvent avec leur esprit, les autres avec leur âme ; les premiers font de la science et du style, les seconds de l'imagination et du sentiment ; puis, entre les deux, se trouvent ceux qui disent tout simplement ce qui est. C'est ce que je vais essayer de faire, au risque de vous ennuyer.

Mais qui ennuierait-on, si ce n'est ses amis ?

Nous ne parlerons pas de la traversée ; vous savez par expérience ce que c'est que le roulis, le tangage, le grincement des cloisons intérieures et le vacarme des manœuvres extérieures au moyen desquelles un navire dompte les flots, comme un cavalier habile maîtrise un cheval fougueux à l'aide du mors et de l'éperon. Qu'il vous suffise donc de savoir que j'ai fait mon noviciat maritime au fond de ma cabine[1] toutes mes facultés semblaient s'être concentrées dans celle de souffrir, et ce n'est qu'arrivée sur la terre classique du despotisme et de l'esclavage que j'ai respiré en liberté.

(1) Chambre d'un navire où on n'a pas assez de place pour en changer, et où on passe à l'état de colis, une heure après être embarqué.

Je m’étais préparée, en quittant Paris, à tous les désenchantements, à toutes les déceptions ; mais s’il est vrai que les plus grands plaisirs d’un voyageur naissent des contrastes et des excentricités, il faut convenir qu’il n’y a rien de plus propre à procurer le plus vif de ces plaisirs, que l’aspect d’Alger, ce caravansérail universel où toutes les nations du globe semblent venir s’aboucher.

C’est d’abord le port, devant lequel la flotte de Charles-Quint est venue échouer dans une nuit de tempête et d’assaut ;

La rade, avec ses vaisseaux à l’ancre et ses canots légers qui sillonnent les flots à tour de rames ;

C’est cet amphithéâtre de maisons blanches avec leurs terrasses à l’italienne, sur lesquelles voltige, çà et là, le voile transparent d’une odalisque, comme un vaporeux nuage qui erre dans l’azur du ciel ;

Le fort l’Empereur, incrusté comme un nid d’aigle sur la montagne escarpée, qui a servi de champ de bataille aux plus glorieux vainqueurs et de tombeau aux plus illustres vaincus ;

Puis, la Casbah, avec ses débris d'architecture mauresque, qu'un coup d'éventail a livrée au vandalisme européen, et tout en bas, enfin, cette nouvelle ville en opposition heurtée avec l'ancienne, où s'agite indistinctement une population cosmopolite qui, avec sa bigarrure de visages, de costumes et de langages, ressemble à une carte d'échantillons de tous les peuples du monde.

Et pour cadre à tout cela, une végétation de fleurs et d'or, des fourrés de verdure, des taillis de lauriers roses, d'orangers, de grenadiers, de tout le luxuriant produit des tropiques, fuyant en molles ondulations jusqu'au bord de la mer qui, tantôt transparente et bleue, secoue à chaque flot des paillettes de soleil, tantôt furieuse et agitée, roule des vagues blanches sur un fond sombre, comme une immense rivière qui charrie des glaçons.

Voilà ce que l'art et la nature ont jeté sur ce lointain rivage, afin que ceux qui viennent l'observer puissent le raconter aux paresseux qui restent chez eux.

Le fait est qu'on trouverait difficilement un

panorama plus pittoresque et plus varié que celui qu'offre ce vieux foyer de l'islamisme, où il y a à la fois matière à observations intéressantes pour le voyageur positif, et à rêveries délicieuses pour le touriste qui ne cherche, dans les lieux qu'il parcourt, que le côté poétique ou artistique, comme il vous plaira de l'appeler.

Mais, comme après tout, c'est l'affaire des peintres et des dessinateurs d'esquisser les contours d'un beau paysage, j'abrège ma description pour vous dire ce qui m'a le plus impressionnée dans ce pays magique, où il y a tant d'observations pour le regard et tant de sensations pour l'âme.

Ce qui m'a le plus impressionnée ?

Ce ne sont pas ces Arabes, à l'air fier et sauvage, qui subissent le joug de notre domination en nous qualifiant toujours ignominieusement de *chiens de chrétiens ;*

Ni ces nègres de haute futaie, au nez aplati , à la chevelure laineuse, dont les dents blanches ressemblent à deux rangées de perles enchâssées dans du bronze ;

Ni ces juives à la tête pyramidale, avec leurs mains peintes en vermillon, et leurs ongles taillés en forme de cure-dents ;

Ni ces Espagnols, aux gestes dramatiques, à la voix nasillarde, chantant et *guitarant* nuit et jour comme au temps d'Almaviva et de Figaro.

Ce qui m'a le plus impressionnée enfin, ce n'est pas ce mélange de races jaunes, brunes et noires, au milieu desquelles les blancs pur sang ont l'air d'être la porcelaine de la création ; ce qui m'a le plus impressionné, ce sont les yeux des Mauresques, dans lesquels leur vie entière semble s'être réfugiée.

Phare ou étoile, phosphore ou feu follet, rayons ou éclairs, je ne saurais dire ce que c'est ; mais n'ayant jamais rien vu de semblable, j'ai cru, en les apercevant pour la première fois, que je venais de renaître pour la seconde.

Oh ! oui, ce sont bien là de véritables yeux de femmes, à la fois vifs et languissants, tristes et rieurs, éblouissants et voilés, de ces yeux indéfinissables enfin, qui fixent le regard par tout ce qui peut l'attacher et le déconcerter. Aussi, quoi qu'on

en dise, quoi qu'on en pense, il est impossible que des créatures, qui ont des yeux susceptibles de bouleverser les âmes les plus intrépides, n'aient pas également un cœur susceptible de sentir ce qui fait du plaisir ou de la peine, de la joie on de la douleur.

Connaissant mon insatiable curiosité, vous ne serez pas étonné qu'après avoir voulu fouler de mes pieds la place où le trop confiant Sélim fut étranglé par les ordres du farouche Barberousse ; touché de mes mains la porte Bab-Azoum, où le brave Ponce de Bellange a planté son poignard castillan ; j'aie voulu m'assurer si les femmes Mauresques étaient aussi nulles et aussi abruties qu'elles en ont la réputation.

Mais ce n'est pas chose facile de pénétrer dans un intérieur musulman , et j'en aurais probablement été réduite, comme beaucoup d'autres voyageurs, à puiser mes renseignements dans les salons du consul ou du gouverneur, si le hasard ne m'avait fait faire la connaissance de Madame Boucandoura, une des premières notabilités Algériennes.

Si je vous disais que Madame Boucandoura est

une jolie femme ou une belle femme, vous ne me comprendriez pas, car ces dénominations sont tellement vulgaires dans le langage du monde, qu'elles n'expriment rien, et il faudrait des volumes entiers pour décrire tous les charmes excentriques de cette femme exceptionnelle.

Représentez-vous les traits purs et réguliers de la Magdeleine de Canova, luttant de poésie, avec les plus délicieuses fantaisies de Girodet et de Lamartine ; c'est vous dire que cette espèce d'ange humanisé réunit toutes les richesses que l'on peut demander à la sculpture, à la peinture et aux écrivains.

Je ne sais quand sa mère l'a mise au monde, de quels présages les marabouts et les matrones entourèrent son berceau, quels vaux furent portés à Mahomet en sa faveur ; mais on aurait dit à la voir si naïve et si belle, la personnification de l'Afrique vierge, ou quelque divinité mystérieuse de ces solitudes, empreinte de toutes les grâces de la création.

Son costume (passez-moi cette puérilité), son costume se composait d'un dolman de soie bleu brodé d'argent et dont les échancrures trahissaient tout

ce que la pudeur lui avait confié ; un large caleçon en brocard de Smyrne rayé rose et blanc, laissait également voir ses jambes nues, terminées par des pieds dont les proportions indescriptibles, reposaient dans des babouches de velours cramoisi. Autour de sa taille, flexible et élancée comme un jeune palmier du désert, s'enroulait une espèce de châle lamé d'or, qui s'ouvrait sur le côté en forme de tunique orientale du plus singulier effet. Un collier d'émeraudes ornait son sein, et à chacune de ses oreilles, percées de neuf ou dix trous, pendaient des festons de pierreries qui scintillaient autour de son col irréprochable.

J'oubliais de vous dire que ce costume inédit était complété par un fichu de crêpe de Chine jaune, posé à la façon des créoles, sur une profusion de cheveux noirs, dont les reflets chatoyants s'harmonisaient avec une peau lisse et brune, qui avait cette teinte chaude et lumineuse, dont Léopold Robert a décoré son beau tableau des *Moissonneurs*, que j'ai cru un instant voir rayonner devant moi !

Je restais, je l'avoue, frappée d'admiration à la

vue de cette ravissante créature, qui, n'ayant jamais subi le despotisme de nos modes européennes, se développait dans le charme naturel de ses mouvements, qui tenaient à la fois de la gazelle et du cygne.

Comme il est d'usage, en rendant compte de ses impressions, de faire connaître les lieux où on les a éprouvées, je vais vous introduire un instant dans le sanctuaire où nul œil masculin (à l'exception de celui d'un père, d'un mari ou d'un frère), ne pénètre jamais ; cela vous sera d'autant plus agréable, qu'en voyant une maison mauresque, c'est comme si vous en voyiez mille, car elles ont toutes le même type de construction extérieure et de distribution intérieure.

En dehors, des murs grossièrement blanchis à la chaux, et sans aucun caractère d'architecture, forment une espèce de cage en pierre, qui n'a pour toute fenêtre que la porte d'entrée ; au dedans, se trouve une cour carrée entourée d'une galerie de marbre ou de pierre, sur laquelle s'ouvrent toutes les chambres de l'habitation qui, n'ayant aucune

vue sur la rue et aucune communication entre elles, sont des plus tristes et des plus incommodes.

Le salon qui, dans son développement le plus colossal, a rarement plus de trois mètres de large sur six de long, est une espèce de couloir parqueté en faïence coloriée, dont l'ornementation consiste généralement en grands divans à la turque, en tapis de Mascara et en œufs d'autruches, qui semblent figurer comme un symbole dans les mosquées et dans les maisons particulières.

On ne voit ni chaises, ni fauteuils, ni aucun de ces petits meubles volants dont le caprice a inventé la forme et qui charment la vanité des peuples civilisés. Les siéges d'honneur sont des coussins de soie semés à terre, et sur lesquels on est assez mal à l'aise avec des corsets à haute pression, qui vous forcent à vous tenir droite comme un mât.

Dans les maisons les plus opulentes, on trouve des petites tables basses, comme des jouets d'enfants, qui supportent quelques bagatelles européennes, ou un cabaret de tasses microscopiques, comme les mains et les pieds de celles qui en font usage.

Parfois, aussi, on voit s'élever au milieu de la cour un grenadier aux fruits vermeils, ou un bananier aux feuilles gigantesques, qui procurent aux pauvres habitantes de ces prisons cellulaires le plaisir hygiénique d'un peu d'air oxygéné[1].

Comme la polygamie n'est pas un cas pendable en Algérie, j'ai été reçue non-seulement par la gracieuse silhouette dont je vous ai parlé plus haut, mais par une autre odalisque, que sa beauté sur le retour avait réduite, dans le harem, aux tristes dignités des reines qui ne le sont plus.

---

(1) Il y aurait quelque chose de presque saint dans le voile qui couvre en Afrique le foyer domestique, si les hommes ne poussaient pas le rigorisme conjugal jusqu'au point de préférer voir mourir leurs femmes plutôt que d'appeler un médecin pour les soigner ; on peut juger, d'après cela, avec quelles précautions les femmes arabes sont abritées ; elles sont non-seulement gardées par leur famille, mais par leurs voisins, qui veillent sur elles avec une constance inouïe. D'après cela, je ne doute donc pas que les officiers français auxquels leur degré de fatuité a fait croire à des bonnes fortunes avec des femmes arabes, ne les aient confondues avec les juives, beaucoup plus accessibles sous tous les rapports.

Quoi qu'il en soit, l'une et l'autre m'accueillirent avec une cordialité qui, malgré leur manque complet d'usage et leur sauvagerie native, n'éprouva pas la moindre hésitation.

Sachant que les femmes arabes attachent une grande importance à leurs bijoux, qu'elles se font une gloire d'étaler devant les personnes qui viennent les visiter, je priai la sultane favorite de vouloir bien me montrer ce qu'elle avait de plus précieux, m'attendant à voir quelques oripeaux bizarres et surannés.

Dès que ma demande lui fut traduite, Madame Boucandoura ouvrit un charmant petit coffret en écaille, incrusté de nacre, d'où elle tira le portrait de son mari, qui semblait avoir été créé, comme elle, dans un jour de fête du paradis.

J'admirai quelques instants cette superbe tête, peinte avec un rare talent, et demandai à celle qui me la montrait avec tant d'orgueil et d'amour, si elle n'y trouvait aucun défaut. — Je ne lui en trouve qu'un seul. — Lequel ? — Celui d'avoir été fait par une *femme*, me répondit-elle, avec un dépit qu'elle ne put maîtriser.

A ces mots, sa compagne qui rayonnait dans un coin, comme un beau soleil couchant, porta la plain à son cœur et s'affaissa sur elle-même, comme si un poignard invisible l'eût frappée à ce souvenir. Toutes les deux se regardèrent, et quelque médiocre que fût l'artiste qui les eût peintes en ce moment, il aurait produit une œuvre saisissante, en copiant ces visages pleins de passion, de jalousie et de haine.

Voilà un fait que je soumets à votre appréciation et qui vous aidera, cher *grand homme*, à décider si les femmes Mauresques sont aussi dépourvues de sensibilité et d'intelligence qu'on le suppose. Quant à moi, dussiez-vous traiter ma complainte de romance ou d'opéra-comique, ma conclusion est, que ces femmes qu'on s'obstine à ne considérer que comme des animaux privilégiés, sont en réalité les créatures typiques, destinées à représenter le malheur féminin dans sa plus vaste étendue, car la plus heureuse de toutes pourrait se noyer sans donner d'autres motifs, que l'ennui, à son suicide.

En quittant ces pauvres recluses qui subissent

leur sort avec une résignation de trappistes, j'allai, pour terminer mes pérégrinations algériennes, visiter l'hôtel du gouverneur, qui est bien le plus joli colifichet de construction que l'art oriental ait légué au nôtre.

On dirait un petit palais enchanté des Mille et une Nuits, créé par le caprice d'une fée, ou une bonbonnière de Susse toute surchargée d'ornements précieux et de détails tellement remarquables, qu'il n'y a qu'un véritable poète qui puisse raconter cette petite merveille, pour la description de laquelle la prose semble un langage trop vulgaire. Aussi n'essaierai je pas de vous décrire toutes ces colonnettes de marbre, ces dentelles de pierre, ces arabesques dorées et coloriées, si éblouissantes à l'œil et dont la moindre particularité est une exception, persuadée que ma plume n'aurait jamais la puissance de reproduire tous les détails de cet Eldorado Africain, où toutes les originalités de la barbarie se trouvent mêlées aux coquetteries de la civilisation.

Ce qui a particulièrement fixé mon attention dans ce labyrinthe de curiosités, c'est la chambre

de Madame la duchesse d'Aumale, décorée encore de tout le luxe de sa splendeur.

Je ne vous dirai pas les réflexions qui me sont venues là, au sujet des *écroulements subits, des puissants gisants à terre, et des géants de la veille devenus nains le lendemain* de crainte que vous ne m'accusiez de vouloir parodier le voyageur Volnay, rêvant à la fragilité des empires, sur les ruines de Palmyre.

Mais le fait est que j'ai été profondément émue, en songeant aux malheurs imprévus qui ont bouleversé tout à coup une existence si heureuse et si riche d'avenir.

Il aurait, du reste, fallu plus d'un jour pour visiter, même en courant, les détails infinis de ce petit prodige, dont les honneurs m'ont été faits par le gouverneur-général, duquel je vous donnerais la biographie si elle n'était écrite, bien mieux que je ne saurais le faire, dans tous les bulletins de l'armée d'Afrique.

Comme nous étions très pressés l'un et l'autre, je laissai le général Charron dans ce palais si bien

gardé par lui, et fus m'occuper de mes préparatifs de départ pour Oran, qui est ma résidence fixe, et dont je vous parlerai avec, la même sincérité que d'Alger.

Si je faisais de la géographie ou de l'histoire, je commencerais par vous dire que la province d'Oran est bornée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'empire du Maroc, à l'est par la province d'Alger, et au sud par le désert qui commence à 80 lieues du rivage ; je vous dirais cela et bien d'autres choses encore, car rien ne manque à cette vieille terre Africaine, ni l'antiquité nébuleuse, ni les illiades sublimes, ni les exploits héroïques, dont les derniers épisodes surtout ont été écrits avec des flots de sang humain ! ... Mais n'aimant pas à mêler une froide érudition à des épanchements intimes, je résumerai encore ici mes seules impressions personnelles, et vous avouerai franchement, que mon imagination s'est quelque peu refroidie à la vue de la deuxième capitale de l'Algérie, qui, dans le premier moment, m'a fait l'effet d'une espèce de faubourg en échelle, improvisé pour des écureuils, des

chèvres ou autres petits peuples grimpants, qui trouveraient facilement à brouter le long des rues, véritables grandes routes sur lesquelles on est toujours tenté de se munir d'un passeport, quand on sort pour faire une visite ou entendre la messe.

Figurez-vous, enfin, un vaste plateau, coupé par un profond ravin, où s'épanouit toute la végétation du pays, et sur les versants duquel, s'échelonne, dans le désordre le plus capricieux, un pêle-mêle de maisons mauresques, espagnoles et françaises, dont chaque groupe forme un quartier distinct qui a une spécialité et des mœurs différentes.

Ici, ce sont les Espagnols friands d'ail et de piment, qui, avec leur abondance de gestes et leur luxe de physionomie méridionale, se prélassent dans une saleté historique.

Là, c'est le peuple juif, mercantilleux de profession, qui, tout en trafiquant avec une déloyauté héréditaire, resserre néanmoins chaque jour la chaîne forgée par une foi religieuse, si militante et si vive, qu'elle a résisté jusqu'ici à tous les coups qui ont tenté de la rompre.

Plus bas, c'est le quartier de la Marine, occupé par des commerçants français, que des ambitions spéculatives ont décidés à venir planter le drapeau de la colonisation sur le sol africain.

Mais ce qu'il y a de plus curieux et de plus intéressant, selon moi, c'est le quartier Arabe, situé à la porte de la ville, et où l'on croit voir apparaître encore une fraction de cette ancienne race de Berbères, peuple si vieux qu'il n'a pas d'ancêtres, et qui, malgré l'avilissement qui pèse sur lui, se dresse néanmoins toujours dans sa nature primitive, comme à l'époque où l'humanité était si forte et si grande, qu'on a de la peine à se baisser pour regarder les hommes, tels qu'ils sont aujourd'hui.

Il me serait difficile, au résumé, de vous donner une juste idée de cette ville, si singulièrement perchée sur des rochers, plus ou moins escarpés, et qu'il est impossible de parcourir sans être ballotté par les ondulations du sol, qui n'offre pas une surface plane de vingt pas (ce qui est d'un effet assez pittoresque à l'œil, mais nullement agréable pour

ceux qui n'ont pas la passion des courses laborieuses et des promenades rustiques).

Le fait est, qu'à part quelques rues qui offrent un ensemble régulier, tout le reste de la ville se compose de grands chemins, jalonnés par des constructions espacées comme les châteaux de plaisance qui bordent la Loire, et quelques cloaques mortifères, où tout semblait avoir été combiné, calculé et disposé pour servir de proie au choléra, qui s'est chargé de les balayer.

En attendant l'accomplissement de tous les projets qui doivent concourir à l'achèvement de cette cité bizarre, dont la prospérité est stagnante depuis la révolution de Février, nous habitons, dans une rue *future*, une maison isolée qui tourne le dos à la ville, ce qui fait qu'on y entre par où on devrait sortir, et qu'on y est abandonné comme Robinson dans son île.

La *chose* ayant servi naguère de redoute, de blockhaus, ou autre petit moyen de défense, j'ai l'avantage d'avoir une cuisine crénelée, un salon voûté et un balcon assis sur le socle d'une ancienne guérite.

J’avoue que je goûterais peu les charmes de cet observatoire militaire, dont tout le confort consiste à être à l’abri de la bombe, si ces inconvénients n’étaient compensés par la vite extérieure, d’une poésie biblique tellement saisissante, que je crois à chaque instant lire un feuillet de l’Ancien Testament ou vivre au temps d’Abraham.

L’illusion serait la même pour vous, si vous voyiez ces plaines torrides, ces tentes arabes et ces troupeaux de chameaux qui, sortant des flancs du désert, viennent tondre à pas lents le maigre gazon, auquel la pluie du ciel enlève si rarement son linceul roussi et desséché.

C’est surtout le soir, à cette heure de contemplation religieuse, qu’il faudrait voir ce paysage, dont tous les détails s’harmonisent si bien avec les nuances qui se détachent de son vaste tableau. Tant que le soleil africain couvre la campagne de ses ardeurs éblouissantes, tout se confond aux yeux ; mais quand, tombant dans l’horizon du couchant, il disparaît, entraînant avec lui sa brume de vapeur et de rayons, la nature semble se révéler dans la

fraîcheur virginale des premiers jours du monde ; c'est alors, seulement, que les objets riants ou bizarres se dessinent nettement aux regards, et qu'on éprouve les sensations imposées par un spectacle, dans lequel le créateur semble avoir épuisé tous les aspects de désolation et de grâce, de vie et de mort.

Tout ce qu'il y aurait à dire à ce sujet serait trop long et défloré par une mauvaise description ; je ne vous ferai donc remarquer que le caravansérail qui s'élève à droite, comme une oasis hospitalière aux caravanes qui arrivent du fond des terres.

En face, la montagne des Lions, labourée par les griffes des bêtes fauves, qui se la sont partagée à l'amiable depuis la création du monde, et, sur un plan plus rapproché, le joli petit village de Karkenta, s'étalant avec une coquetterie orientale dans des cadres de cactus et d'aloès.

Quant à ces longues arêtes grisâtres qui découpent leur forme triangulaire sur le fond bleu du ciel, ce sont les caps *Férat* et *Canastel*, qui s'avancent curieusement dans la mer, comme s'ils étaient

chargés d'inspecter les navires qui passent au large et d'en rendre compte au doyen de la contrée, représenté présenté par le fort *Santa-Cruz* qui, dans la splendeur de ces dégradations, ressemble, de loin, à un véritable château de sorciers, hanté par des esprits infernaux.

Mais tout cela n'est rien, en comparaison de la mer, de cette Méditerranée que tant de civilisations ont sillonnée, où tant de pavillons se sont déployés et tant de nations englouties ; car l'Océan n'a guère eu jusqu'ici que le triste honneur d'écraser, de temps à autres, contre un rocher inconnu, quelques vaisseaux aventureux, ou quelques pirogues perdues dans les brumes australes; tandis que la Méditerranée a dévoré des générations et des empires, fourni un champ de bataille à tous les peuples du monde, et vidé souvent elle-même la querelle en passant ses flots sur la masse des combattants.

Je ne sais enfin quel genre d'émotion la vue de cette mer, doublement intéressante par les souvenirs qui s'y rattachent, produit sur ceux qui sont à portée de la contempler ; mais ce serait une âme bien

paralysée, n'est-ce pas, que celle qui ne se sentirait pas émue en sa présence et se trouverait en reste devant un des plus beaux et des plus grands spectacles que puissent offrir à l'homme les beautés de la création.

Pour moi, je l'avoue, la vue de la mer, avec son magnifique calme, ou ses épouvantables colères, est plus qu'un plaisir, c'est une sorte de béatitude contemplative qui finit pas exercer sur mon esprit une fascination telle, que je crois parfois voir dans ses flots transparents ou agités, un être animé, qui vit, qui se meut comme une nature organisée, à laquelle je suis tenté de parler comme si elle pouvait me répondre.

Le fait est que c'est la voix confuse de ces flots qui assoupit mes douleurs dans les moments de découragement qui trouvent si souvent place dans notre vie. Ce sont ces brises salines qui rafraîchissent mes poumons quand le siroco, ce vent embrasé du désert, nous enlace de ses réseaux de feu, et quand je vois le splendide écrin du phosphore vivant allumé dans ses profondeurs, je me rappelle nos délicieuses causeries parisiennes pailletées de tant

de sujets divers, avec tant d'esprits différents pour les traiter, coteries charmantes où chacun de nous épanchait ce qu'il avait reçu du ciel en idées, en gaîté et en sentiment. Ah ! c'était un bon temps que celui-là ! Un temps de jouissance de cœur et de plaisirs intellectuels, auxquels il est impossible de songer, sans regretter ces moments précieux et agréables, que nous voudrions bien voir renaître et qui auraient dû couler plus lentement dans leur fugitive succession

Et maintenant, cous sommes à cinq cents lieues de distance, ne recevant des nouvelles de France que lorsqu'il plaît aux vents et aux tempêtes de les laisser passer ; il en résulte que les journaux nous arrivent en masse et nous produisent l'effet de ces mets trop copieux dont l'aspect seul enlève l'appétit ; c'est vous dire que je ne les lis plus et en suis restée, sous le rapport politique, à la papauté du général Rostolan et au projet de loi sur l'impôt de la race canine.

A propos de journaux, nous avions songé un instant, dans votre intérêt et le nôtre, a vous faire obtenir la rédaction en chef d'un journal ottoman,

avec 40,000 francs d'appointements et un pavillon meublé d'odalisques ; mais, soit qu'on considère ici l'esprit comme un ingrédient nuisible aux progrès de la colonisation, soit qu'il entre dans le port, au même taux que l'huile de Provence et les harengs-saurs, on en fait fi à tel point, que, si, à un pli du front, à la courbure du nez, ou à la forme du menton, vous êtes suspecté d'avoir noirci quelques feuilles de papier, ou essayé de faire becqueter une rime au bout d'une idée, vous êtes mis au ban de l'opinion comme un être qui a commis un crime, sans circonstances atténuantes, et je cherche vainement quelque honnête transition pour vous avouer qu'avec l'appui éclairé de l'administration, on n'a encore couronné, ici, en fait de *lauréat*, qu'un trompette de spahis qui sonnait admirablement, dit-on, l'air de la *Casquette à Bugeaud*.

D'après cela, vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'Oran ne possède encore, pour tout établissement littéraire on scientifique, qu'une salle de spectacle dont les banquettes sont tellement vides, que les acteurs pourraient jouer *Tancrède* en veste,

Bajazet en carmagnole et *Zaïre* en bonnet de nuit, sans que personne y trouvât à redire.

Quelques anciens exilés m'ont avoué que cette boutique dramatique était néanmoins préférable à la comédie de société qu'on jouait autrefois et dans laquelle les hommes remplissaient les rôles de femmes, si bien que la représentation était toujours en retard d'une heure, parce que la duègne, la soubrette ou l'ingénue n'avaient pas la barbe faite.

Pour en revenir à Oran, si on y affecte un souverain mépris pour l'esprit, en revanche on y professe un amour passionné pour toutes les bêtes de l'héritage de Noé.

Et une chose qui vous paraîtra incroyable, et qui pourtant est vraie, c'est que le *dandysme* du pays, dont on ne saurait trop louer l'agréable vocation, vit en communauté avec des lions, des hyènes, des panthères, des sangliers et autres coqueluchons de cette nature, qui, ayant le privilège de circuler dans les appartements, pourraient procurer aux fameux Gérard le plaisir de chasser en plein salon.

Cette ménagerie intime me rappelle un des spectacles les plus amusants que j'aie vu de ma vie C'est la chasse à courre d'un porc-épic, échappé de je ne sais quel boudoir, et traqué par une meute de négrillons, qui, avec leur air narquois et la vivacité de leurs mouvements, ressemblaient à des singes de bonne humeur. Je vivrais mille ans que je me rappellerais toujours ce pauvre hérisson courant, bondissant, les dards écarquillés, soutenant l'aboi (de manière à mériter une mention honorable de notre spirituel Chapus, si savant dans la spécialité de la vénerie), jusqu'à ce que, épuisé par la lutte, le pauvre animal se réfugia avec une entière confiance sous l'arbre de la *liberté*, où il fut impitoyablement arrêté.

La mystification eût été cruelle pour un porc-épic socialiste, mais celui dont je vous parle n'était probablement pas encore arrivé à la hauteur des idées modernes sur la philanthropie animale.

Malgré toutes ces petites critiques de détails, la vérité logique me force à convenir qu'on nous a parfaitement accueillis dans ce pays des dieux et des

bêtes, où nous jouissons de la considération la plus distinguée que des gens qui ont pour caniches des lions de l'Atlas peuvent accorder à des profanes qui en sont encore aux poissons rouges et aux chardonnerets.

Au résumé, je suis bien aise d'être venue en Afrique et fâchée de m'y trouver, ce qui veut dire, sauf l'antithèse, que ce pays est charmant, vu à vol d'oiseau ; mais comme il y a déjà quelques temps que j'y suis, je serais charmée de le quitter, surtout avant l'avènement d'un certain Moull-Saâ, qui, d'après les prédictions de Sidi-el-Kader — un des plus fameux prophètes après Mahomet — doit, un de ces quatre matins, sous le frivole prétexte de régénérer l'humanité; la purifier dans des flots de sang.

Quelle que soit mon aventureuse audace, je ne nie soucie nullement de jouir du coup d'œil et préfère le laisser aux douze mille colons parisiens, qui, à propos d'art et d'industrie, préféreraient également, je crois, se livrer à tout autre exercice qu'à celui de planter des choux qui ne poussent pas.

Il y a même des incrédules qui prétendent que le *colon Parisien* n'existe pas, que c'est un être fabuleux, fantastique, qui ne gît que dans l'imagination, tant on a de peine à prendre pour des cultivateurs sérieux, des grisettes de la rue St-Denis en chaperon de rosières, et des courtauds de boutiques en bottes vernies, binocles en sautoir et moustaches à l'avenant, — qui tous voulant être les *premiers* dans cette société d'hommes *égaux*, — jettent dans leurs heures de mansuétude un regard d'encouragement aux soldats laboureurs qui défrichent leurs terres, et qui, ainsi que le duc d'Isly l'a dit, sont les seuls êtres capables de transformer ces plaines incultes en prairies normandes ou en champs de la Beauce.

Ce qu'il y a de plus réel dans tout cela, ce sont les directeurs des colonies, pauvres officiers du génie, qui, en outre des devoirs que leur imposent leurs fonctions ordinaires, remplissent à la fois celles de gouverneur, de maire, de juge de paix, de procureur de la République et de père nourricier ; car ce sont eux qui administrent, qui marient, qui

jugent, qui condamnent, qui acquittent et qui distribuent la semoule et les biberons : C'est vous dire qu'ils sont chargés comme les dromadaires et les chameaux de tout absolument[1].

Si du moins les résultats étaient en rapport avec la peine que se donnent ces malheureux dignitaires, mais quand on pense qu'une vie si pleine et si laborieuse n'aboutit souvent à enregistrer dans les procès-verbaux les plus opulents, que l'apparition de quelques feuilles d'épinards ou la naissance de cinq ou six haricots verts, on conçoit facilement que le *cerveau de l'armée*[2] en perde la tête.

Quant aux Arabes, auxquels on s'intéresse

(1) Un officier chargé de la direction d'un centre agricole en est à la fois le chef politique, judiciaire et administratif. Sa magistrature embrasse et résume tout l'une main il tient les actes de l'état civil et de l'autre il frappe les délits de l'amende ou de la prison. Il est, en outre, le dispensateur des subventions et concessions de toute espèce que le Gouvernement accorde aux émigrants. Il dispose des maisons, assigne des lots, livre les instruments de travail, en règle l'usage et en fait la répartition.

(2) Léon Gozlan appelle le génie militaire le cerveau de l'armée.

malgré soi, ils n'ont pas fait un pas depuis notre introduction en Afrique : Ni la richesse de notre intelligence, ni la pétulance de notre esprit, ni l'élégance de nos manières, rien n'a pu faire perdre jusqu'ici à ces hommes opiniâtres leur aspérité sauvage et leur froide intrépidité.

C'est toujours, à quelques rares exceptions près, cette haine profonde qu'explique tout état de lutte et d'oppression ; cette âcreté concentrée et surtout cette horreur invincible pour tout ce qui porte le nom de chrétien ; c'est toujours enfin cette antipathie de races et cette rancune croissante dont le fiel s'amasse comme dans le cœur des reptiles.

C'est en vain qu'on prétend que le jour commence à poindre, que les vieilles idoles s'ébranlent, et qu'on aperçoit une arène ou Français et indigènes fraterniseront bientôt ensemble. Le peuple arabe, cet éternel Lazare, aura beau coudoyer notre civilisation, il ne signera jamais un pacte social avec nous ; peut-être même se vengera-t-il un jour de l'ennemi vainqueur, comme l'a fait le centaure de la fable, qui légua astucieusement au fils de

Jupiter la robe teinte de sont propre sang.

Vous pouvez donc assurer de ma part à Monsieur de Touraille, le grand prédicateur du *fusionnisme*, que toute sou éloquence échouerait dans ce pays d'erreur et de haine, qu'on ne saurait comparer qu'à un vieux vaisseau qui, après avoir couru les mers pendant douze siècles, s'est arrêté un instant battu par la tempête, mais qui est encore solidement assis sur sa quille et n'attend qu'un bon vent pour reprendre le large.

Voilà ce que j'ai observé jusqu'à présent en Afrique. Si plus tard je découvre quelque chose de nouveau, comme Victor Hugo, qui a découvert le *Rhin*, Dumas qui a découvert le *beefsteak d'ours* et Raspail qui a découvert les *cigarettes de camphre*, je vous en instruirai en vous adressant encore mille amitiés par le chemin qui part du cœur et qui y arrive directement.

LETTRE II.

À M. LE COLONEL MARNIER.

LETTRE II

À M. LE COLONEL MARNIER.

Oran, ... Août 1849.

Vous avez eu raison, cher lointain, de penser que ma mémoire d'amitié était bonne et que je ne vous avais pas oublié en voyageant : on n'efface pas si facilement de son cœur une affection cimentée par tant d'idées sympathiques, tant de vœux communs, tant de services rendus, et surtout par une si douce et si longue intimité de famille.

Ce sont là, de saintes et précieuses reliques qui

s’enracinent au fond de l’âme, et leur souvenir toujours frais et pur, ressemble à ces petits sachets d’Orient dont le parfum embaume à toute heure.

Je serai donc aussi sincère avec vous que je l’ai été avec Léon Gozlan, auquel j’ai fait part de mes premières impressions africaines, dont vous désirez connaître la suite.

Comme je l’ai dit à notre cher *grand homme,* ce n’est ni l’histoire ni la description de l’Algérie que j’ai la prétention de faire, mais une simple relation de ce qui m’a le plus frappée dans ce pays aux chauds horizons miroités de tant de charmes inconnus au nôtre.

Ne vous attendez donc pas à une de ces phraséologies sonores, qui prennent leur source dans la richesse des expressions, ni à de vaniteux préliminaires faits à grands frais d’érudition, ni à un étalage pompeux de science archéologique, monographique ou chronologique.

Je ne suis pas une savante, je ne sais de l’univers que ce que j’ai senti ; ma vie, c’est mes affections ; mon génie, c’est mon cœur.

Si vous voulez savoir ce qui s'est passé en Afrique dans les temps anciens, adressez-vous à Messieurs *Pline, Saluste, Tacite, Procope*, etc., ils vous fourniront d'abondants renseignements auxquels sont venus se joindre les travaux de quelques auteurs modernes, parmi lesquels M. le colonel Walsin-Esterhazy[1] tient un des premiers rangs.

Quant à moi, je me bornerai à vous dire, pour l'acquit de ma conscience et l'intelligence de mes récits seulement, que l'Algérie, après avoir subi les invasions successives de peuplades barbaresques dont il est impossible de suivre les traces, s'est trouvée envahie un beau jour (car tous les jours sont beaux en Algérie), s'est trouvée envahie, dis-je, par une nouvelle bande d'Asiatiques, agrégation hétérogène de *Mèdes*, de *Gétules*, de *Philistins*, de *Perses*, de *Syriens* et autres, qui ont fondé ces innombrables tribus de Berbères et de Numides, qu'on a désignés depuis sous le nom de Kabyles et d'Arabes.

(1) Aujourd'hui général de division.

Ce sont ces deux groupes d'habitants qui occupent encore aujourd'hui toute la surface septentrionale de l'Afrique, où ils se sont constamment touchés sans se confondre.

Il n'existe pas de documents historiques qui permettent d'apprécier les causes de cette division, mais tout porte à croire que c'est la différence de leurs goûts, de leurs habitudes, et surtout celle de la constitution de leurs sociétés, qui les a toujours empêchés de se réunir en corps de nation, pour repousser les jougs étrangers qui ont alternativement pesé sur eux.

On comprend, parle nom de Kabyles, toutes les populations qui habitent les gorges du grand Atlas, dont l'accès difficile a puissamment favorisé l'indépendance de ces farouches montagnards, qui n'ont jamais reculé devant aucun sacrifice pour conserver la liberté dont ils jouissent depuis un temps immémorial, et sur lesquels tous les gants jetés jusqu'à présent n'ont fait que retremper le courage[1].

(1) La plupart des Kabyles de nos jours sont les débris des Vandales qui ont occupé l'Algérie pendant 96 années, et que le fameux Bélizaire a chassés et fait embarquer pour

Quoique divisés par tribus, comme leurs compatriotes de la plaine, les Kabyles ont un gouvernement entièrement démocratique, car chacune de ces fractions constitue une petite République dont le chef, souvent renouvelé, n'a que fort peu d'autorité sur ces hordes iudomptables, qui joignent à une résolution énergique, les ressources de l'intelligence, le sang-froid et la fécondité d'invention qui font face aux plus grands périls.

Ce sont eux qui mettent encore les plus grandes entraves à nos armes en Algérie.

Les populations Sahariennes sont bien moins redoutables, parce qu'elles ne sont pas séparées de nous pas des montagnes, mais par un vaste espace désert, et que nous pouvons leur refuser les céréales

---

l'Asie-Mineure. Beaucoup d'entre eux se sont réfugiés dans les montagnes de la Kabylie pour échapper à cette émigration forcée et y ont fait alliance avec les populations qui s'y étaient établies avant eux. De là vient que les habitants de ces contrées ont tes yeux bleus, les cheveux blonds et les traits colorés comme les peuplades du Nord, dont la physionomie contraste d'une manière frappante avec celle des Arabes.

dont elles ont besoin ; les Indigènes le savent si bien, qu'il y a un proverbe arabe qui dit : *Celui-là est notre père qui est le maître de notre mère, et notre mère c'est le Tell.*

Le Tell peut être, en effet, considéré comme le marché du Désert, où la mort règne depuis le mois de mai jusqu'au mois de novembre, et où les hommes et les animaux périraient, sans les ressources que leur offre cette contrée ; car c'est dans le Tell que les habitants du Sahara viennent chaque année échanger les produits de leurs troupeaux contre du blé et toutes les autres marchandises dont ils ont besoin.

Pour revenir aux Kabyles, ils sont comme les Berbères de l'ancien temps, robustes, courageux, agricoles et industrieux.

Ce sont eux qui fabriquent la poudre et toutes les armes qui ne sont pas importées du Levant ou de l'Europe, sans compter d'autres branches d'industries auxquelles ils se livrent et qui auraient grandi, si elles n'étaient pas renfermées dans un cercle aussi restreint.

Naturellement portés aux travaux ruraux, ils ont conservé la culture des Cananéens dont certaines tribus prétendent descendre en droite ligne[1].

Quoiqu'il en soit de ces traditions, qui ne sont pas sans vraisemblance d'après l'émigration forcée de la progéniture incestueuse de M. Loth (de compromettante mémoire), les Kabyles vivent dans des résidences fixes, et la propriété a toujours été respectée chez eux, quelles que fussent leurs discordes civiles, dont l'histoire n'est qu'une longue suite de troubles et de révoltes.

---

(1) Ce qui prouverait cette assertion, c'est qu'on trouve encore dans la régence deux tribus bien connues qui, selon toutes les apparences, proviennent de la Palestine : ce sont celles des *Beni-Mzab* et des *Beni-Moab*, descendants des *Amnonnites* et des *Moabites*, auquelles les deux fils de Loth, *Amon* et *Moab*, ont donné leur nom.

Selon Léon l'Africain, qui a beaucoup écrit sur l'Afrique, les Cananéens, chassés de la Palestine par Josué et les Israélites, passèrent en Algérie et s'y établirent ; cette assertion est corroborée par d'assez fortes preuves, surtout quant aux époques et à l'existence des deux émigrations.

Les Arabes, au contraire, sont des tribus nomades qui n'ont aucun goût pour le travail, et qui, poussées néanmoins par leurs besoins et le démon de la cupidité, sont souvent tour à tour voleurs ou volés.

Ils vivent, à quelques exceptions près, entassés pèle-mêle dans des tentes qu'ils plantent et enlèvent suivant leur caprice ou leur intérêt ; mais c'est surtout lorsqu'ils pressentent la perception de l'impôt, qu'ils ne paient d'ordinaire que par la contrainte et la force, qu'ils lèvent le camp en chassant devant eux le bétail qui constitue toute leur fortune mobilière.

Beaucoup plus nombreux que les Kabyles, les Arabes occupent une étendue de pays immense qui se divise en deux zones distinctes ; l'une, fertile en grains et d'une culture facile, s'étend entre les chaînons du petit Atlas et la mer ; l'autre, formée par les hauts plateaux, pauvre en céréales, est occupée par ce qu'on appelle les *Arabes pasteurs* qui, forcés à chaque instant de demander à d'autres contrées le pain et l'eau que leur refuse celle où ils se trouvent, ne s'attachent à aucun lieu et passent

leur vie à conduire leurs troupeaux d'un endroit à l'autre.

Comme leurs droits ne sont pas bien définis, cela donne lieu parfois à une confusion de laquelle il résulte des soulèvements qui, se communiquant de proche en proche, sèment la révolte dans une grande étendue de pays et se terminent souvent d'une manière sanglante.

C'est parmi ces populations vagabondes, qui se précipitent également avec un instinct bouillant et terrible devant tous les périls, qu'on trouve encore ces cavaliers *numides*, prodigieux à la course, intrépides à la guerre, et dont la manière de combattre a confondu toutes les tactiques militaires, depuis les Romains jusqu'à nos jours.

Montés sur des chevaux infatigables comme eux et qu'ils guident, la plupart du temps, avec une simple corde tressée en jonc, ils se lancent au milieu de la mêlée avec une furie d'audace, qui pousse leur courage jusqu'à la témérité et leur fanatisme jusqu'au martyr.

Le fait est que la civilisation n'a jamais pu

germer chez ces esprits rebelles, auxquels les éléments du progrès n'ont pas manqué, mais qui barricadés dans leurs mœurs et leurs coutumes comme dans des forteresses inexpugnables, ont toujours repoussé toute espèce d'alliance étrangère, pour conserver le caractère spécial de leur race; et tels ils sont apparus aux *Carthaginois*, aux *Romains*, aux *Grecs du Bas-Empire*, aux *Vandales*, aux *Espagnols* et aux Turcs, dans un espace de deux mille ans, tels ils sont apparus à l'armée française en 1829, lorsque les contingents de l'intérieur se sont rendus à l'appel du Dey d'Alger sur les rivages de *Sidi-Ferroudj*.

Il résulte de tout cela, que malgré les assises colossales que nous sommes censés avoir jetées sur le sol Africain, je ne croirai à la fusion des enfants de l'Évangile, avec ceux du Coran, que lorsque ces derniers viendront voter à la mairie du chef-lieu, en chapeau gibus et pantalons collants, pour concourir au suffrage universel[1].

(1) Les Arabes trouvent nos costumes affreux; ils disent avec raison qu'ils sont étriqués et disgracieux. Les corsets des femmes, surtout, leur font jeter des cris d'horreur. Ces

En attendant que le *mélange progressif* soit résolu, les Arabes continuent de suivre les lois civiles et religieuses qui ont consacré chez eux la vie patriarcale, c'est-à-dire qu'ils forment toujours des tribus plus ou moins nombreuses, dont je vais vous expliquer la constitution en passant.

Une tribu se compose de la réunion de plusieurs familles issues d'une souche commune, et dont la population varie de 500 jusqu'à 4,000 âmes.

C'est un *Caïd* qui en est le chef, comme propriétaire ou comme usufruitier du sol sur lequel la tribu est établie ; il est responsable de sa tranquillité, chargé de régler tous ses intérêts et de la enduire à la guerre quand il y a lieu.

---

busts amincis et éfilés ne sont, à leurs yeux, qu'une infirmité, une déviation artificielle de la taille ; mais, ce qu'ils comprennent encore moins, c'est qu'un peuple qui a imaginé de quoi bouleverser le monde entier, n'ait pas su s'inventer un chapeau. Du reste, cette bizarre tyrannie de la mode, que les esprits les plus sérieux sont obligés d'adopter en France, est méconnu en Algérie, où les hommes tiennent tellement à reproduire l'existence de leurs ancêtres dans toutes ses formes, que chaque Arabe a l'air d'être né depuis deux mille ans.

Après le *Caïd* vient le *Cheïk*, spécialement occupé à payer la dîme prélevée sur les *Fellahs*, bourgeois du *Douar*, qui, avec les moyens d'exploitation, tels que bétail, instruments aratoires et moyens d'enseignement, ont l'argent nécessaire pour faire cultiver par les *Kammnas*, espèce de prolétaires agricoles, comparables à nos paysans français, avec cette différence qu'ils fournissent leur travail pour le cinquième de la récolte et que les premiers en perçoivent la moitié.

Puis, suivent enfin les *Semmachs*, véritables ilotes attachés à la glèbe, considérés à l'égal de la brute et n'ayant guère plus de sens moral que le premier quadrupède venu.

Toutes ces catégories sont très prononcées et s'opposent à toute espèce de fusion d'une caste à une autre, surtout celle qui pourrait s'opérer par le mariage.

L'*Agha* est le chef d'une ou plusieurs tribus, suivant leur importance ; c'est lui qui veille au maintien de la justice, examine les actions des Caïds et verse dans les mains du *Califah* le produit de

l'impôt, des amendes, et lui soumet également toutes les questions graves à résoudre.

Quant au *Cadi*, son autorité ne consiste que dans des fonctions purement civiles, telles que mariages, divorces, ventes ou successions; il remplit enfin, avec une plus grande étendue, les charges de juge de paix, de notaire, de tuteur, etc.

Tous ces hauts fonctionnaires, véritables aristocrates du pays, sont choisis dans les familles nobles dont la généalogie se perd souvent dans la nuit des temps; car il existe trois sortes de noblesse chez les Arabes : La noblesse d'origine ; la noblesse militaire et la noblesse religieuse.

Pour avoir la noblesse d'origine, il faut prouver par un titre authentique qu'on descend de la famille du grand prophète, qui prescrit dans un passage du Coran, d'avoir le plus grand respect pour tous les hommes issus de son sang.

Les membres de la noblesse militaire, qui portent le nom de *Djouads*, sont les descendants des familles les plus anciennes, ou les rejetons de la célèbre tribu des *Coraïches* dont Mahomet faisait partie.

La noblesse religieuse est celle qui exerce le plus d'influence sur le peuple et la plus puissante de toutes, quoiqu'elle ne soit pas basée sur les mêmes fondements : elle est représentée par les *Marabouts* qui sont spécialement voués au culte de Mahomet ; ce sont eux qui expliquent le Coran, qui renferme toutes les lois civiles et religieuses des Musulmans[1], et rien ne saurait rendre l'effet qu'un Marabout, arrivant de la Mecque, produit sur ses auditeurs, quand il leur psalmodie une de ces mélopées religieuses, qui captivent si puissamment les Arabes, qu'ils verraient enlever leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, sans bouger de place, avant la fin du discours que leur débite ce demi-dieu.

La noblesse religieuse est héréditaire comme les deux autres. C'est autour des *Zaouïas*[2] que les

(1) Chez nous, la religion est isolée de la loi civile ; chez les Mahométans, ces deux principes sont confondus.

(2) Les *Zaouïas* sont tout ensemble une université religieuse et une auberge gratuite; tout homme, pauvre ou riche, qui s'y présente, y est hébergé pendant trois jours; nul ne peut l'éconduire avant ce temps.

Marabouts réunissent une sorte de Douar composé de leurs disciples qui prennent le nom de *Talèbs*[1], lesquels, tout en étudiant la religion du Coran et les diverses branches de connaissances exigées pour leur état, cultivent en même temps les terres qui proviennent de donations pieuses et dont les récoltes leur sont dévolues.

Les Marabouts, enfin, sont les prédicateurs, les prophètes, les saints du pays, qui se distinguent par leurs vertus et leurs bonnes mœurs, ce qui ne les empêche pas d'avoir autant de femmes que de grains à leur chapelet, s'ils ont les moyens de les nourrir[2].

Bien que ces explications aient été un peu longues, elles étaient nécessaires pour vous identifier avec le lieu de la scène et les acteurs qui s'y trouvent en jeu.

Cela dit, je remets à ma pensée la bride sur le cou et en reviens au point du départ.

---

(1) Savants.

(2) On estime généralement la richesse d'un Arabe d'après le nombre de femmes et de serviteurs qu'il entretient chez lui.

Vous savez comment, après avoir habité Paris au milieu de douces et glorieuses intimités, un paraphe ministériel m'a transplantée en Afrique, que bien des gens préfèrent aujourd'hui à la France ; sans partager encore cette passion romanesque, je suis forcée de convenir, malgré certaine critique de détail, que l'Algérie est un pays plein de prestiges et de poésie, non seulement parce qu'elle est le théâtre des exploits de Scipion et d'Annibal, la chaire du haut de laquelle Saint-Augustin a donné toute l'histoire de la philosophie chrétienne, le champ clos où César est venu cueillir le dernier laurier qui manquait à sa couronne de triomphateur du monde, mais aussi à cause de la magie de son climat et de la fécondité de son sol, où la nature ne s'arrête presque jamais dans l'œuvre de la reproduction.

Vous le comprendrez facilement lorsque vous saurez que depuis les premiers jours de l'année jusqu'aux derniers, c'est toujours ce ciel vaste et pur, ce soleil brillant et doré, en comparaison duquel celui de notre brumeuse France n'est qu'un soleil de clinquant.

La pluie, qui fait ici le *beau temps*, ne tombe qu'à de rares intervalles et jamais d'une manière continue ; elle provient ordinairement des vapeurs marines que le vent du Nord enlève à la surface de la mer et pousse dans la direction du Sud, jusqu'à ce qu'elles se heurtent contre la chaîne de l'Atlas qui les refoule sur le littoral, où, par un merveilleux travail de la nature, elles se résolvent et tombent en eaux fécondes.

Quand la pluie manque ou qu'elle cesse de tomber, l'humidité tempère souvent l'action de la chaleur, au moyen de rosées abondantes qui humectent la terre en manière de compensation ; de là viennent l'enfantement continuel et la spontanéité qui font le caractère distinctif de ce pays privilégié où tout se développe d'une manière prodigieuse, dans les contrées où il y a de l'eau, et où le changement des saisons se fait si peu sentir qu'on serait tenté de croire que l'Afrique n'a la prétention d'avoir un hiver, que parce que la Russie à la fatuité nationale d'avoir un été.

Mais si la neige et la glace sont des accidents

météorologiques presque inconnus en Algérie, en revanche on y éprouve la funeste influence du *Siroco*[1], qui fait souvent plus de ravages que nos gelées européennes.

Vous est-il jamais arrivé de vous trouver à la bouche d'un four, ou devant le foyer ardent d'une machine à vapeur vomissant un air brûlant qui vous enveloppe comme d'un linceul de feu ? Cela seul pourrait vous donner une idée de l'embrasement que ce fléau répand dans l'air, quand il arrive du fond du désert, secouant sa crinière enflammée et soufflant le feu par toutes ses narines.

Il s'annonce ordinairement par quelques légers brouillards qui apparaissent sur les crêtes du petit Atlas; à son approche, le ciel si brillant qu'il soit se voile soudainement et l'atmosphère entière semble être en feu.

Quand des tourbillons de poussière (qui, suivant l'expression du pays, pénétreraient dans un

(1) Vent du sud qui traverse les sables brûlants du désert.

œuf) s'élèvent en même temps, le palais se dessèche, la transpiration s'arrête et on éprouve un abattement tel, qu'hommes et bêtes peuvent à peine respirer.

Fort heureusement, la durée de ce phénomène dépasse rarement quelques heures, durant lesquelles il semble que l'axe de l'univers est renversé et que l'enfer est dans le ciel.

Dans ce moment là, tout travail devient impossible, on plie sous la moindre fatigue, à tel point qu'on ne saurait faire un pas, soutenir une conversation ou écrire une lettre, sans brûler, sans suffoquer, comme à la porte des couloirs infernaux ; les juifs eux-mêmes, que l'amour du gain agite sans cesse, sont condamnés à une oisiveté forcée, comme tout le reste de la population, qui semble frappée d'immobilité par la baguette d'un enchanteur, jusqu'à ce que cet air cuisant fasse place à une température plus douce. On est dominé enfin par un besoin d'indolence et d'inaction qui rappelle ce vieil adage Indien, lequel prétend :

« Qu'il vaut mieux marcher que courir, rester

debout que marcher, s'asseoir que rester debout, se coucher que s'asseoir, dormir que rester couché, et ce qui vaut mieux que tout, c'est l'éternel repos. »

Mais lorsqu'on jouit d'une nature grandiose et variée, il faut savoir supporter les inconvénients de cette opulence. J'ai donc bravé un jour le *Siroco*, en véritable fille d'Ève, pour aller à la fête de Sidi *Bou-Tellis*, petit village Arabe, situé à sept lieues d'ici, où j'espérais enrichir mes tablettes de curieuse et de voyageuse, de quelques observations nouvelles sur les usages et les habitudes locales du pays.

Quand on parle d'une fête de villages on se figure généralement une belle pelouse verte encombrée de marchands ambulants, de théâtres en plein vent, de bals champêtres ; un tohu-bohu de jeux divers autorisés par les règlements et terminés par le feu d'artifice d'usage.

Mais rien de tout cela n'apparaissait dans celle de *Sidi-Bou-Tellis*, instituée en commémoration d'un des Marabouts les plus vénérés de la province dont -voici la légende :

Il existait en 1763, dans la tribu des *Smélas*, établie sur le lieu même où se trouve aujourd'hui le tombeau de *Sidi-Bou-Tellis*, un nommé *Mohamet-Ali*, ayant pour fils *Sidi-Ali*, et jouissant l'un et l'autre d'une réputation de vertu et de piété telle, que le Sultan noir de Tlemcem vint leur rendre visite, accompagné de trois cents cavaliers qui tombèrent sur eux comme une avalanche.

Quoique très flatté de cette marque de distinction, le plus vieux des deux Saints ne savait auquel se vouer, pour parvenir à nourrir le grand nombre d'hommes et de chevaux qu'il s'agissait d'héberger durant trois jours pour le moins.

Se trouvant dans la position la plus critique, *Mohamet-Ali* fit appeler son fils et lui communiqua son embarras; celui-ci le rassura immédiatement en lui disant qu'il avait eu une vision la nuit précédente, dans laquelle le Grand Prophète lui était apparu et lui avait donné les moyens de subvenir à tous les besoins de leurs hôtes.

Pour prouver ce qu'il venait d'avancer, il alla aussitôt chercher un âne chargé d'une *tellis* (sac en

poil de chameau dans lequel les Arabes transportent leurs grains) et duquel il sortit au fur et à mesure, durant trois jours consécutifs, autant d'orge et de blé que leurs nombreux convives en purent consommer. C'est après ce miracle qui eut lieu devant de nombreux témoins que *Sidi-Ali* fut surnommé *Sidi-Bou-Tellis* (le père du sac) et devint l'objet d'un culte constant jusqu'à sa mort.

Pénétré de respect et d'admiration pour cet être privilégié, *Mohamed-Moctar*, de la même tribu, fit élever à sa mémoire la fameuse *Koubah*[1] qui est devenue le but annuel du pèlerinage de ses co-religionnaires

Tous ces détails m'ont été donnés par le fils du susdit *Mohamed-Moctar*, agha actuel des *Zmélas*, lequel a ajouté très sérieusement à ce récit, qu'en 1845, *Abd-el-Kader* et plusieurs mille cavaliers de ses meilleures troupes étaient venus tenter une razzia aux environs du tombeau de *Sidi-Bou-Tellis*,

(1) Edifice couvert d'un dôme qui sert de tombeau aux Marabouts.

dont la coupole blanche apparaît entourée de quelques palmiers à hautes tiges, qui semblent s'élever comme des colonnes végétales sur le péristyle de tous les temples Africains ; mais à peine eurent-ils aperçu le monument sacré, qu'ils prirent la fuite du côté du lac salé, dans lequel les *Zmélas*, au nombre de cent seulement, les forcèrent de se jeter, après en avoir tué le plus grand nombre.

Voilà une charmante histoire que vous pourrez raconter à nos amis communs qui, s'ils étaient dégoûtés de la vie, n'auraient qu'à venir ici en nier l'exactitude.

Pour suivre le programme que je me suis tracé, il faut vous dire, avant d'aller plus loin, comment notre voyage s'est effectué.

Partis d'Oran à six heures du matin, nous sommes arrivés à sept heures et demie à *Misserghin*.

Misserghin est le premier petit village français qu'on trouve sur la route d'Oran à Tlemcem, qui serpente assez tristement entre des ondulations de terrains couverts de bruyères, de lentisques et de

palmiers nains, dont l'uniformité fatigue le regard à force de se reproduire.

Il n'y a de curieux et d'intéressant à Misserghin, que le jardin de Madame de Montauban[1] qui créé sous la protection d'un camp, au milieu d'espaces vides, où les chacals erraient par bandes, et où la hyène hideuse faisait entendre ses cris sauvages, est un des plus grands prodiges de notre colonisation Africaine.

Il faudrait être coloriste de race pour dépeindre ce musée de fleurs et d'arbustes dont l'arrangement a été dicté par le goût artistique d'une femme, dont la signature est inscrite dans chaque corbeille de roses, dans chaque bouquet de lilas, dans chaque touffe de géraniums, ainsi que dans tous les trésors diaprés et odorants de cet oasis, que je signale à l'admiration de tous les voyageurs qui visiteront de gré ou de force la province d'Oran.

---

(1) Madame de Montauban est la femme du brave général de Montauban, qui s'est taillé de si belles pages dans l'histoire, depuis vingt-cinq ans qu'il a assisté à ces luttes de chaque jour qu'on appelle la guerre d'Afrique.

Rien de plus ravissant que ce labyrinthe de verdure, voilé d'ombre, inondé de parfums, où toutes les merveilles végétales de l'Orient et de l'Occident, forment un ensemble des plus rares et des plus étranges.

Le fait est qu'il y aurait de quoi rendre fou un botaniste qui verrait dans un espace aussi circonscrit, le dattier, le citronnier, le camphrier, le cotonnier, la canne à sacre, pousser pêle-mêle avec les poiriers, les pruniers et les abricotiers de nos contrées ; des gousses de vanille traîner sur des plans de fraises, le cannelier vivant à l'ombre d'un pommier, le pistachier s'appuyant sur un cerisier ; tandis que les aloès et les cactus aux feuilles épineuses, s'épanouissent au milieu des myrtes et des églantiers ; et tout cela entremêlé d'une variété de plantes échevelées, dont l'étourdissante richesse s'enlace sous toutes les formes, sous toutes les couleurs, aux arbres qui plient sous le poids de leur opulence et laissent traîner jusqu'à terre leurs branchages chargés de fruits.

Mais le phénomène le plus remarquable de ce

cottage (que les classiques appelleraient le jardin des Hespérides), ce sont des orangers de haute futaie, dont les proportions colossales feraient honte au fameux *Connétable de Bourbon* qui trône dans les serres de Versailles, et dont il a tant été fait mention dans l'histoire.

Après nous être reposés quelque temps dans ce nid de feuillages, dont les productions font battre le cœur de souvenirs et d'admiration, nous avons continué notre route à travers des champs incultes, qui n'offraient d'autre intérêt que celui qui s'attache à une terre conquise qu'on foule pour la première fois, et nous sommes enfin arrivés à *Sidi-Bou-Tellis* par une chaleur de 50 degrés, qui aurait fait fondre une curieuse ordinaire ; mais comme je serais femme à aller faire un trou dans la grande. muraille de la Chine, pour voir la réalisation des paravents en laque et les mandarines aux yeux circonflexes, j'ai supporté bravement les rayons d'un soleil impitoyable, qui m'a appris à mes dépens pourquoi les Arabes, qui reçoivent constamment ses ardents baisers, ont le teint plus foncé que nous.

Dès que nous arrivâmes dans la bourgade naissante, *Ben-Daoud*, l'agha des douairs, qui nous avait invités à la fête, vint nous chercher pour nous conduire sous sa tente, d'où j'aperçus un des plus singuliers spectacles qui se fussent jamais offerts à mes regards : celui de quatre mille Arabes accroupis en rond, dans la classique attitude orientale, formant un cirque humain, interrompu de distances en distances par les tentes des chefs qui s'élevaient alternativement en forme de pavillons, de dômes ou de croissants, et sur lesquels voltigeaient des étendards bariolés, comme les tapis qui nous servaient de fauteuils élastiques.

C'étaient les tribus des *Zmélas* et des *Douairs*, nos plus fidèles alliés, auxquels nous laissons néanmoins encore distribuer de temps en temps des coups de bâton pour leur faire sentir les bienfaits de notre civilisation !...

Quoi qu'il en soit, ce rassemblement avait l'air d'un camp ennemi, au milieu duquel, malgré ma manie d'observation, je n'étais pas fort à mon aise, et à mesure que mes yeux s'immobilisaient sur ces

masses imposantes, je serrais le bras de Madame de Montauban, qui, devinant ma pensée, répondit à mon étreinte par un grand éclat de rire, qui me rassura et me permit de jouir paisiblement de toutes les excentricités que j'étais à même d'étudier.

Comme toutes les réflexions qu'elles firent naître en moi, seraient trop longues à détailler, je vous dirai seulement que cette muraille humaine, hérissée de têtes plus ou moins bronzées, qui attestaient dans leurs replis les plus obscurs, tous les sentiments et toutes les passions qu'elles contraignaient, eût été un magnifique tableau à faire; car malgré leur masque impassible il n'y a jamais rien de vague ni d'indécis dans la figure des Arabes, dont les yeux flamboyants trahissent seuls, la haine implacable qu'ils ont vouée aux chrétiens en général et aux français en particulier.

Après nous être rafraîchis avec quelques tasses de café bouillant, où le marc se mêlait au liquide, nous assistâmes à la *fantasia* qui, ainsi que son nom l'indique, est une espèce de folie équestre, de tournoi sauvage, exécuté par les meilleurs cavaliers du

Goum[1], qui entrèrent caparaçonnés de toutes pièces à un signal donné.

Un premier peloton se détache et va se placer à l'extrémité du cirque en face du second qui l'attend de pied ferme ; puis, ils se précipitent tout à coup les uns sur les autres en poussant des cris gutturaux, et en tirant des coups de feu qui rebondissant d'échos en échos, vont réveiller les panthères dans leur antre et les aigles dans leur aire.

Dès lors ce n'est plus qu'un galop échevelé, un tourbillon effréné plein d'éperdument et de vertige, dans lequel on croit voir voler des êtres fantastiques qui vous jettent en passant l'éclair d'un regard ou le reflet brillant d'une arme ; et quand on voit un arabe, le burnous flottant, la peau de tigre pendue à l'arçon de sa selle, son fusil damasquiné au poing, lancé à fond de train sur un de ces beaux chevaux du Sahara, qui franchissent l'espace avec la rapidité d'une flèche, l'Afrique tout entière se

(1) On appelle ainsi les contingents de cavaliers fournis par les tribus soumises.

révèle à vous dans son ardente énergie et sa sauvage grandeur.

Après la *fantasia* l'attention générale fut captivée par le *rabat*, autre divertissement qui a pour les Arabes un attrait si piquant qu'ils viennent de plus de vingt lieues à la ronde pour assister à ce spectacle dont ils ne jouissent que dans des circonstances exceptionnelles.

Ce *rabat*, pour ne rien vous cacher, est une lutte à coups de talons dans laquelle il est permis de frapper où l'on veut, mais sans jamais se retourner ni se prendre corps à corps. Les deux champions entrent en lice dos à dos et se rapprochent en sautillant, au son d'une musique arabe, dont on marque la mesure suivant le rythme d'un air plus ou moins sauvage, dans lequel le *tamtam* domine en guise de petite flûte.

Lorsqu'ils sont à portée de se toucher, c'est à celui qui lancera le plus adroitement un coup de talon à son adversaire ; à chaque tentative inutile, les juges du camp, qui engagent des paris comme les sportmen de Londres ou de Chantilly, séparent les

acteurs qui se remettent en scène, et il serait impossible de se figurer combien de feintes et de ruses sont employées dans cette lutte que la science des combattants éterniserait si l'impatience et la fureur ne finissaient par s'en mêler ; malheur alors à celui qui reçoit un coup de talon sur la nuque qui l'étourdit, la partie est perdue pour lui, car son adversaire ne l'abandonnera que lorsqu'il l'aura terrassé ou entendu exhaler le dernier soupir.

C'est ce qui a failli arriver en notre présence, à l'enchantement des spectateurs qui ont salué avec des applaudissements frénétiques le vainqueur, auquel les chefs ont décerné un prix qui l'a fait rugir de joie.

Quand tous ces jeux olympiques, qui eurent lieu d'après les règles de la chevalerie du pays, furent terminés, notre amphitryon, qui exerça à notre égard l'hospitalité la plus généreuse, nous offrit la *diffa*, grand festival dans lequel une douzaine de plats du cru, assaisonnés avec plus ou moins de piment et d'essence de rose, nous furent servis sur une table de six pouces de haut, au milieu de laquelle

le *Kous-Koussou*, mets favori des arabes, tenait la première place.

Le *Kous-Koussou* se compose d'une pâte triturée avec de la farine et des neufs, réduits en grumeaux qui ressemblent à de gros grains de semoule.

On y ajoute, suivant la circonstance ou l'importance des convives, des tronçons de viande cuite à l'eau, des dattes, des olives et du miel, tel qu'il sort de la ruche.

C'est décoré de tous ces ingrédients, que le *Kous-Koussou* nous a été présenté, accompagné d'un mouton rôti en plein vent, et qu'il est d'usage de manger avec ses doigts(1).

Après une longue série d'exclamations et d'observations sur ce singulier usage, je me servis comme les autres de cette argenterie d'une nouvelle espèce, à la grande hilarité de l'agate qui, par un raffinement de courtoisie, nous servit lui-même, et dont la physionomie exprimait un vif sentiment de

(1) Le mouton représente, en Afrique, l'agneau de la Bible qu'on sacrifiait aux jours solennels.

satisfaction, chaque fois qu'on louait sa cuisine.

J'oubliais de vous dire, que ne trouvant pas une goutte d'eau dans la plaine aride où nous étions, et encore moins du vin, dont les arabes ne boivent jamais, nous fûmes réduits à éteindre notre soif avec du lait de brebis froid, ce qui fit faire une singulière grimace aux hommes de notre société qui ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête.

Il me serait impossible, au résumé, de rendre l'effet que produisit sur moi cette scène d'hospitalité patriarcale, qui me reportait aux premiers âges du monde, et durant laquelle j'ai cru me promener à travers les prodiges d'un rêve merveilleux qui déroulait devant moi les annales de trente siècles au moins. Mes pensées tourbillonnaient dans mon esprit, à tel point, que je croyais par moments, faire partie d'une caravane qui faisait une halte dans le désert, on d'une capture de chrétiens au temps du sultan Saladin.

La nouveauté de la situation m'absorbait tellement que je ne m'apercevais pas que l'heure s'avançait, et que nous avions à peine le loisir de visiter le

fameux ravin de *Aïn-Tensalmed*, célèbre par sa bonne source d'eau et ses poissons marabouts, auxquels le fanatisme populaire attribue des pouvoirs fabuleux, mais plus célèbre encore par le combat qui s'y est livré le 12 mars 1840.

Ce combat, tel que l'ont rapporté les bulletins officiels me fit alors une vive impression ; mais le souvenir de cette fatale journée s'est offert à moi avec des images bien plus saisissantes, et un intérêt bien plus profond, lorsque j'ai vu de mes yeux ce champ de bataille, où plus de soixante spahis ont eu la tête coupée en moins d'une demi-heure et que j'ai parcouru d'un bout à l'autre le théâtre de tant d'exploits, mêlés à tant d'horreurs.

Je regardais d'un œil pieux ce sol imbibé de sang, dont chaque détour rappelait une scène de cette tragique histoire, qui m'était racontée par le général de Montauban, un de ses principaux héros[1].

(1) Je me souviens qu'il me montra un fragment de rocher, sur lequel un sous-officier de son régiment avait eu la tête tranchée, et qui lui jeta, sous le yatagan d'un arabe, un dernier adieu, dans un cri de suprême agonie.

A mesure que je l'écoutais, toutes ces atrocités se représentaient à moi, et il me semblait voir ces coupeurs de têtes se ruer indistinctement sur leurs frères et les nôtres, entendre la fusillade, les cris rauques des vainqueurs et le râle des mourants ; j'aurais voulu connaître le nom de tous les braves qui étaient venus chercher leur sépulture dans ces landes désertes, et qui y reposent ignorés et sans gloire.

Puis des idées de famille se mêlaient insensiblement à mes réflexions, je pensais aux pauvres mères, aux pauvres femmes, dont le cœur saigne si douloureusement en temps de guerre. — Quelles craintes ! Quelles angoisses ! Quelles horribles et confuses visions viennent les assaillir ! Les hommes s'étourdissent au milieu de la mêlée ; ils se roulent dans le tourbillon incendiaire de leur force et de leur haine, leurs sens enflammés par une ardeur de lave et de furie, ne laissent pas à leur esprit la faculté de penser et de réfléchir ; tandis que les pauvres femmes... Aucun prestige ne les éblouit, aucune ambition ne les enivre, aucun bouclier ne lespréserve,

le trait qui les frappe, elles le reçoivent dans l'ombre, immobiles et silencieuses sans pouvoir parer le coup ni se venger.

Il y avait aussi un contraste inouï entre ce vallon rempli de calme et de sérénité, et les scènes de carnage qui s'y étaient passées ; car il semblerait que le meurtre ne puisse se commettre que dans des lieux lugubres et sauvages, et il me paraissait presque impossible que tant de cruautés eussent pu s'accomplir au milieu des sourires de la nature et à la clarté d'un soleil éblouissant.... Mais quand les hommes portent l'enfer et la destruction dans leur âme, c'est en vain que la Providence leur offre des paradis d'où partent des inspirations d'amour et de paix, ils refusent de s'associer à ces harmonies et repoussent tous ces charmes pour se livrer à de volontaires douleurs.

En quittant ce mémorable ravin que l'activité européenne a commencé à fertiliser sur divers points, je me sentais triste comme en sortant d'un cimetière, et il était temps que je revinsse à Oran, qui n'est assurément pas un lieu de délices, mais qui se

dessine, avec l'originalité la plus piquante, à l'œil, lorsque les derniers rayons du couchant, projettent leurs teintes enflammées sur les formes bizarres de ses églises et de ses minarets.

Devant nous la mer immense étincelait encore en bruissant mollement ; à gauche, les ruines du fort *Santa-Cruz* assises sur leur montagne abrupte, disparaissaient insensiblement sous une draperie de vapeurs diaphanes, qui les enveloppaient comme d'un voile fantastique.

A droite, des coteaux arrondis, couronnés d'une ligne de moulins à vent, dont les ailes déployées battaient joyeusement l'air, se détachaient d'une manière pittoresque sur le fond uni du ciel. Mais ce qui frappait le plus agréablement, c'était la brise rafraîchissante que nous envoyait la Méditerranée, et que nous humions avec avidité, après avoir respiré tout le long du jour une poussière calcinée qui ressemblait à des cendres ardentes.

A mesure que nous approchions de la cité Mauresque, nous entendions la cloche de *l'angélus* qui appelait les fidèles à la prière, d'un côté, tandis

que le chant du *Muezzin* les y conviait de l'autre[1].

Nous voyons, entre les buissons d'aloès et de nopals qui bordent la route, des vieillards et des négresses assis sur leurs talons, récitant des versets du Coran ou poussant des lamentations de Jérémie, auxquelles se mêlaient le cliquetis des castagnettes et le son vague des guitares espagnoles.

Tout cela n'était pas nouveau pour moi, mais plus particulièrement expressif à cette heure mystérieuse et calme, où les vents se taisent, où la lune se lève, et où l'air est rempli de ces douces et inexprimables extases que la chaleur lègue aux soirées africaines.

Je rentrais enfin dans mon vieux château neuf, saturée de ciel bleu, de terre rouge, et de soleil éblouissant ; mais, satisfaite néanmoins de l'emploi

(1) Le Muezzin est un arabe vêtu d'un burnous blanc, qui circule trois fois par jour, d'un pas de fantôme, dans la galerie extérieure des minarets, d'où il jette, avec sa voix, d'une tonalité étrange, la formule sacramentelle de l'Islam, pour convier les croyants à la prière.

d’une journée, que malgré mon anticherie parisienne, je n’aurais pas échangée pour trois mois passés sur le boulevard des Italiens.

Telles sont, mon cher lointain, mes nouvelles impressions africaines; je vous les ai rendues, heure par heure, minute par minute, coup par coup, comme je les ai senties, au risque d’abuser de votre complaisance, et de friser l’ennui en cherchant à vous amuser.

LETTRE III.

A Mme. JULIE LALLEMAND.

LETTRE III.

A Mme. JULIE LALLEMAND..

Oran, ... Novembre 1849.

Si j'ai gardé aussi longtemps le silence avec vous, ma chère amie, ce n'était pas de la paresse, de la négligence, encore moins de l'indifférence ! Mais depuis que le choléra a fondu sur notre pauvre ville comme un vautour qui la couvre de ses ailes noires, il semble avoir paralysé chez moi la parole, la plume et la pensée !

Le fait est qu'on ne se lève plus ici que pour assister aux scènes les plus lugubres, et on ne se couche qu'afin de puiser des forces pour en supporter de plus palpitantes encore le lendemain.

Quand on dort, on ne rêve que cimetière, convois funèbres et pestiférés ; quand on veille, on frémit au passage d'un frisson ou d'une crampe, comme s'ils étaient des indices mortels..., et de quelque énergie qu'on soit doué, c'est une horrible chose de vivre dans un pays où on a toujours peur de mourir.

Si vous ne me demandiez pas des détails, je craindrais de vous frapper de stupeur en vous initiant à tous les désastres dont nous avons été témoins, depuis l'apparition du fléau qui sévit avec une intensité si grande, qu'il poursuit souvent ses victimes jusqu'au milieu des rues où elles tombent pour ne plus se relever ; et il est presque impossible de sortir de chez soi ni d'ouvrir sa croisée, sans entendre le râle de la dernière heure, ou voir quelque exposition funèbre.

Vous jugerez de la violence du mal, lorsque vous saurez que depuis six semaines que le choléra

a étendu sur nous son bras de fer, il a déjà fauché le huitième de la population, et le tiers de la garnison, sept médecins, quatre-vingt-cinq infirmiers et douze sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont la supérieure a clos ce matin la glorieuse ascension vers le ciel !

Mais c'est surtout la rapidité avec laquelle on passe de la vie à la mort qui ébranle les âmes les plus intrépides ; les uns meurent au sortir d'un dîner ou d'une fête, après s'être livrés à mille images de bonheur et d'avenir ; d'autres sont atteints à la promenade, à l'église, ou au milieu de leurs occupations, sans avoir le temps de se reconnaître ni de gagner leur asile.

On ne peut même plus se fier à la jeunesse, à la fraîcheur et à l'éclat des belles années ; le monstre sévit avec une fureur tellement aveugle, qu'il frappe indistinctement jeunes et vieux, faibles et forts, pauvres et riches, sans distinction d'âge, de fortune et de condition, et vous pouvez dire à votre mari[1], — qui est parmi les savants ce que Louis XIV

(1) Le docteur Lallemand, de l'institut.

était parmi les rois, — que Dieu ayant gardé, dans le secret de sa volonté, la solution de ce grand problème, le choléra d'Oran n'a jeté aucune lumière sur cette maladie, qui n'est saisissable que dans ses effets, mais dont la cause est toujours inconnue.

Voici quelques épisodes qui vous donneront une idée de la promptitude avec laquelle on passe ici de l'existence à la mort.

J'ai vu débarquer ces jours passés un garde du génie qui arrivait de France avec sa femme et ses deux enfants ; le soir il était mort, laissant sa famille sans ressource et sans appui sur cette terre étrangère.

Me croyant leur protectrice naturelle, j'allai voir ces infortunés, non pour leur offrir de ces consolations vulgaires qu'on puise dans les froides maximes de la sagesse et de la raison, mais pour relever leur tête abattue, par un faible contrepoids, et leur montrer un grain de sable sur lequel ils pouvaient s'appuyer, au milieu de cet océan de douleurs ; puis, tout en tendant à la pauvre mère

une main secourable, qu'elle saisit avec reconnaissance, j'attirai son attention sur son fils, bel enfant de six ans, que je tenais dans mes bras et qui semblait devoir être son protecteur dans l'avenir.

Quatre heures après, cet enfant était allé rejoindre son père dans la tombe, laissant sur la terre sa mère et sa sœur écrasées par ce double coup de massue !

Ayant besoin de toucher à cette mort pour y croire, j'allais retourner chez ces malheureuses qui avaient survécu à des revers si tragiques, lorsque apparut tout à coup, chez moi, un homme haletant, éperdu, anéanti, ne conservant plus du sentiment de son existence que ce qu'il en fallait pour la maudire(1).

« On m'a dit qu'il y avait un médecin ici; ah ! qu'il vienne, qu'il vienne sauver mon fils ! » s'écria-t-il, comme un homme ivre de douleur !

Et sans me donner le temps de lui répondre :

(1) C'était un de nos portiers-consignes, auquel je m'intéressais très vivement.

« Comprenez-vous, — me dit-il, enserrant mes deux mains dans les siennes, de manière à les briser ; — comprenez-vous que je viens de voir enterrer deux de mes enfants, et que le troisième est près de m'échapper ! C'est trop fort, n'est-ce pas ?... Et si vous saviez combien je les aimais, poursuivit-il, avec une expression navrante ; si vous saviez comme j'ai prié Dieu pour qu'il les fasse vivre plus que moi... Mais c'est l'enfer, que cette maladie-là, elle détruit tout, elle emporte tout !... »

Et s'enfonçant de plus en plus dans cette voie désolée, le malheureux s'arrachait les cheveux, se meurtrissait la poitrine, et embarrassait les jambes du cheval que le docteur, qui se trouvait chez moi, avait immédiatement enfourché pour le suivre.

N'ayant plus la force de marcher, il courait en bousculant, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage, et arriva chez lui dans un égarement tel, qu'il jetait sa propre vie en défi au ciel !

J'étais encore sous l'impression de cette scène paternelle, quand le docteur vint me dire, avec le sang-froid qui caractérise la science, que l'enfant

qu'il venait de voir n'avait plus que quelques instants à vivre, et que son père, qui semblait avoir le germe de la même maladie, ne tarderait probablement pas à le suivre.

Ces prédictions ne se réalisèrent que trop, car le lendemain matin, père et enfant n'existaient plus, et on m'amenait la mère de cette famille éteinte en moins de trente heures, veuve et orpheline de toutes ses affections.

Une morte qui serait sortie de son sépulcre, n'aurait pas eu une figure plus décomposée que celle de cette malheureuse femme qui arriva chez moi, pieds nus, échevelée, et à peine vêtue, dans un état qui tenait le milieu entre la démence et l'idiotisme. Tous ces coups successifs l'avaient tellement brisée, tellement abattue, qu'elle tomba sur une chaise, les bras pendants, les yeux hagards, regardant autour d'elle avec l'étonnement d'une somnambule qui, après avoir longtemps marché, se réveille tout à coup dans un lieu inconnu.

Il n'y a pas de langue humaine, si riche qu'elle soit en expressions de douleur, qui puisse dépeindre

l'aspect de cette pauvre créature, en proie au vertige moral dans lequel tournoyait son âme, après l'affreuse destruction qu'elle avait vue se dresser devant elle. On aurait dit celle des trois Maries qui ne voulait pas croire à la mort du Christ, alors même qu'elle avait partagé son agonie.

Quoique son âme fut remplie d'un chagrin immense, pas une larme ne tremblait à ses cils, pas une plainte ne s'échappait de sa poitrine ; c'était la pétrification de la douleur arrivée à son plus haut degré, et je ne saurais dire quel désespoir était le plus déchirant : celui du mari qui s'exhalait la veille en clameurs bruyantes, ou celui de cette pauvre femme dont toutes les plaies du cœur avaient tellement saigné, qu'elles semblaient s'être fermées sous d'insensibles cicatrices.

Elle me reconnut, néanmoins, et son regard sembla se ranimer en rencontrant le mien. Mais à peine l'eus-je quittée quelques instants pour aller voir ma fille, très souffrante dans le moment, que les symptômes les plus alarmants se manifestèrent chez elle.

Quand je la revis, sa figure était livide, un souffle imperceptible sortait de ses lèvres bleuies, et ses yeux qui s'étaient retirés sous l'arc profond de ses sourcils, avaient je ne sais quelle expression dont la clarté sinistre me poursuit encore.

On voyait que le sang violemment refoulé vers les organes intérieurs avait abandonné les extrémités du corps, qui frissonnait comme dans un violent accès de fièvre, et bondissait par moments sous l'impulsion de nausées convulsives, auxquelles succédaient des défaillances, pendant lesquelles on aurait pu croire que la vie avait cessé.

Depuis une heure que je l'avais perdue de vue, le mal avait fait des progrès comme la vague qui ronge la rive, et la fait décroître à chaque instant.

Je fis appeler le docteur, qui, après l'avoir examinée attentivement, me déclara que cette femme était atteinte, comme son mari et ses enfants, d'un choléra sans remède, et qu'il serait prudent de l'éloigner immédiatement de chez moi.

Le docteur ne croyait pas que le choléra fût contagieux, mais l'expérience lui avait appris que

son influence délétère pouvait avoir des conséquences funestes dont il voulait nous préserver.

Il interposa donc son autorité pour que la moribonde fut transportée sur le champ à l'hôpital civil, ou elle expira dans la nuit, sans que le ciel lui eût accordé le soulagement d'une larme, ni la consolation d'embrasser le dernier enfant qu'elle portait dans son sein, et qui descendit avec elle dans la tombe !...

Quoi qu'il en fût, vous ne sauriez vous figurer ce que j'éprouvai, quand je vis sortir cette malheureuse de chez moi : il me semblait que j'avais mis pour la première fois le pied dans l'égoïsme, en consentant a éloigner cette infortunée, à laquelle son malheur donnait un caractère auguste et sacré, et malgré mon parti pris d'énergie, il se passa en moi une de ces luttes terribles qui brisent le cœur dans la poitrine, lorsque je jetai un regard mouillé de pleurs sur le brancard qui l'emportait.

Deux fois j'ouvris la bouche pour révoquer l'ordre fatal; deux fois j'étendis le bras pour arrêter le triste convoi... ; mais comme il est peu de cir-

constances décisives ou on n'attache pas à sa propre existence et à celle des siens, un intérêt qui l'emporte sur tous les autres, je laissai, néanmoins, aller les choses, priant seulement le ciel de ne plus mettre mon cœur à une pareille épreuve ; car, quoique cette action eût l'air d'une lâcheté, il m'a fallu un grand courage pour l'accomplir.....

.....

Quelques jours après, j'étais plongée dans ce demi-sommeil qui fait que sous l'influence d'une préoccupation constante on écoute en dormant , quand j'entendis tout à coup comme une espèce de lutte qui s'était engagée sous mes fenêtres; je me levai, et je vis à la clarté de la lune, un ecclésiastique qui se débattait entre deux individus voulant l'entraîner en sens contraire.

« Pour l'amour de Dieu, venez bénir ma mère qui se meurt, » s'écriait une jeune espagnole, en s'attachant à sa soutane, comme un noyé qui s'accroche aux joncs du rivage.

« J'ai cherché Monsieur avant vous, pour qu'il donne l'extrême-onction à ma femme, et c'est avec

moi qu'il doit venir ! » disait un autre désolé, en attirant le prêtre de son côté.

Chacun enfin plaida sa cause avec chaleur, et jamais l'amour filial et l'amour conjugal n'eurent d'expressions plus éloquentes.

Le saint homme semblait livré à la plus cruelle anxiété, en pensant qu'il pourrait peut-être manquer de conquérir l'une ou l'autre de ces deux âmes à Dieu ; mais cédant enfin à la voix de la justice et de la raison, il se décida à suivre la première personne qui l'avait appelé, promettant à la jeune fille d'aller la rejoindre dès qu'il aurait porté les secours de la religion à celle qui l'avait mandé avant elle.

« Fasse le ciel que vous n'arriviez pas trop tard, » dit la pauvre enfant en s'éloignant précipitamment.....
.....

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, lorsque le prêtre s'enfonça dans une des petites ruelles qui circulent au-dessous de la vieille Casbah, et pénétra dans une maison basse, qu'il reconnut, d'après l'indication qu'on lui avait donnée, à une

petite madone en plâtre qui s'élevait au-dessus de la porte d'entrée.

A peine eût-il pénétré dans ce bouge, faiblement éclairé, que ses pieds se heurtèrent contre un objet qui obstruait le passage et se confondait avec l'obscurité du lieu.

C'était le corps de la jeune fille qui était allée le chercher quelques moments auparavant, et qui était tombée morte, en rendant compte de sa mission a sa mère.

Soit que la fraîcheur de la nuit l'eût saisie, soit que le choléra eût jeté une perturbation subite dans tous ses organes, les fonctions vitales s'étaient arrêtées chez elle instantanément.

Le pauvre abbé fut tellement impressionné de cet événement qu'il oublia un moment pourquoi il était venu dans cette lugubre enceinte, et ce ne fut qu'en promenant son regard consterné autour de lui, qu'il aperçut la pauvre mère qui râlait encore, et qui avait eu le temps de voir mourir l'enfant de sa vieillesse, l'ange du foyer, et comme tel béni et adoré !...

Mais parmi toutes ces morts subites, il en est une qui m'a impressionnée encore plus vivement que toutes les autres, à cause d'une circonstance particulière qui s'y est rattachée : c'est celle de Monsieur Dubreuil, secrétaire général de la Préfecture, qui nous a quittés à six heures du soir, et qui n'était plus de ce monde le lendemain matin.

Ce Monsieur, avec lequel nous étions liés , était venu me donner des nouvelles de la Préfète à laquelle le choléra avait enlevé son enfant unique, et dont le salut personnel dépendait de la possibilité de s'embarquer le lendemain matin sur le bateau de France, qui emportait plus d'un cœur désolé !

La conversation roula naturellement sur les tristes événements qui s'étaient passés sous nos yeux, et une fois lancés dans le vaste champ des morts, chacun rapporta ce qu'il avait été à même de voir et d'observer.

M. Dubreuil raconta à ce sujet, comment la mort d'un de ses amis, qu'il avait souvent magnétisé à Paris, lui fut révélée à vingt lieues de distance, au moment même où il avait expiré !

Ne croyant pas à ces intelligences mystérieuses qui agissent souvent sur nous à notre insu, le directeur des fortifications qui, se trouvait présent, railla beaucoup le narrateur sur son histoire, qui, selon lui, n'était que le résultat d'une hallucination ou d'un cerveau en délire.

Malgré l'averse de plaisanteries qui tomba sur lui, je vins au secours de M. Dubreuil, en citant de mon côté quelques faits analogues, qui tout en ayant quelque chose de choquant pour la raison, n'en étaient pas moins des faits réels qu'il m'était impossible de méconnaître, à moins de renier le témoignage de mes propres sens.

Après une longue discussion sur les sciences occultes et le magnétisme, dont l'action puissante produit à chaque instant les phénomènes les plus surprenants, M. Dubreuil sachant que je partageais une partie de ses convictions, me fit la singulière proposition de m'avertir par une manifestation quelconque du moment de sa mort, et me pria de lui faire la même promesse dans le cas où je mourrais avant lui.

Je donnai, en riant, mon consentement à cette espèce de pacte que M. Dubreuil contracta très sérieusement, et nous nous séparâmes.

Je ne sais pas s'il y a des esprits qui habitent dans certains corps, attachés à certains lieux, ou errants dans l'espace ; j'ignore s'il existe un fluide nerveux qui, après avoir été puissamment dirigé au bout des doigts, peut dépasser la limite des ongles et correspondre avec le système nerveux d'une autre personne ; mais dût-on accueillir par le sarcasme l'évidence d'un fait, voici ce qui m'est arrivé au su et vu de toute ma famille, dans la nuit qui suivit la visite de M. Dubreuil.

J'étais profondément endormie, réparant paisiblement les fatigues de quelques soirées trop prolongées, lorsque je fus réveillée en sursaut par le bruit de ma porte violemment ébranlée, et par, une secousse qui produisit sur moi l'effet d'une commotion électrique. Je me dressai sur mon séant et voulus crier pour demander qui était là ; mais on eût dit qu'une main invisible me serrait la gorge et m'empêchait d'articuler un son. Presque aussitôt, je crus

distinguer le mouvement de quelqu'un qui s'approchait de mon lit. Dominée par une puissance invincible, je fixai les yeux vers le point d'où provenait l'espèce de frôlement que j'avais senti dans l'air plutôt que je ne l'avais entendu, et demeurai saisie en voyant la figure de M. Dubreuil, dont le regard s'arrêta un instant sur moi, et qui disparut aussitôt.

Ne sachant pas, dans le premier trouble du réveil, si j'avais été le jouet d'un cauchemar ou d'une méprise, je me levai précipitamment et allai dans la chambre de mon mari, attenante à la mienne, pour lui demander s'il n'était pas la cause de ce qui m'avait si singulièrement impressionnée.

Il dormait d'un sommeil de plomb, comme cela lui arrive toujours en temps de choléra, et m'assura qu'il n'avait pas bougé. Comme j'insistais sur ce qui s'était passé, il me répondit, avec l'impatience d'un homme troublé dans son repos, que tout cela provenait sans doute d'un coup de vent précurseur d'une tempête, dont l'approche me jetait dans l'état nerveux où j'étais.

Voulant m'assurer si c'était effectivement le vent qui était venu gémir travers ma porte, et si ses rafales avaient pu causer le bruit, qu'en temps de guerre on de révolution, on aurait pu prendre pour une invasion nocturne, j'ouvris la croisée de mon salon qui donnait sur le jardin, pour chercher la cause de ce qui avait si singulièrement troublé mon repos.

L'atmosphère était si pure, si transparente, qu'on découvrait au ciel un semis d'étoiles brillantes comme des diamants, et qui éclairaient presque autant que la lune.

Le parfum des fleurs montait par bouffées comme si la terre exhalait des soupirs embaumés sous leurs regards, et les vagues alanguies de la mer, qui semblait endormie, nonchalante et paisible dans son lit, ne jetaient qu'une légère frange d'écume au pied des falaises.

Toute la nature enfin semblait s'être recueillie sous le dans de cette nuit splendide et si calme, qu'on aurait pu entendre le vol d'une phalène et compter les gouttelettes de mon jet d'eau qui retombaient,

comme des notes plaintives, dans le bassin de marbre où elles s'émiettaient, et tout en cherchant à vaincre mon émotion, je ressentis ce malaise mêlé de frissons et d'inquiétude qu'on appelle la peur, en voyant que rien ne justifiait ce que j'avais vu et entendu.

Je m'accoudai néanmoins au bord de ma fenêtre pour bien me pénétrer du silence qui régnait autour de moi, lorsque je vis quelqu'un se mouvoir sous les arceaux qui entouraient mon parterre.

— Madame est-elle indisposée ? me demanda ma femme de chambre, qui, fatiguée par la chaleur, s'était couchée cette nuit là, sous les galeries du rez-de-chaussée.

Après lui avoir armé que je ne souffrais pas :

— N'êtes-vous pas venue frapper à ma porte, il y a un instant, lui demandai-je vivement ?

— Non, Madame, j'ai dormi jusqu'à présent, et ne me suis réveillée que lorsque la croisée s'est ouverte.

— Quelle heure est-il ? continuai-je avec une inexprimable anxiété.

A ce moment l'horloge sonna trois coups qui retentirent dans mon cœur, d'une manière si lugubre, que je me sentis glacée d'effroi !

Après être restée quelques moments incapable de remuer ni d'articuler un son, je retournai me coucher et trouvai sur mon chevet des visions pleines de tristesse et d'épouvante, que les incidents qui précèdent me disposaient à accueillir malgré moi.

Ne pouvant me rendormir, émue comme je l'étais, je rallumai ma lampe, et m'amusai (s'il est permis de s'exprimer ainsi dans la disposition où je me trouvais), à définir les mots que vous m'avez envoyés il y a quelques jours comme des points d'interrogation, et dont vous trouverez les réponses à la fin de cette lettre.

Ces définitions ne rempliront peut-être pas votre attente, mais elles ont été une heureuse distraction pour moi dans cette nuit d'angoisses et de terreur.

Le lendemain matin mon mari m'accosta tristement par ces mots :

— Encore un de nos amis qui est mort cette nuit ! dit-on...

— C'est M. Dubreuil ! m'écriai je.

— Qui vous l'a dit ?

— Personne, mais j'en suis certaine ; il est mort à trois heures du matin, ajoutai-je d'une manière affirmative.

Ne comprenant rien à cette espèce d'intuition de ma part, on envoya à la préfecture pour obtenir quelques renseignements sur cette nouvelle catastrophe, dont le pressentiment chez moi n'était pas une chimère, car nous apprîmes d'une manière certaine, que M. Dubreuil avait été atteint du choléra dans la soirée de la veille et qu'il était mort à trois heures précises du matin.

Quelle que soit l'opinion des personnes qui s'obstinent à assigner des limites au possible, elles conviendront toutefois que ce fut là une singulière coïncidence...

Si, malgré cela, les incrédules de profession se moquent de moi parce qu'il m'est impossible d'*expliquer* un fait sont la cause m'est inconnue, je leur

demanderai, à mon tour, de vouloir bien m'expliquer la cause déterminante du sommeil ; celle du retour périodique des accès de fièvre intermittente ;... pourquoi une sensation de joie ou de douleur peut faire cesser la vie instantanément ;... comment il se fait qu'un peu de terreau peut enfanter, dans un même vase, une rose, une tulipe et un chêne ;... par quel mécanisme, enfin, mes phalanges remuent en ce moment, pour diriger la plume, avec laquelle je vous écris, etc., etc.

Je laisse ces réflexions à leurs méditations, et vais vous donner un exemple de ce qui se passait dans les campagnes en même temps que dans la ville.

Je jouais ces jours derniers avec un petit chacal apprivoisé, pour faire diversion aux glas funèbres qui ne cessent d'annoncer, à ceux qui ne le demandent pas, qu'il y a encore des orphelins de plus, et des pères et mères de moins, quand j'aperçus tout à coup un grand mouvement dans le bureau des affaires arabes, situé au rez-de-chaussée d'une maison qui fait face à la mienne.

C'était un chef arabe, dont le cheval richement

caparaçonné piaffait à la porte, qui venait d'être atteint de la maladie régnante. Tout le monde s'empressait autour de lui, et l'engageait à se faire transporter dans un pied-à-terre qu'il avait en ville et où il pourrait se faire soigner commodément. A cela il répondit : *que Dieu était le maître de sa vie*, et persuadé que s'il voulait le guérir, ça lui serait plus facile qu'à aucun médecin de la terre, il ne manifesta qu'un seul désir : celui de remonter sur son cheval pour regagner sa tribu. On le hissa comme on put, et je le vis s'éloigner plié en deux, ayant à peine la force de guider le noble animal, qui avec l'admirable instinct des chevaux arabes, le conduisit droit à sa tente.

Mais quel affreux spectacle s'offrit à sa vue en arrivant chez lui !... Sa mère, sa femme, son fils et son esclave, qu'il avait laissés en parfaite santé la veille, avaient succombé à l'épidémie dans l'espace de quelques heures, et le malheureux vieillard ne retrouva plus que des cadavres.

Sidi-Mohammed, qui rappelait par son courage et sa dignité les sénateurs romains, qui mouraient

sur leurs chaises curules, se fit placer au milieu de tous les objets de son affection, sans répandre une larme, sans proférer une plainte, et le lendemain la tente resta vide !...

Je tiens du reste, du médecin spécialement chargé de soigner les indigènes, qu'ils meurent tous avec le même stoïcisme, sans regrets, sans forfanterie, soutenus par la conviction qu'ils obéissent à une loi inévitable, et espérant qu'en récompense de leur vertueux sacrifice, Allah les rendra immortels !

J'ai déjà dit comment vivent les Arabes, j e vais profiter de mon privilège de *conteuse*, qui me permet quelques digressions, pour vous dire comment ils meurent.

Quand un Arabe est en danger de mort, il est tenu de prononcer la *cherchada*, espèce de profession de foi musulmane, que tout bon croyant doit réciter en mourant. Quand il n'a plus assez de force pour faire ce signe symbolique de la croyance dans laquelle il a vécu et dans laquelle il meurt, un des assistants lui prend la main, et lève son index, en

témoignage de l'unité de Dieu, et l'aide ainsi à remplir ce dernier devoir.

Dès que le moribond est expiré, ses parents et ses amis lavent soigneusement son corps, tressent l'unique mèche de cheveux qu'il porte sur la tête[1]. et lui introduisent du coton camphré dans le nez, la bouche et les oreilles ; puis ils l'enveloppent dans un linceul blanc, parfumé de benjoin, et le placent sur un brancard recouvert de feuillage, où le défunt reste exposé tout le long du jour, pour que sa famille et ses amis puissent lui offrir le tribut de leurs larmes et de leurs regrets, qui s'exhalent généralement en clameurs bruyantes.

Le hasard m'a fait assister un jour à une de ces

(1) L'opinion est partagée sur les motifs de cette coutume, les arabes prétendent que c'est pour offrir de la prise à l'ange de la mort qui doit emporter les croyants dans le ciel.

Les turcs y voient une cause plus matérielle : prévoyant toujours le cas où une tête peut être tranchée, ils ne veulent pas (comme l'usage prescrit de la montrer au peuple) qu'elle soit soulevée par le nez ou par le menton, ce qui serait très ignominieux.

expositions funèbres, qui a donné lieu à la complainte suivante, que la veuve du défunt psalmodiait en s'égratignant la figure jusqu'au sang :

« Le malheur est tombé sur moi, — s'écriait-elle du ton le plus lamentable ; — j'ai perdu celui que j'aimais, qu'ai-je à faire de la vie, maintenant que je ne dois plus le revoir ?

Puis s'adressant au mort comme s'il pouvait l'entendre :

« Pourquoi m'as-tu quittée si vite, — poursuivit-elle, — n'étais-tu pas satisfait de mon amour ? N'étais-je pas ta servante soumise et fidèle ? N'ai-je pas constamment prié Dieu pour qu'il te rende vainqueur dans les combats et me fasse mourir avec toi ? Mais hélas ! il n'a pas exaucé mes vœux, et m'a condamnée à pleurer sur ta cendre. Ah ! malheur ! malheur ! » répétait-elle en se faisant mille flagellations dans l'excès de sa douleur, jusqu'à ce que, épuisée par la lutte, elle perdit l'usage de ses sens.

On profita de son évanouissement pour porter le mort au cimetière où il fut déposé sans bière dans

une fosse peu profonde orientée du côté de la Mecque. Au moment de la dernière séparation les parents et amis frappèrent de nouveau l'air de leurs cris et tout fut consommé.

Les tombes arabes sont toutes à fleur de terre et recouvertes seulement par quelques pierres reliées entre elles avec un peu de chaux, pour empêcher que les hyènes et les chacals viennent les fouiller. Mais comme dans ces derniers temps le grand nombre de décès a empêché de prendre les précautions nécessaires, la chaleur et la rosée ont entr'ouvert ces faibles constructions, d'où se sont échappés des miasmes pestilentiels qui ont contribué à vicier l'air si corrompu déjà.

Malheureusement des choses bien plus graves et bien plus significatives encore se passaient sur le cimetière des chrétiens, où plus de trois cents corps se sont trouvés amoncelés un jour sans sépulture.

Instruit de cette terrible complication, le préfet, chargé de pourvoir aux nécessités publiques, fit assembler son conseil, pour délibérer sur les mesures à prendre dans cette cruelle extrémité.

Les uns proposèrent, puisqu'il n'y avait plus de fossoyeurs, de prescrire les règles les plus sévères, pour que chaque famille pourvût à l'inhumation de ses morts, comme cela avait eu lieu pendant la peste qui a désolé Marseille en 1721.

Un autre voulait, puisque le champ des morts était devenu trop étroit, qu'on fit jeter tous les cercueils à la mer ; mais réfléchissant bientôt à l'effet moral que produiraient ces bières flottantes, que les vagues rejetteraient infailliblement sur le rivage, on se vit forcé encore de renoncer à cet expédient, qui aurait pu avoir les résultats les plus funestes sur la population que le fléau n'avait pas encore atteinte.

Ne sachant comment vaincre toutes ces difficultés, le préfet (de qui je tiens ces détails) a eu un instant la pensée de s'armer d'une pelle et d'une pioche, et de faire un appel à tous les cœurs chrétiens, pour qu'ils vinssent l'aider à donner la sépulture à toute cette cendre humaine, qu'il était impossible de laisser disperser par le vent ; mais la panique étant à son comble, il était facile de prévoir

que ce noble exemple n'aurait aucun résultat[1].

Après bien des projets aussi vite abandonnés que conçus, un des membres de l'assemblée eut l'heureuse idée de recourir, pour enterrer les morts, aux disciplinaires militaires internés dans le fort St-Grégoire, et qui consentirent, moyennant une forte rétribution, à satisfaire aux besoins du moment.

Malheureusement l'appât du gain et l'attrait de l'argent, qui avaient eu plus de puissance sur ces hommes intrépides que la crainte de la contagion, ne les rendit pas invulnérables, car la plupart tombèrent dans les fosses qu'ils creusaient pour d'autres et y passèrent de la mort de l'ivresse à la mort véritable.

---

(1) On ne saurait trop louer la conduite des autorités d'Oran dans cette terrible crise ; celle du général Pélissier, surtout, fut admirable de dévouement et de fermeté ; il allait visiter les hôpitaux, portait des encouragements aux malades, suivait tous les convois où ses fonctions l'appelaient, et trouvait toujours dans son cœur des paroles nouvelles pour honorer les morts et consoler les vivants.

En voyant augmenter la mortalité dans des proportions aussi effrayantes, et ne pouvant s'expliquer les désordres d'une maladie dont les causes sont restées aussi inconnues en Afrique qu'en Europe, des accusations d'empoisonnement s'attachèrent tout à coup à ces décès multipliés, comme cela était arrivé dans d'autres localités, notamment à Paris, en 1832.

La crainte de ce danger fantastique acheva de jeter le trouble dans les esprits déjà si alarmés, et plusieurs milliers d'habitants (juifs pour la plupart), quittèrent spontanément la ville, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, et ce ne fut pas un des spectacles les moins navrants que celui de ces pauvres épouvantés s'en allant courbés sous le poids de leur petit butin, désespérés par la pensée de ce qu'ils laissaient derrière eux, et devaient peut-être ne jamais revoir

Ceux qui n'avaient ni chevaux, ni voitures, ni aucun autre moyen de transport, portaient leurs malles ou leurs matelas sur le dos; d'autres chassaient leur bétail devant eux; presque tous traînaient

des enfants par la main, et partaient, chargés autant qu'ils pouvaient l'être, par le chemin de Mascara, que j'apercevais de mes croisées.

Mais, comme en temps de choléra tout changement est nuisible, beaucoup de ceux qui cherchaient à échapper à la mort la trouvèrent sur la grande route, où ils expirèrent avant d'avoir atteint le but de leur voyage.

A toutes ces calamités, s'en joignit encore une autre, non moins terrible, celle d'une misère vaste et croissante, que trois années de sécheresse avaient répandue dans les campagnes, dont les populations, poussées par les angoisses de la faim, affluèrent au foyer de l'épidémie qui était devenu pour eux le dernier asile de l'abondance.

Pour se faire une idée de la misère des arabes, il faut savoir qu'en Afrique la culture fait toute la subsistance du peuple, et une seule année de récolte médiocre suffit pour réduire une partie de la population à la famine.

En France, on a recours aux arts mécaniques ou industriels ; mais comme, sous ce rapport, il n'y a

rien à faire pour les arabes, le vide que la mortalité faisait chaque jour à Oran était rempli, et au-delà, par le concours incessant des misérables que la faim chassait de leur territoire. On les voyait se traîner de porte en porte pour obtenir des secours qui ne servaient qu'à prolonger leur existence de quelques heures, et il me serait impossible de dépeindre le douloureux tableau de cette troupe d'affamés, parmi lesquels je rencontrai un jour une pauvre bédouine qui implorait ma charité en faveur de l'enfant qu'elle portait sur son dos (suivant la coutume du pays), et qui, sans qu'elle s'en doutât, n'était plus qu'un ange dans le ciel !...

On se figure généralement qu'il y a de l'exagération dans un compte-rendu où on relate des événements dont l'influence a eu une action si puissante et si active sur les facultés de l'imagination ; mais je puis vous affirmer, ma chère Julie, que le moindre incident que je viens de vous rapporter, n'est que l'expression bien réelle de ce qui s'est passé devant nos yeux.

Le fait est que les choses en étaient arrivées à

leur dernière et plus rigoureuse conséquence, lorsque le calendrier, qui marque la marche périodique du temps, ramena la fête de saint Charles-Borromée. Ne trouvant pas de remèdes sur la terre, on pensa enfin à recourir au ciel, et on demanda à l'évêque d'Alger la permission de faire une procession en l'honneur du saint prélat, dont la peste de Milan avait mis, quelques siècles auparavant, l'immense charité à l'épreuve.

Quoiqu'il redoutât le danger qui pouvait résulter d'une agglomération de monde, dans les circonstances où l'on se trouvait, Monseigneur Pavie crut devoir céder au vœu public, et envoya un de ses grands vicaires pour le représenter dans cette solennité religieuse.

On employa quelques jours aux préparatifs de cette procession, qui sortit de l'Église Saint-André, le 4 Novembre, à trois heures du soir.

Un escadron de chasseurs d'Afrique ouvrait la marche, suivi d'une longue file de peuple composée, en grande partie, par les colons espagnols, qui portaient tous un cierge à la main et le chapelet

autour du cou, en signe de consécration ou de sauvegarde.

Puis, au milieu du retentissement des cantiques et de la musique militaire, le curé de la paroisse Saint-André, qui s'est dévoué, avec une constance héroïque, à tout ce qu'a commandé la situation[1], portait, sous un dais richement orné, une relique du grand saint dont on invoquait la protection dans le ciel.

Immédiatement après, marchait le général Pélissier, accompagné de son état-major, du préfet, du maire et de tous les autres fonctionnaires civils et militaires, en costume de cérémonie.

Un bataillon de la ligne fermait le cortège qui parcourut les principaux quartiers de la ville, à la grande satisfaction des fidèles, et je dirai presque à

---

(1) On ne saurait comparer son dévouement qu'au zèle infatigable des docteurs Caillemaire et Casalas, dont les noms resteront éternellement, non-seulement dans la mémoire, mais dans le cœur de tous ceux qui ont eu recours à leur talent et à leur bienveillance.

celle des Arabes, qui semblaient suivre des yeux avec confiance, cette pompe religieuse du haut de leurs terrasses.

Les rues n'étaient pas ornées et pavoisées comme aux grands jours de fête. Au lieu des tentures et des guirlandes qui décorent ordinairement les maisons en pareille circonstance, on ne voyait apparaître, derrière les croisées, que les figures hâves des malades ou des convalescents que la. douleur et la prudence séquestraient chez eux, mais qui mêlaient néanmoins leur prière à celle des passants.

Depuis longtemps tout le monde maudissait l'ardeur du climat et cherchait dans l'air quelques pronostics de pluie ; l'un interrogeait les nuages, l'autre consultait le vent, un troisième cherchait un augure dans le coucher du soleil ou le lever des étoiles, mais la nature, qui ne livre ses secrets à personne, était restée impassible et muette devant les espérances des uns, la confiance des autres, et les vœux de tous ; lorsque le lendemain de cette procession, qui rappelait les anciens jours du chris-

tianisme, le soleil cacha, pour la première fois depuis six mois, sa face brûlante à la terre.

Quand je me levai, toutes les teintes étaient grises, et la lourdeur de l'atmosphère semblait soumettre la nature à un espèce de stupeur et d'attente.

Les nuages s'abaissaient, l'électricité s'amoncelait et l'horizon paraissait se rétrécir autour de nous. Il y avait enfin comme une espérance et une menace suspendues dans le ciel. Pas une feuille qui remuât, pas un soufle d'air qui agitât l'objet le plus léger ; on étouffait littéralement. Je descendis dans mon jardin, et dénouai le ruban qui entourait mon cou, pour respirer plus librement ; au même instant, un éclair effrayant, qui sembla à la fois ouvrir le ciel et révéler l'enfer, déchira la nue, le tonnerre gronda à faire trembler les pierres, et une pluie abondante suivit son explosion.

Je me rappellerai toujours cet orage auquel se sont rattachées des circonstances si bizarres et des souvenirs si pleins d'intérêt et de consolation ; car la mortalité a diminué d'une manière sensible depuis cette averse bienfaisante que tous les gens de foi

ont attribuée la procession de la veille[1]. Quoi qu'il en fût, nous aurions peut-être assisté ici, chacun pour notre part, au dénouement final du grand drame de l'humanité, sans cette intervention du ciel.

Et que deveniez-vous, que faisiez-vous au milieu de toutes ces scènes émouvantes ? allez-vous me demander avec effroi. — Ce que nous devenions, ce que nous faisions ?..., nous chantions, nous dansions, nous nous étourdissions comme des gens qui sentent la nécessité de se créer une vie factice pour échapper à l'horreur de la vie réelle ; ... et telle que je vous écris, j'ai passé la nuit dernière au bal que le général Pélissier a donné à l'occasion de l'arrivée du gouverneur général, qui a voulu visiter sa pauvre province d'Oran avant qu'elle fût entièrement dépeuplée.

Soit que le général espérât que le courage qu'il

(1) On a élevé, à cette occasion, une chapelle commémorative sur la pointe d'un rocher qui domine la nier, et d'où elle semble, de loin, suspendue dans l'horizon du ciel.

montrait en cette circonstance en inspirerait aux autres, soit qu’étant toujours sain de corps et fort d’esprit il jugeât tout le monde d’après lui, il insista beaucoup pour qu’on vînt à cette fête qui, envisagée de sang-froid, aurait ressemblé, partout ailleurs, à une des plus amères dérisions des souffrances humaines, mais qui, dans la position exceptionnelle où on se trouve en Afrique, ne partit être qu’une occasion de plus de se rapprocher, comme on se presse dans un naufrage, autour de celui qu’on sait être le plus puissant en génie et en fermeté !

L’imagination crée souvent des roses là où il n’y a que des épines ; j’ai souvent souhaité cette faculté sans pouvoir l’obtenir ; mais je suis néanmoins fondée à croire, d’après ce que j’ai vu et éprouvé moi-même, qu’il y a des vertus de circonstance qui font qu’on s’accoutume au péril, comme les habitants du Vésuve, qui vivent très tranquillement sous leurs cabanes de lave.

Toujours est-il vrai, que ne voulant pas faire comme ce personnage qui, ne sachant pas s’il était brave ou poltron, ne marcha jamais à l’ennemi de

peur de perdre la bonne opinion qu'il avait de lui, je me rendis à l'invitation du général, auquel j'étais bien aise de prouver aussi, après certaines plaisanteries qu'il m'avait faites, que quoique je n'eusse pas une âme trempée deux fois, à l'instar de la sienne, et que je n'espérasse pas voir mon nom inscrit dans les victoires et conquêtes, je savais néanmoins payer de ma personne aussi bien que d'autres, quand les circonstances l'exigeaient. J'essuyai donc mes yeux, humides encore des larmes que j'avais versées sur une de ces morts prématurées qui soufflent sur toutes les illusions, et me mis à construire le fragile édifice d'une toilette de bal, pendant que d'autres endossaient leurs lourds vêtements de deuil !...

Comme mon rôle de maman me plaçait dans les comparses de la tapisserie, je pus observer tout ce qui se passait dans cette fête qui, réalisée en pleine récolte de choléra, ressemblait à une de ces îles de fleurs qui se forment quelquefois sur l'eau croupie d'un marais, et que le moindre vent peut faire sombrer et disparaître à jamais.

Je vous dirai donc, quoique pressée de terminer

cette lettre, que malgré la chaîne d'événements que je viens de vous dérouler, ce bal offrait, à peu de choses près, le même aspect que tous ceux auxquels j'ai assisté depuis que je suis ici. Il y avait bien, par-ci par-là, quelques figures de danse macabre, quelques bureaucrates en habits noirs qui ressemblaient à des employés des pompes funèbres ; mais quoiqu'on eût pu faire un triste album des pensées qui fermentaient dans tous les esprits, chacun fit bonne contenance, et personne n'aurait pu croire que la mort planait sur un tableau si riant et si animé, s'il n'avait pas fallu, pour rentrer chez soi, traverser une file de brancards, qui transportaient des cholériques, et dont la vue serrait le cœur, comme lorsqu'on rencontre des condamnés à mort marchant à l'échafaud.....

.....

Pour que les faits particuliers vous paraissent plus compréhensibles, je vais reprendre les choses d'un peu plus haut et vous faire le récit des faits généraux qui ont peut-être contribué à propager l'épidémie dans la province d'Oran, comme cela est

arrivé dans bien d'autres localités où le choléra a fait sa terrible levée.

Je ne prétends accuser personne, mais si, en l'absence de preuves positives, il était permis d'établir une conjecture, je serais disposée à croire, d'après les observations que j'ai été à même de faire ici et ailleurs, que le choléra étendrait bien moins ses ravages si, dès les premiers avis qui arrivent des pays infectés, on prenait les mesures nécessaires pour opposer une digue à son invasion, ou du moins pour restreindre son développement.

Un des meilleurs moyens pour cela, serait, selon moi, de concentrer l'épidémie, dès son début, dans un local spécial, situé loin du centre, au lieu de transporter les cholériques dans les hôpitaux ordinaires, où l'entassement des malades, la multiplicité des contacts fortuits, et surtout la panique que leur présence seule produit sur-des corps déjà affaiblis, en augmentent immédiatement le nombre dans des proportions effrayantes. Le choléra n'est pas contagieux, dit-on, mais la démoralisation l'est étonnamment ; ce qui le prouve, c'est qu'à mesure

que le chiffre des victimes grossit, l'épouvante augmente ; et à mesure que l'épouvante augmente, le nombre des morts s'accroît aussi.

On a vu des hommes qui avaient supporté avec courage le feu des batteries ennemies, dont l'âme n'avait jamais tremblé à la guerre, mourir de peur à l'approche du choléra. Cela est si vrai, qu'un médecin de ma connaissance a proposé un jour, en Russie, à un soldat d'une constitution athlétique, de coucher, moyennant une bonne récompense, dans le lit d'un cholérique (mais qui n'avait en réalité servi à personne) ; cet homme accepta et mourut dans la nuit, par la seule influence de son imagination, dont l'action concentrative avait suffi pour le livrer au fléau.

Puisque l'appréhension de la mort en devient elle-même une cause déterminante, on devrait employer tous les moyens possibles pour empêcher que la population puisse acquérir à chaque instant la triste certitude des pertes qu'elle a faites , et du péril qui la menace.

Peut-être l'éviterait-on en grande partie, si, dès

les moindres craintes de l'invasion, on préparait un vaste lazaret amplement fourni de médecins, de chirurgiens, d'infirmiers et de médicaments, suffisant non-seulement pour les besoins du moment, mais pour ce que peuvent laisser entrevoir les plus sinistres prévisions ; si on suivait, pour les malades, le système cellulaire, et si on enterrait tous les morts la nuit, dans des fosses profondes recouvertes avec de la chaux, ou sur lesquelles on se hâterait de favoriser la végétation.

Ce seraient sans doute de grands embarras et de grandes dépenses, mais un fléau qui emporte, en moins de quelques heures, les gens les plus robustes, est une chose assez grave et assez sérieuse pour qu'on ne recule devant aucun sacrifice, et ne néglige aucune précaution.

Je me suis amusée quelquefois à lire les rapports de l'académie, et j'ai vu que lorsqu'il s'agissait de quelques fragments de coquillages inconnus ou d'un peu de ciment arraché à d'informes débris asiatiques, on leur accordait une attention toute particulière ; il n'y avait pas assez de burins pour

les reproduire, pas assez d'échos pour répandre la nouvelle et fixer l'attention de l'administration, qui trouve toujours de l'argent à donner quand il est question de favoriser la moindre découverte, mais lésine souvent quand il s'agit de l'intérêt de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, on ferait bien de prendre d'avance les mesures qu'on ne prend ordinairement que lorsque les embarras de la situation ne permettent plus de s'occuper d'une manière efficace de la santé publique ; car il est bien plus facile de pourvoir à des nécessités prévues d'avance, qu'à des nécessités évidentes, parce que l'exécution est toujours au-dessous des ordres donnés précipitamment, et qu'au milieu de la terreur et de la confusion générale, il arrive souvent que tous les moyens manquent à la fois.

Mais on a tant de peine à perdre la confiance et la sécurité, que personne, en principe, ne veut admettre l'approche ou la présence du choléra, dont on commence généralement à rire et à plaisanter ; puis, peu à peu, des bruits sinistres circulent, les

vêtements de deuil apparaissent, les brancards traversent les rues, les cercueils se croisent, et, ne pouvant plus douter de l'effrayante vérité, on finit par où on aurait dû commencer.

Il y aurait bien des réflexions à faire à ce sujet, mais comme ce ne seraient que des sons perdus dans le vide, je me bornerai à vous dire (toute femme de grand docteur que vous êtes) que le meilleur moyen d'éviter le choléra est de s'en occuper le moins possible ; de fuir les poltrons et de rompre brusquement avec toutes les idées noires qui viennent vous assaillir, en s'efforçant de les ramener dans une réalité plus douce et plus consolante.

Je suis loin de me poser ici comme un modèle de clairvoyance et d'énergie, mais comme c'est une remarque accréditée par de nombreux exemples, que les plus craintifs sont les premiers atteints, je me suis appliquée, avant tout, à vaincre la peur, et ce qui prouve que j'y suis parvenue, c'est que mon mari m'a suppliée maintes fois de retourner en France, frémissant à l'idée de ce qui pouvait m'arriver si je restais ici, et que j'ai toujours refusé de

partir, avec une fermeté que je puisais non-seulement dans mon cœur, mais dans ma raison.

En voyant mon courage et mon impassibilité, cela en donnait à tous ceux qui m'entouraient, et personne n'a jamais su les pensées qui m'oppressaient, et qui auraient suffi pour me tuer, si je n'avais appelé toutes mes facultés à mon aide pour résister à la terreur, et si Dieu n'avait pas été là, avec son amour miséricordieux, dont le parfum céleste adoucit tous les maux et fortifie tous les esprits !

La vérité est, que je n'ai jamais rien changé à mes habitudes et à mon régime, ni fait usage des innombrables recettes dont abusent les gens constamment occupés à surveiller les rouages de leur machine physique. La seule prescription que j'aie suivie, dans ces temps de calamité, est celle qui m'a été donnée par mon excellent et spirituel voisin, le colonel Esterhazy : « *Du moral, encore du moral, et toujours du moral !* »

Sentant que pour en conserver en pareil cas il fallait, avant tout, de l'insouciance ou de la distrac-

tion, j'ai organisé chez moi une de ces ménageries orientales dont je m'étais tant moquée en arrivant ; c'est-à-dire que pour détourner mes regards du vaste sépulcre ouvert devant moi, j'ai eu recours aux chacals, aux hyènes, aux panthères, et jusqu'aux canards de barbarie(1).

C'est à cette occasion que j'ai contracté des relations amicales avec une petite lionne appartenant au général Pélissier, la superbe *Frenda*, qui trône aujourd'hui au jardin des plantes, et qui a fait une partie de son éducation sur mes genoux(2).

Mais un des moyens les plus efficaces, lorsque je me sentais faiblir et chanceler malgré moi, c'était

---

(1) Bien des petites maîtresses de Paris ne comprendront peut-être pas ce divertissement, que j'ai critiqué la toute première, mais je me suis ravisée depuis, et suis forcée de convenir que j'ai souvent payé très cher, en France, des distractions qui n'avaient pas cette couleur-là.

(2) Cette lionne était le joujou de la nièce du général Pélissier, charmant petit ange auquel il ne semblait manquer que des ailes blanches pour remonter au ciel... Dieu les lui a envoyées un jour pour l'intarissable douleur de sa famille, et l'éternel regret de ses amis.

de me créer une occupation immédiate, pour donner un autre cours à mes pensées.

Quand je ne trouvais pas autre chose à faire, je dérangeais mes appartements, bouleversais ma bibliothèque ou transplantais mes fleurs ; je grondais mes enfants qui le méritaient quelquefois, et mes domestiques qui le méritaient toujours. J'aurais été, je crois, jusqu'à chercher querelle à quelqu'un pour repousser l'envahissement de cette épouvantable maladie, bizarre comme le destin, et implacable comme lui.

Le choléra enfin est un combat à outrance qu'il faut soutenir avec hardiesse et résolution, bardé de fer comme les chevaliers du moyen-âge, si on veut en sortir vainqueur !

Voilà bien longtemps que je vous parle de cet affreux fléau et il me semble que je ne vous en ai encore rien dit, tant les événements qu'il a suscités se sont multipliés autour de nous. Mais comme je craindrais, en prolongeant ce triste récit, de vous imposer une partie du supplice que nous avons enduré et que nous endurons encore, je finis, ma chère

amie, en vous réitérant l'assurance que, quoi qu'il m'advienne, je vous aimerai toujours, dans ce monde et dans l'autre, si on y conserve un souvenir du passé !

P. S. — Voici mes réponses aux questions que vous m'avez adressées, et auxquelles j'ai conservé leur ordre de bataille :

— *Qu'est-ce que la poésie* ?
L'aristocratie de la pensée.
— *L'absence* ?
La sueur de la mort.
— *La mélancolie* ?
La convalescence de la douleur.
— *Les regards* ?
Premiers billets doux de l'amour.
— *L'indulgence* ?
Le bandeau de l'amitié.
— *Le cœur* ?
Lyre intérieure qui vibre au moindre souffle de nos joies ou de nos douleurs.

— *L'honneur* ?

Le patrimoine de l'âme.

— *La vie* ?

Le songe d'une ombre.

— *La fatuité* ?

Contentement de soi-même qui fait qu'on déplait à tout le monde.

— *L'argent* ?

Vil métal qui met celui qui n'en a pas dans la dépendance de celui qui en a.

— *Les larmes* ?

La pluie du cœur.

— *L'enfance* ?

Age heureux où tout ce qui brille parait or.

— *L'adolescence* ?

Apprentissage de la douleur.

— *La laideur* ?

Défaut dont aucune femme ne veut s'avouer coupable.

— *Le mariage* ?

Roman dont le charme s'évanouit souvent à la première page.

— *L'amour* ?

De l'égoïsme à deux.

— *L'instinct* ?

Le nez de l'esprit.

— *La politique* ?

Jeu d'adresse où chacun triche à son profit.

— *La beauté* ?

Rose sans parfum, quand aucune qualité du cœur ne l'accompagne.

— *L'ingratitude* ?

Reconnaissance des mauvais cœurs.

— *La richesse* ?

Esprit des imbéciles ; beauté des laides.

— *L'orgueil* ?

L'ampoule de la vanité.

— *Les souvenirs* ?

Reliques du cœur.

— *La jalousie* ?

Les griffes de l'amour.

— *Les illusions* ?

Prisme qui colore de reflets brillants ce qu'il y a de sombre dans la réalité.

— *L'amitié* ?

Flamme qui échauffe sans brûler.

— *La pudeur* ?

Instinct d'un cœur virginal.

— *L'espérance* ?

La fleur du bonheur.

— *La flatterie* ?

Bassesse intéressée.

— *La philosophie* ?

Luxe de raison à l'usage des gens heureux, mais qui ne peut rien pour le malheur.

— *La distraction* ?

Flânerie de l'esprit.

— *La faiblesse* ?

La force des femmes.

— *La nuit* ?

Le vice du soleil.

— *La musique* ?

Langue universelle qui raconte harmonieusement les sensations du cœur.

— *Le jugement* ?

Flambeau qui éclaire dans les ténèbres.

— La guerre ?

Du sang sur des ruines.

— La calomnie ?

Ver qui s’attache aux meilleurs fruits.

— La société ?

Servitude continuelle où nul ne vit pour soi.

— La méchanceté ?

Dernière ressource des sots qui cherchent à se venger.

LETTRE IV.

Mme. VIRGINIE ANGELOT.

LETTRE IV.

A Mme VIRGINIE ANGELOT.

Oran, ... Novembre 1850.

Chère Madame et Amie,

Vous avez quelque raison de me croire morte, depuis que vous n'avez plus entendu parler de moi ; heureusement il n'en est rien, je dis heureusement, parce que la vie semée de tant de peines et de tribulations, nous offre, néanmoins, encore de douces compensations, quand on n'en fait pas une arène

ambitieuse et qu'on ne lui demande avant tout que les jouissances des relations intimes et les saintes affections du foyer domestique.

Tout ce que la terre nous présente, à part cela, dans ses aspects, dans sa physionomie, dans ses splendeurs, a bien ses charmes ; mais on ne saurait les goûter complètement sans ces conditions essentielles.

Les possédant à Oran, vous ne serez pas étonnée de la résignation avec laquelle j'ai supporté mon exil dans ce pays tropical, dont les excentricités lumineuses m'ont plongée quelque temps dans une absorption telle, que j'y ai vécu tout entière dans le présent, ne donnant au passé que mes souvenirs et mes regrets. De là vient ma léthargie, de là vient mon silence, de là vient enfin que, tout en conservant intacts les sentiments d'amitié que je vous ai voués, j'ai eu l'air d'une ingrate et d'une oublieuse.

Après cette amende honorable , qui pourrait paraître une excuse banale de la part de toute autre, mais qui, entre nous, n'est que l'expression de ce que je sens véritablement, veuillez remettre le

bandeau de l'indulgence sur vos yeux, afin qu'il vous cache mes défauts et ne vous laisse voir que mon repentir.

Je vous avouerai aussi, puisque je suis en voie de confession, que l'engagement que j'avais contracté envers quelques amis, d'établir une correspondance suivie avec eux, pendant la durée de mon absence, me semblait plus facile à remplir qu'il ne l'était en effet ; car quelque désir que j'eusse de fixer mes souvenirs d'une manière impérissable en les confiant à leur bonne amitié, je craignais de les ennuyer de mes confidences épistolaires et me faisais un scrupule d'échanger avec eux des cailloux contre des perles, des grains de sable contre des paillettes, de mauvais chiffons de bure contre de beaux morceaux de pourpre.

Tout cela dit et dûment compris, je l'espère, je vais néanmoins, afin de n'avoir pas trop mauvaise grâce, vous initier aussi à ma vie africaine et vous donner un aperçu des mœurs arabes qui sont des plus curieuses â observer, ne fût-ce que dans leur immobilité.

En mettant un peu d'ordre dans mes souvenirs, je me rappelle l'impression de tristesse, d'ennui, je dirai presque d'effroi, que m'a causée cette pauvre ville d'Oran, à l'idée de l'avenir qui m'y attendait, privée de mes amis, de tous les élégants plaisirs de l'imagination et de l'esprit, des fêtes de l'art, des émotions du théâtre, de tout ce qui émane enfin du cœur, de la civilisation et de l'industrie.

Je ne vis d'abord que de mauvaises bicoques entassées dans des rues sinueuses et étroites, appendues comme des échelles de pierres à des croupes raides et abruptes.

Des arabes déguenillés, dont le regard pensif semblait chercher le chemin égaré de Médine ou de la Mecque ;

Des nègres éclopés, qui me demandaient l'aumône en me tutoyant en bon français, comme si nous avions gardé ensemble les chèvres à Tombouctou ;

Des juifs rapaces;

Des gascons loquaces ;

Des espagnols encrassés,

Et des matelots avinés.

Tous les types distinctifs enfin d'une population hétérogène, formant une espèce de concert baroque où chacun faisait entendre un son différent.

Je ne trouvai pas de maison à louer, pas de meubles à acheter, pas de domestique à gager, rien de ce qui est le plus nécessaire, le plus indispensable à la vie ; j'étais désolée, j'étais démoralisée...

Ces impressions se modifièrent, néanmoins, bientôt, par de sages réflexions sur les consolations de mon entourage et l'aspect d'un pays nouveau, dont les singularités pittoresques fixèrent malgré moi mon attention.

Je vous dirai, puisque nous en parlons, qu'il n'existe pas d'histoire complète d'Oran, dont l'origine est fort incertaine, mais qui a sans doute commencé comme Carthage, comme Tunis, comme Marseille, comme toutes les villes maritimes auxquelles la mer a donné la richesse, et la puissance, pour prouver que tout ce qui se baigne dans ses flots devient grand et fort.

Quelques auteurs, qui ont plongé dans la nuit des temps, prétendent qu'Oran était une colonie

numide, avant l'irruption des barbares dans la Mauritanie ; puis une espèce de république, feudataire de Tlemcen, qui entretenait avec elle un très grand commerce, en échangeant les marchandises apportées à la côte contre les produits de l'intérieur.

D'autres veulent que ce soit la colonie de Madaure, fameuse patrie d'Apulée, ou bien Lauzian de la province carthaginoise qui, avec les noms de Boucharant, de Oued-el-Laran, ont contribué à l'étymologie d'Oran.

Le voyageur Schaw, brochant sur le tout, affirme de son côté, qu'à la place de la cité musulmane, s'élevait anciennement une ville romaine, *Quinza-Castellum*, qui me fait l'effet de n'avoir jamais existé que dans l'imagination de ce savant érudit, attendu qu'il n'en reste pas le moindre vestige sur la surface du sol.

Quoi qu'il en soit de ces notions confuses et de ces hypothèses plus ou moins contestables, l'an 912 (290 de l'hégire), des négociants maures, descendants des anciens dominateurs de l'Espagne, fondèrent ou continuèrent la ville actuelle, dont la

position commande, presque à l'égal de Gibraltar, l'entrée de la Méditerranée par ses nombreuses fortifications, et sa rade de Mers-el-Kébir, qui peut offrir en tout temps un refuge assuré à nos plus grands vaisseaux.

Je ne vous dirai pas combien de fois la ville d'Oran fut ruinée et rebâtie, combien de tentatives furent faites pour s'emparer de Mers-el-Kébir, point de la côte, à deux lieues d'ici où s'élève un fort qui avance dans la mer, et qui défend l'entrée du port où les navires sont à l'ancre.

Mais ce qui n'est nullement douteux, c'est qu'en 1509, une flotte espagnole, sortie du port de Carthagène, sous le commandement du cardinal Ximenès, vint mouiller dans la rade d'Oran, à l'endroit où est aujourd'hui le fort de la Mouna[1], et où se trouvaient alors les comptoirs d'un juif, avec lequel son éminence était parvenue à établir des

(1) Les Espagnols nommèrent ce fort *El castilo de la Mouna* (le fort du Singe), et les Arabes *Bordj-el-Jhoudi* (le fort du Juif), en mémoire de la trahison dry Ben-Zouwava.

intelligences secrètes ; si bien que cet honnête citoyen lui livra la porte de la marine, pendant que Don Pedro de Navarre, qui commandait l'armée en second, attaqua la ville du côté de celle dite du Santon. Ce dernier tomba à l'improviste sur les Maures qui se défendirent vaillamment, mais ayant été surpris la nuit entre deux feux, ils ne purent résister longtemps à l'assaut qui eut un plein succès.

C'est de cette époque que date la première occupation des Espagnols qui dura jusqu'en 1708.

L'histoire raconte qu'un pacha nommé Hassan, corse d'origine et renégat, vint attaquer Oran et Mers-el-Kébir, en 1555, avec les galères d'Alger et celles du Grand-Seigneur réunies, si bien que le susdit Hassan s'était déjà emparé de la tour des Saints, située où se trouve actuellement le fort Saint-Philippe, lorsqu'il fut rappelé inopinément dans la Méditerranée par les courses qu'y faisait alors le fameux André Doria.

Après ce Hassan là, en a paru un autre, non moins habile que son homonyme, car il investit de nouveau la place et fit le siège de Mers-el-Kébir,

que les Turcs ont toujours cru indispensable à la prise d'Oran.

De nombreux assauts furent donnés par terre et par mer, mais toujours sans succès. Cependant la position était devenue critique pour les assiégés, à cause des larges brèches que l'ennemi avait faites au corps de la place.

L'Espagne, agitée alors, par les discordes sanglantes qu'avait suscitées la mort de Charles II, et par la guerre de la succession, n'apportait plus qu'une attention très secondaire à ses possessions du nord de l'Afrique ; il en résulta que les Espagnols, dont la position était devenue insoutenable, n'eurent pas d'autre parti à prendre que de céder, d'un commun accord, la place d'Oran et le fort de Mers-el-Kébir à Moustapha-Bou-Chelagam, qui devint bey de la province et s'y maintint jusqu'en 1732, époque à laquelle le comte de Mortemart, général français, au service de Philippe V, roi d'Espagne, débarqua de nouveau au cap Falcon avec 25,000 hommes, à l'aide desquels les Espagnols reprirent leur droit de premiers occupants.

La tradition rapporte aussi que la ville subit encore plusieurs attaques de la part des Turcs, qui, désolés de se voir arracher leur proie, vinrent s'établir sur la montagne où se trouve aujourd'hui le Santon et d'où ils canonnèrent le fort Santa-Cruz, placé immédiatement au-dessous, mais dont ils ne purent s'emparer.

On ajoute que les Turcs et les Espagnols se firent une guerre souterraine entre ces deux points, et que l'explosion d'une mine détruisit les travailleurs des deux partis.

Ceci paraît évidemment une fable, qui a pris sa source dans l'existence des magnifiques ouvrages voûtés qui font communiquer entre eux tous les forts de la ville, et qui sont une curiosité pour l'observateur le plus étranger aux notions spéciales du génie militaire.

Les choses traînèrent ainsi, jusqu'au tremblement de terre de 1790, qui détruisit une partie de la ville, ainsi que la vieille Casbah.

Les Turcs et les Arabes profitèrent de la consternation de la garnison, et du petit nombre d'hommes

auxquels elle était réduite, pour cerner la ville de toutes parts ; n'étant pas en mesure de les repousser, les Espagnols, dénués de toute espèce d'approvisionnement et dégoûtés d'une conquête qui leur avait coûté si cher, l'abandonnèrent définitivement par un traité passé à ce sujet, entre le gouverneur royal et Mohamed-el-Kébir (le Grand), bey de Mascara, auquel en succédèrent une infinité d'autres qui furent tous plus ou moins étranglés, poignardés ou écorchés, à l'exception du dernier bey Hassan, dont la puissance dura jusqu'à ce qu'après tous ces déménagements successifs Oran tombât en notre pouvoir, le 10 décembre 1830.

Voilà, ce que j'ai pu recueillir de plus clair et de plus positif sur ce vieux nid de pirates, qui, avec ses monts pittoresques pour appui, la mer pour limite, son ciel bleu pour tente et le soleil pour lustre, offre, malgré ses défectuosités, un aspect original que ne présente aucune autre ville du monde.

Mais malheureusement Oran a été trop foulé par le pied des hommes pour avoir conservé un caractère

spécial et antique ; ayant toujours été une ville de commerce, toutes ses pierres ont été employées à construire des magasins, et à gîter leurs propriétaires, ce qui fait que sous le rapport archéologique elle a la belle et bonne indifférence d'une cité, dont le passé est sans reliques et le présent sans gloire.

L'édifice qui m'a le plus frappée en arrivant ici est une jolie petite mosquée transformée en église catholique.

Je vous avouerai que la première fois que j'ai entendu l'office divin dans ce sanctuaire de l'islamisme, mon esprit a été fortement distrait, par la pensée de tout ce qu'il avait fallu d'événements étranges pour que le sacrifice de la messe se célébrât sous un dôme mauresque, pour que le pain de vie se trouvât enchâssé dans la coupole d'un marabout, pour que la croix dorée et tous les signes du christianisme enfin, eussent remplacé les images de l'orient.

Toutes ces réflexions plongèrent mon âme dans une rêverie si profonde qu'elles l'empêchèrent de

s'élever vers le Créateur avec sa ferveur habituelle.

La seule construction qui ait gardé l'empreinte des premiers conquérants, c'est l'ancien château de Rosalcazar, vieille et colossale forteresse gravement assise sur un rocher qui domine la mer, et à laquelle (par esprit de contradiction, sans doute), nous avons donné le nom de Château-Neuf.

Les trois tours qui forment la partie la plus ancienne de cette citadelle, passent pour avoir été bâties par les chevaliers de Malte, qui établirent ici une commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, laquelle percevait un tribut sur les Maures[1].

Toujours est-il vrai que ce sont les Espagnols

(1) C'est dans une de ces tours que j'ai vu l'énorme chaîne, armée de carcans en fer, qu'on a trouvée dans la tente d'Abd-el-Raman, à la bataille d'Isly, et à laquelle le fils de l'empereur se proposait de faire attacher les chefs de notre armée, qu'il espérait faire prisonniers et ramener en captivité dans le Maroc.

J'ai toujours été étonnée de ce que cette chaîne ait été oubliée dans l'endroit où elle se trouve, au lieu de figurer parmi les trophées et les objets curieux de nos musées.

et les Turcs qui ont revu, corrigé et augmenté ce fort, de la plus grande importance, pour la défense de la place, et dont nous avons complété la marqueterie en mêlant des constructions françaises à celles qui appartenaient à un autre ordre de mœurs et d'idées.

C'est dans l'enceinte du Château-Neuf que se trouve le palais des beys, dont l'histoire n'est qu'une succession de monstruosités qu'on n'ose pas rappeler ; mais comme les supplices que ces messieurs avaient en perspective ne les empêchaient pas de se livrer à leurs plaisirs et à leurs passions, Mohamed-El-Kébir, dominé surtout par celle des femmes, fit construire, presque attenant à son palais, un harem où il dissipa une partie des trésors du beylik, ce qui lui valut l'agrément d'être coiffé un jour d'une calotte de fer rouge, et étranglé à la fin du compte, par ordre du pacha d'Alger.

Quant au harem, après avoir subi plusieurs transformations comme tous les établissements de ce genre, il a fini par être affecté à la chefferie du génie, qu'on n'a pas voulu exposer plus longtemps à être asphyxié dans une coquille de noix.

C’est donc dans ce sanctuaire, qui dérobait aux profanes les beautés aimées, dont l’autocrate de la province voulait garder pour lui seul le regard, le souffle et la parole, que j’ai l’honneur d’habiter depuis six mois.

Sans vous faire parcourir ce labyrinthe de compartiments, où un mélange d’usages africains et européens a établi comme une lutte domestique, je vous dirai simplement que cette habitation ne recevait autrefois du jour que par une cour carrée — métamorphosée en jardin — et qui laissait pénétrer l’air sous une double rangée de colonnes de marbre qui supportent des terrasses, d’où j’attache souvent mes regards ravis et émus sur le point de l’horizon où il me semble que doit se trouver la France !...

Dans quelques chambres privilégiées se trouvaient des espèces de meurtrières, donnant sur des galeries mauresques, qui ont dû servir de modèles aux vieux cloîtres dont nous admirons l’élégance et où il était seulement permis aux femmes de se promener.

Cette partie de la maison, qui est restée presque intacte, se subdivise en plusieurs pièces dont la plus remarquable est un immense salon, au moyen duquel les belles captives pouvaient communiquer entre elles.

Montaigne a dit qu'il voudrait qu'en tout sujet chacun écrivit ce qu'il a vu et senti, mais comme c'est surtout l'imagination qui donne de la valeur aux choses, il me serait impossible de rendre les sensations que j'éprouve en parcourant cet ancien séjour de grandeur et d'amour où, grâce à l'oppression séculaire qui pesait sur elles, tant de pauvres femmes consumaient leur vie, — sous l'apparence du bonheur, — dans les horribles tortures de l'envie, de la jalousie et de la haine.

Et quand je pense que je marche sur les dalles qui ont été foulées par la babouche d'une sultane ou le brodequin d'un califa, lorsque je me représente ces belles odalisques à demi-couchées sur des coussins de velours, jouant, l'une avec son bracelet orné d'un croissant, l'autre avec une gazelle apprivoisée, celle-ci peignant ses beaux yeux avec du

koeul[1] , celle-là teignant le bout de ses doigts effilés avec du henné, tandis que la plupart, étouffant sous les austérités d'une vie ascétique, parcouraient cette espèce de couvent oriental comme des religieuses égarées ; quand je me représente tout cela, je compose insensiblement, avec chacune de ces destinées, un petit roman dans le genre de celui des *Mille et une Nuits* qui en renferme de fort touchants.

---

(1) Pour grandir leurs yeux, les femmes arabes se noircissent le bord de la paupière en prolongeant les extrémités des cils jusqu'à la base des sourcils. Elles emploient pour cela une préparation combinée avec partie, égale de sulfate d'antimoine, de sulfate de cuivre, d'alun calciné, de carbonate de cuivre et de quelques clous de girofle, le tout réduit en poudre dans un mortier ; ou y ajoute comme matière colorante du noir de fumée, recueilli sur un vase de terre un moment exposé à la flamme d'une lampe ou d'une bougie; puis on passe cette préparation dans un tamis, pour en former un mélange intime que l'on renferme dans un flacon appelé Mekha-Del. Quand on veut se servir du koeul, on plonge dans ce flacon une petite baguette en bois, aminci d'un côté comme un crayon arrondi, et on la passe avec précaution entre les deux paupières qui se trouvent teintes instantanément.

Mais comme en vous distillant ces quelques lignes d'égoïsme je ne vous ai pas oubliée, j'en reviens à Oran qui, à part les observations locales qu'on peut y faire, est, ainsi que je vous l'ai dit, dénué de toute espèce de ressources et de distractions.

On y entend, comme dans toutes les petites villes, un grand concert de propos oiseux, de longs détails sur des niaiseries, des historiettes à noms propres et des personnalités sur des inconnus. Ce sont enfin des lieux communs taillés en plein drap provincial, au milieu desquels on vit dans le calme plat d'un ennui continu, et quoi qu'on dise qu'il n'y a rien de plus creux que les plaisirs de Paris, nous donnerions souvent bien des choses pour voir seulement les chiens savants du boulevard du Temple ou les polichinelles des Champs-Élysées, qui font des heureux au plus vil prix.

Quant aux conversations. elles se résument presque toutes à un échange de paroles comme celles-ci :

— Savez-vous la nouvelle ?

— Non.

— Il n’y a pas de nouvelle ?

— Comment vous portez-vous ?

— J’étouffe de chaleur.

— Et moi aussi.

Après une pause durant laquelle chacun s’est essuyé le front :

— Avez-vous une cuisinière ?

— Il est impossible d’en trouver.

— Une femme de chambre ?

— Encore moins.

— Qui fait votre dîner ?

— Un sapeur.

— Vos appartements ?

— Un chasseur.

— Et qui vous habille ?

— Je m’habille moi-même.

— Ah ! quel déplorable pays !!!

Après un deuxième point d’orgue

— Avez-vous senti, ce matin, la secousse du tremblement de terre ?

— Je n’y fais plus attention.

— On dit que le choléra est en ville ?

— C'est pour la troisième fois depuis que je suis ici.

— Avez-vous vu madame de B. ?

— Elle a la fièvre.

— Monsieur de L. ?

— Il a la fièvre.

— Mademoiselle C. ?

— Elle a la fièvre.

— Ah ! quelle épouvantable chose

— Puis, comme l'incohérence assaillit les cerveaux :

— Allez-vous au bal ce soir ?

— Je n'ai pas de gants blancs.

— Madame de J. ira-t-elle ?

— Elle ne trouve pas de ceinture rose.

— S'est-elle adressée à la fameuse marchande?

— Son commis, *Mahomet*, a répondu qu'il n'en arriverait que par le prochain bateau de France.

— Ah ! quel abominable pays, quand le quitterons-nous ?...

Sur cela, sans avoir précisément envie de dormir, on sent ses paupières s'appesantir, à tel point qu'on ne se réveille véritablement que pour aller se coucher.

Quoique plusieurs dames se trouvassent privées d'aller au bal pour les motifs que je viens de vous énumérer, et que d'autres y figurassent avec des contrastes de toilette qui donnent à la femme la plus distinguée, l'air d'un fiacre qui a ôté son numéro, — cette fête, donnée par le général Pélissier, n'en fut pas moins très brillante et très animée, parce que le gouverneur de la province est un de ces hommes de goût qui n'aiment le luxe qu'en grand et ne connaissent pas de milieu entre la vie rustique des camps et les prodigalités des hautes existences sociales.

Le hasard voulut aussi que le jour même de ce bal, le général donnât, en audience officielle, l'investiture à *Sidi-Kadour*, qui venait la recevoir pour son frère, *Sidi-ben-Tahieb,* chef des *Oulad Sidi-Chiqrs-Garabas*, descendant en ligne droite de *Sidi-Bou-Beker*, oncle du grand prophète.

Ce serait une longue chaîne à dérouler, que la chaîne généalogique de cette tribu fondée par une des plus anciennes familles religieuses du pays. Je me bornerai donc à vous apprendre que les *Oulad-Sidi-Chiqrs*, — fort peu connus sur les bords de la Seine, — furent chassés de la Mecque vers les premiers temps de l'islam, pour des désordres qu'ils y avaient suscités comme sectaires. Ils firent une première station en Égypte et de là passèrent à Tunis où ils furent traités avec une considération particulière, en raison de leur haute origine, et y exercèrent même, à ce que prétend la tradition, une sorte d'autorité.

Mais, soit que leur pouvoir se fut affaibli, soit qu'ils ne le trouvassent pas assez étendu, ils quittèrent Tunis vers le XIVe siècle de notre ère et allèrent planter leurs jalons chez les *Béni-Amer* qui étaient alors une tribu puissante, dont les campements s'étendaient des bords de la Méditerranée aux limites sahariennes.

C'est ainsi que les cousins de Mahomet prirent racine sur les rives de Tarbaïa où ils fondèrent une

quantité de monuments religieux, dont l'un donna lieu à de grandes contestations et fut cause que les *Sidi-Chiqrs* se divisèrent en deux branches distinctes, les *Oulad-Sidi-Chiqrs-Garabas* et les *Oulad-Sidi-Chiqrs-Chlagas*, c'est-à-dire de l'est et de l'ouest, noms qu'ils ont pris par suite de l'orientation des constructions qu'ils ont élevées autour du tombeau de leurs pères.

Je ne vous citerai pas toutes les légendes que les Arabes racontent, sous les tentes, au sujet de cette sainte famille, dont un des membres rencontra un jour le chef des *Beni-Amer, Abd-el-Hay,* auquel il demanda quelque aumône pour l'entretien de leurs zaouïas ; celui-ci se mit tout simplement à se moquer du vieillard, monté sur un âne, tandis qu'il était, lui, sur un cheval richement harnaché, et ne lui donna pas une obole.

« Que Dieu te maudisse, lui cria le marabout *Sidi-Hamed-Medjedoul*, qu'il te donne un ciel toujours sombre, qu'il fasse des tiens une tribu de poltrons et que de Métif il vous chasse jusqu'à vos campements du Tessalah. »

A ces mots, *Abd-et-Hay*, perdant patience, poussa son cheval sur l'audacieux vieillard pour le renverser.

Réduit à la dernière extrémité, le saint homme leva son bâton, qui s'était changé en lance, et en transperça son adversaire qui tomba raide mort.

Puis la lance se rompit et son tronçon se ficha dans la terre rocheuse et y fit un trou, que l'on montre encore.

Soit que Dieu ait exaucé les vœux de *Sidi-Mohamed*, soit qu'il eût des motifs particuliers pour punir les *Béni-Amer*, toujours est-il vrai que ceux-ci disparurent insensiblement d'un pays qu'ils avaient ruiné par leur orgueil, leur injustice et leur impiété.

Vous comprendrez, d'après tout cela, que les *Oulad-Bou-Becker* qui changèrent de nom à la naissance de *Sidi-Chiqr*, en 1534, furent constamment en vénération et inspirent encore, de nos jours, le plus profond respect aux populations arabes, qui, n'ayant pour thème que l'histoire de leurs marabouts, considèrent *Sidi-Bou-Taïeb*, et son frère *Sidi-*

Cadour, comme une émanation de la sainteté de leurs ancêtres.

On s'entretenait beaucoup en ville de ce grand personnage qui, après s'être montré si longtemps rebelle à notre domination, était enfin venu, malgré la haine vaillante qu'il nourrissait contre les oppresseurs qui l'avaient fait vassal et tributaire, échanger des dépouilles d'autruche, des dattes de soumission et une infinité d'autres présents de même espèce contre le cachet de l'investiture qu'il méprisait souverainement.

J'avais observé bien des choses curieuses depuis que j'étais en Afrique

J'avais vu l'épanouissement des fleurs en collaboration avec le soleil, en plein mois de janvier ;

Des hyènes intelligentes ;

Des lions entendant la plaisanterie ;

Des chameaux qui servaient de chevaux au patriarche ;

J'avais vu des rivières sans eau, des prairies sans herbe et des fontaines mourant de soif.

Je ne souhaitais donc plus que de voir un véri-

table Arabe, un Arabe du désert, un Arabe pur sang, dogme de fatalité devenu chair et os, qui ne connût que Dieu et son fusil ;

Un Arabe avec sa rudesse barbare, son ignorance, son fanatisme et ses préjugés, dont les jeux n'avaient été que la chasse aux tigres et les courses échevelées de la fantasia ;

Un Arabe que les hasards de la conquête n'eussent pas *européanisé*, qui ne sût pas fumer des cigares, boire du punch et jouer à l'écarté... ;

Un Arabe, enfin, qui n'eût pas joui des bienfaits de la civilisation que nous avons importée sur cette terre, dont nous sommes censés avoir fécondé le sol en y semant l'exemple de toutes les vertus....

Mais comme nos désirs les plus simples mûrissent rarement pour leur accomplissement, j'allais éteindre ma lanterne, lorsqu'un de ces aigles de la fashion nomade est venu poser devant moi.

J'oubliais de vous dire (car j'ai tant de choses à vous raconter, qu'il n'est pas étonnant que, chemin faisant, j'en oublie la moitié), j'oubliais de vous dire que le général Pélissier occupe l'ancien palais

des beys, qui n'a rien d'éclatant à l'extérieur, mais qui a conservé à l'intérieur une grande partie de son cachet primitif.

Le salon de réception surtout, offre un aspect oriental auquel l'occupation française n'a rien ôté ni rien ajouté.

Représentez-vous un long et vaste espace revêtu d'ornements spéciaux et traversé par deux rangées de colonnettes de marbre, d'une pure et riche élégance.

Au milieu figure une espèce de niche, appelée marabout, surmontée d'un croissant à l'extérieur, ce qui donne toujours un air d'islamisme à cette habitation qui touche presque à la nôtre.

La galerie sur laquelle s'ouvre cette pièce d'apparat, s'étend en légers arceaux jusqu'à un joli petit jardin attaché, comme un nid d'oiseau, à une des hautes murailles du fort, d'où il a l'air de regarder par la fenêtre.

Tout au fond de ce labyrinthe, orné d'un luxe infini de buissons coquets et de fleurs choisies qui embaument, se trouve un petit kiosque surchargé

d'arabesques, d'enroulements étranges et de niches ogivales qui rappellent les merveilleux travaux de Séville, de Grenade et de Cordoue.

C'est là que les chefs barbaresques allaient respirer la fraîcheur et donnaient audience aux agents européens qui avaient à faire à eux.

Ce pavillon mauresque est un véritable lieu de délices et d'enchantement, d'où l'on découvre un panorama magnifique que j'essaierais de vous dépeindre, si la partie descriptive n'était généralement la plus ennuyeuse et si je n'avais hâte de vous introduire dans le bal qui était commencé depuis longtemps, lorsque *Sidi-Kadour* y apparut, suivi de son neveu, *Sidi-Hamed-ben-Taieb*, de *Mohamed-bou-Alem*, chef de son goum, et d'un grand nombre d'Arabes qui donnaient à ce salon, rempli de monde, l'air d'un véritable désert.

Parmi ces notabilités africaines se trouvaient le fils du général Mustapha, dont l'armée française tout entière a pu admirer la valeur et qui, mort pour notre cause avec un courage et un dévouement dignes des plus grands héros de l'histoire, n'a pas

obtenu jusqu'ici le triste honneur d'une pierre tumulaire !...

A côté de *Ben-Ismael-Mustapha* se trouvait *Ben-Kadour*, à la stature colossale, à l'œil sanglant, à l'air farouche, et au cœur de lion, véritable type du guerrier africain, dont la rudesse sauvage rappelait le Dernier des Mohicans de *Fenimore Cooper*.

Puis venaient encore les ex-kalifats de Mascara, de Mostaganem et une infinité d'autres chefs, dont les noms sont trop longs et trop barbares pour vous être répétés.

Tous les regards se portèrent sur ces géants modernes, mais plus particulièrement sur *Sidi-Kadour,* dont le burnous vert attestait la haute origine[1] ; il fit le tour de la salle en rasant le pied des femmes qu'il regardait jusqu'au fond de la prunelle avec une curiosité si naïve et si franche qu'il leur fut impossible de s'en formaliser.

Sidi-Kadour est un homme de trente-cinq ans,

(1) L'aristocratie du turban se signale par la couleur verte.

dont la physionomie, plus expressive que belle, a un caractère frappant de hardiesse et d'intelligence ; l'ovale de sa figure est allongé; son front vaste, son nez aquilin, et ses épais sourcils, joints à une barbe noire qui fait saillie sur son menton accentué, lui donneraient un air presque dur, si un sourire bienveillant n'adoucissait la sauvagerie native de ses traits.

Quoiqu'il y ait quelque chose de vague et d'indécis dans son regard, ses yeux sont beaux et semblaient refléter, ce soir là, un feu intérieur qui mettait en relief le moindre trait de sa physionomie bronzée, qui luisait à la lueur des lustres comme à l'éclat d'un soleil de nuit. Sa conversation est vive et animée, et je me souviens qu'il m'a dit dans son langage, si riche en allégories ingénieuses et en brillantes métaphores, des choses qui m'ont prouvé que les sauvages ne sont pas toujours ceux qu'on pense.

Après s'être promené quelque temps comme à travers les prodiges d'un rêve merveilleux, notre marabout tomba dans une sorte de rêverie exta-

tique qui suspendit, pendant un instant, chez lui, la pensée, le geste et la voix; on aurait dit que ce salon resplendissant, ces femmes parées, cet orchestre retentissant, lui donnaient le vertige, tant il fut saisi d'un aussi singulier contraste de mœurs et d'habitudes, de solitude et de vie, de calme et de bruit.

Ses yeux flamboyaient de chaque côté de son nez d'oiseau de proie, et quoiqu'une satisfaction triomphale enflât légèrement ses narines à la vue de ces frais quadrilles et de ces passes voluptueuses, il ne comprenait pas que des gens riches et comme il faut prissent la peine de danser eux-mêmes, ayant les moyens d'en faire danser d'autres devant eux[1].

Mais ce qui l'impressionnait le plus vivement, c'était que ces femmes décolletées, fleuries et bijoutées, qui lui apparaissaient comme des houris

(1) Les Arabes aiment la danse, mais ils ne dansent jamais eux-mêmes, ils font venir des danseurs qu'ils paient pour danser devant eux, trouvant cela plus digne et plus convenable.

échappées du ciel de Mahomet, parlassent aux hommes à visage découvert et se promenassent familièrement avec eux, enlacées à leurs bras, ce qui, à ses yeux, était manquer à toute espèce de principe, de modestie et de vertu.

Voyant cela, il se crut le jouet de quelque mauvais génie et ne trouva rien de mieux à faire que d'aller dire dans un coin son chapelet mécréant, duquel un sacrifice, dont je suis fière, m'a rendue propriétaire le lendemain.

Le premier mouvement de *Sidi-Kadour* avait été l'ébahissement et la stupeur, mais dès qu'il eut repris possession de lui-même, sa nature bouillante et énergique se réveilla, et mille pensées, mille désirs se heurtèrent confusément dans sa tête au milieu de ce cadre éblouissant.

Persuadé que toutes ces femmes qui tourbillonnaient autour de lui, appartenaient au grand kébir qui lui donnait l'hospitalité, il choisit d'un regard de sultan celles qui lui plaisaient le mieux, et offrit avec une audacieuse naïveté , d'échanger contre elles trois cents moutons, dix chevaux de race et

une douzaine d'autruches vivantes[1], car il trouvait que *leurs sourcils surpassaient en finesse et en élégance le portique d'une mosquée, et que leurs cheveux bouclés enveloppaient leur visage comme les nuages jaloux de l'éclat de la lune.*

On eut toutes les peines du monde à expliquer

(1) Les autruches vivantes sont assez rares, mais voici comment on m'a raconté qu'on les tuait et s'emparait de leurs œufs et de leur dépouille : la femelle de l'autruche dépose ses oeufs dans le sable et se place à quelque distance, le regard constamment fixé sur eux, elle les couve des yeux qu'elle ne détourne jamais du nid, elle reste ainsi immobile, la moitié de la journée, jusqu'à ce que le mâle vienne la relever ; alors elle va chercher sa nourriture pendant que celui-ci fait la garde; lorsque le chasseur a découvert où sont les neufs, il forme une espèce d'abri en pierres pour se cacher et attend derrière ce petit édifice le moment favorable. Lorsque la femelle est seule et que le mâle est assez loin pour ne pas prendre l'alarme, un coup de fusil est tiré à balle, aussitôt le chasseur court ramasser l'oiseau atteint et le replace dans la même position, près des œufs; quand le mâle revient, il s'approche sans défiance, pour recommencer sa faction, le chasseur resté en embuscade le tue aussi et emporte ainsi, non-seulement une double proie, mais les œufs qu'il a bientôt découverts.

à cet ingénu despote les motifs qui empêchaient d'obtempérer à sa demande, et la persistance qu'il mit à la faire agréer, fut un des épisodes les plus curieux de cette soirée, à laquelle j'aurais bien voulu vous voir assister, et que votre plume, qui est un pinceau, aurait bien mieux retracée que la mienne.

Permettez-moi de vous demander à mon tour ce qui se passe à Paris.

Les péripéties et les événements se succèdent-ils toujours avec une rapidité telle, que les spectateurs ont de la peine à en suivre les développements ?

Les grands intérêts de la patrie disparaissent-ils toujours derrière l'intérêt égoïste des petites combinaisons ?

Les ministres vivent-ils toujours. ce que vivent les roses, l'espace d'un matin ?

Laissez-vous tomber encore de temps en temps quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre littéraires sur lesquels le public se jette avec tant d'avidité, que les mieux aimés de vos amis ont souvent de la peine à en prendre leur part ?

Vos convives des mercredis vous sont-ils restés fidèles ? et votre salon, digne succursale de ceux de mesdames de Rambouillet et de Staël, offre-t-il toujours l'aspect séduisant d'un cercle d'élite, dans lequel vous rayonnez comme dans une auréole de spirituelle élégance et de gracieuse gaîté ?

Veuillez dire tout cela à votre pauvre exilée, dans l'âme de laquelle le patriotisme tient par des racines si profondes, qu'il lui semble qu'elle trouvera les douaniers de Marseille d'une courtoisie charmante et les portefaix d'Avignon d'une officieuseté prévenante quand elle aura l'occasion de les revoir.

Tâchez, en attendant cet heureux moment, qu'elle soit souvent présente à votre esprit et ne s'efface jamais de votre cœur.

LETTRE V.

À Mme DAULLÉ.

LETTRE V.

A Mme DAULLÉ.

Oran, ... Janvier 1851.

J’arrive, chère madame, devinez d’où ? je vous le donne en cent, en mille, en tous les nombres susceptibles d’être produits par l’addition continue.

Y êtes-vous ?

— Non ! ...

— Eh bien jetez votre langue aux chats, car vous ne devinerez jamais.

J’arrive de la gorge du *Tafer-Raoui*.

— Qu'est-ce que cela ? allez-vous vous écrier...

Si vous tenez à le savoir, je vais vous le dire.

Le *Tafer-Raoui* est un des points culminants de la première chaîne de l'Atlas qui sépare le *Tell* du désert.

Car il faut bien vous avouer que l'Atlas n'est ni cette personnification mythologique représentée par un géant, transformé en pierre, qui porta l'Olympe tout entier sur son dos, ni cette colonne aérienne qui, au dire des anciens navigateurs, soutient la voûte des cieux, mais tout simplement, comme l'ont décrit de prosaïques géographes, une chaîne de montagnes dont les cimes les plus élevées correspondent à celles de la Sierra-Névada de l'Andalousie et du royaume de Grenade.

Elle commence à la grande et à la petite Syrte et se déroule en crêtes, d'inégales hauteurs, jusqu'à Tunis ; du côté du Sahara, ces Alpes africaines se divisent en plusieurs chaînes plus basses, quoique très escarpées, et se précipitent à l'ouest dans le pays du Maroc.

La physionomie générale de ces systèmes ne

diffère que par leurs dépressions et leur fertilité, beaucoup plus grande sur les versants *nord* que sur les versants *sud* ; du reste la configuration du sol est la même ; ce sont toujours des plateaux s'élevant ou s'abaissant, de riches vallées, de profonds ravins et des gorges sauvages, traversées par des torrents, dont les eaux impotables font éprouver, aux Arabes qui campent sur leurs rives, le véritable supplice de Tantale.

Avant de vous faire le récit de la course aventureuse que j'ai faite par monts et par vaux, je vous avouerai que ce qui m'a le plus agréablement surprise, en sortant de chez moi, c'est l'aspect complet du printemps qui contrastait d'une manière ravissante avec l'austérité frileuse qui règne généralement ailleurs dans cette saison.

Le fait est que nous avons traversé la grande plaine de la *Melata* au chant des oiseaux, au parfum des fleurs, et aux rayons d'un soleil éblouissant qui jetait de joyeux regards sur les blés naissants, d'un vert si tendre et si frais, qu'on les aurait volontiers mangés en salade.

De beaux défrichements enfin, attestaient partout le travail de l'homme dans ces terres incultes que labouraient autrefois les griffes des bêtes féroces, et où on ne rencontre plus aujourd'hui que de jolis troupeaux de gazelles, auxquelles les chasseurs du pays font une guerre acharnée, quand elles passent à la portée de leurs fusils.

Quant aux arbres, nous n'en avons aperçu qu'un seul dans un parcours de vingt lieues, au moins : c'est le fameux figuier du *Messoulan*, qui a donné son nom au traité que le général Trézel a fait en 1835 avec les tribus des *Douairs* et des *Zmêlas*, mais plus célèbre encore par les scènes tragiques dont il a été témoin après notre rupture avec l'émir.

Placé isolément sur un tertre gazonné que plus de trois cents martyrs de notre conquête algérienne ont arrosé de leur sang, ce figuier est comme une page vivante de notre histoire, que j'aurais voulu voir consacrer par quelque pieuse construction.

Si la piété, la reconnaissance ou la tradition n'avaient élevé qu'une simple croix à la mémoire des braves qui sont venus mourir à l'ombre de cet arbre

solitaire, après tant de suprêmes et d'inutiles efforts, ce signe de la résurrection attirerait du moins l'attention des chrétiens qui passent, et leur rappellerait que la destinée de leurs frères, morts à -cette place, ne s'est pas achevée tout entière dans ce coin de terre, qui n'offre, en apparence, qu'un peu de poussière vulgaire et un lieu indifférent(1).

Mais les événements politiques se sont succédé avec trop de rapidité pour qu'on ait pu s'occuper de choses secondaires, dans cette guerre africaine à laquelle les actions barbares et les représailles horribles ont donné un caractère de férocité, qu'elle n'a eu nulle part ailleurs, et dont l'imagination s'effraie en les calculant.

Après avoir jeté un regard de tristesse et d'intérêt sur ce figuier qui remue le cœur par les souvenirs

(1) C'est après les combats de la forêt de *Mulay Ismaël* et les affreux désastres de la *Macta*, qui eurent lieu presque en même temps, que beaucoup de soldats blessés ou égarés sont venus mourir au pied de cet arbre mémorable qui s'étale comme un vaste parasol et recourbe ses branches jusqu'à terre.

qu'il rappelle, nous avons continué notre route en compagnie de quelques amis auxquels nous avions fouetté l'imagination, pour les engager à nous-suivre, et qui pérégrinaient courageusement avec nous dans un véhicule du pays où nous étions secoués comme dans un van.

Nous ne fîmes qu'une courte halte pour prendre un frugal repas dans une hôtellerie élémentaire, bâtie en torchis, et qui n'attend, pour se métamorphoser en pisé, que l'achèvement d'un puits que les sapeurs de la chefferie s'évertuent à creuser à trois cents pieds de profondeur, pour prouver que la patience du génie moderne ne le cède en rien à celle du génie ancien.

Je sais bien qu'il y a des écrivains qui ne font grâce à leurs lecteurs d'aucune remarque ; auraient-ils traversé un pays la nuit, et ne l'auraient-ils vu que d'un œil assoupi et à demi-fermé, ils se croiraient dans l'obligation de dire quel est son aspect à cette heure, vu par un voyageur endormi.

N'estimant pas si haut mes impressions et craignant de ne pas arriver assez vite au but, je saute à

pieds joints sur les intermédiaires, pour vous conduire en droite ligne à la gorge du *Tafer-Raoui*, qui se présente de la manière la plus fantastique aux yeux des rares touristes qui vont la visiter.

Figurez-vous un profond ravin d'où s'échappe un torrent aux eaux écumeuses et de chaque côté duquel s'élève un entassement colossal de rochers à pic, qui se dressent verticalement dans l'air, comme les chambranles d'une porte gigantesque, taillée par la main de Dieu dans les flancs de la montagne, pour défendre l'entrée de cet âpre défilé.

L'imagination ne saurait rien concevoir de plus hardi et de plus imposant que ces pyramides rocheuses, qui tantôt réfléchissent les radieuses clartés du ciel, tantôt agacent la foudre en bravant les tempêtes.

A partir de ce point, la physionomie du pays change complètement d'aspect. Aux plaines cultivées et verdoyantes succède une contrée aride et montueuse ; ce ne sont plus que des croupes raides et abruptes, des monts incultes, des terres éboulées, un amas confus de pierres et de broussailles,

coupés de distance en distance par des escarpements couverts de genévriers, de lentisques et de caroubiers sauvages, qui remplacent, sur cette terre de lave, les chênes-verts et les sapins des Alpes.

Vue au prisme de l'imagination à travers lequel les Arabes regardent tout, on comprend que la gorge du *Tafer-Raoui* a dû donner lieu à bien des légendes, qui ne pouvaient mieux se nicher.

Vous ne serez donc pas étonnée d'apprendre que le pic du *Tafer-Raoui*, qui a donné son nom à la gorge, au torrent et à tout le massif qui s'y rattachent, a emprunté lui-même le sien à un marabout célèbre qui, dans les premiers temps de l'islam, avait établi sa résidence au sommet de cette montagne, peuplée, suivant la tradition, par des esprits malfaisants, et que sa sainteté seule est parvenue à chasser du pays; c'est du moins ce qu'assurent les talebs de la contrée, qui s'accordent tous à dire que l'étymologie de *Tafer-Raoui* vient du mot *Tafer*, qui signifie homme à la grande barbe, et de *Raoui* qui veut dire visionnaire ou être qui a des visions.

Or, on raconte que *Tafer*, simple berger d'un riche fellah de la tribu des *Ouled-Mélek* établis anciennement dans la plaine de la Melata où se trouve aujourd'hui celle des *Zmélas*, vit un jour un envoyé du ciel qui lui apparut dans un nuage de feu.

Le pauvre *semmach* tomba la face contre terre, et rien ne saurait rendre sa surprise et son émotion lorsqu'il entendit une voix céleste sortir de la nuée enflammée, et lui dire :

« Oh ! *Tafer*, écoute-moi : Dieu t'a choisi parmi ses élus pour que tu abandonnes le monde, et passes le reste de ta vie à le prier et l'adorer. »

L'extase succéda à la crainte, et lorsque la voix cessa de se faire entendre et que le globe de feu eut disparu, *Tafer* se trouva transporté, comme par enchantement, sur le pic qui, depuis, a gardé son nom et du haut duquel, comme le solitaire de M. d'Arlincourt, il voyait tout et entendait tout.

Comme il faut savoir prendre son parti sur les mystères, je suis loin de contester la vérité de cette légende, mais ce qu'il y a de positif, c'est que, pendant la dernière guerre, les Arabes avaient établi,

sur cette montagne célèbre, une espèce de télégraphe dont les signaux servaient, d'après le nombre et la direction des feux allumés, à faire connaître la route que suivait l'ennemi et les dispositions à prendre contre lui.

Quoique le pays soit assez sûr maintenant, nous avions emmené avec nous deux *chaouchs* (employés subalternes du bureau arabe)[1] pour nous piloter et nous protéger au besoin. Étant spécialement chargés de-perpétuer la bastonnade sous le joug *bienveillant de notre domination*, les *chaouchs* sont des objets d'effroi aux yeux des indigènes qui les redoutent et les exècrent presque autant que les chrétiens ; c'est tout dire.

Comme la route carrossable s'était terminée avec la plaine, nous suivions pédestrement nos

(1) Les bureaux arabes sont les instruments les plus actifs, les plus officieux et les plus forts de notre conquête et de la pacification de l'Algérie. Leur action est puissante, soit pour réprimer, soit pour conjurer les révoltes, ils sont et seront dans l'avenir les auxiliaires les plus utiles de la colonisation européenne.

deux estafiers caparaçonnés à l'ancienne façon mauresque, avec leurs hautes selles, de larges étriers, mais remarquables surtout par leurs burnous rouges et leur haïk blanc, qui repoussaient avec l'énergie d'un reflet leur face d'ombre et de hâle.

Après avoir côtoyé quelque temps le torrent bordé d'aloès et de lauriers roses, dont la lisière empourprée égayait seule cette solitude, nous aperçûmes tout à coup une grotte creusée dans les anfractuosités du rocher et à laquelle les Arabes prêtent également d'innombrables prodiges.

Parmi tous ces contes populaires se trouve une histoire véritable, qui s'est passée de nos jours, et que je vais vous raconter en courant.

Un épicier d'Oran, Diégo Varina, d'origine espagnole, croyant naïvement à la possibilité du fusionnisme chrétien et musulman dans un même esprit religieux, imagina un jour de convertir un jeune arabe attaché à son service, et dont il se flattait d'amollir le cœur sous les douces violences de la grâce.

Soit qu'il s'abusât sur les dispositions de son

adepte, suit que celui-ci feignît réellement de se laisser toucher, le pauvre homme croyait fermement l'avoir enrôlé sous le drapeau du prosélytisme, quand il se trouva forcé tout à coup de faire un voyage dans l'intérêt de son commerce. Craignant que le néophyte ne perdit pendant son absence le fruit de ses pieuses exhortations, il se décida à l'emmener avec lui pour achever de le fortifier dans la foi; mais malheureusement pour lui, *el señor Diego* eut l'imprudence d'avouer à *Youssouf* qu'il emportait avec lui un rouleau de mille francs, que le fidèle serviteur imagina de s'approprier, en assassinant son maître dans la susdite grotte, où ils étaient entrés ensemble pour se soustraire un instant à l'ardeur du jour.

Cela fait, le meurtrier s'en alla tranquillement, léguant sa victime en pâture aux chacals et aux hyènes, lesquels en auraient probablement fait leur proie, si un voyageur qui se rendait à *Sidi-bel-Abbes* n'eût découvert le crime, qui fit une grande sensation à Oran, à cause des particularités qui l'avaient accompagné.

Ne m'accusez pas de cruauté, chère madame, car je vous assure que j'ai plaint de toute mon âme ce naïf patenté, mais après avoir perdu tant d'illusions je n'ai pas été fâchée de voir que les *épiciers* ont leur spécialité en Afrique comme partout ailleurs, et que le proverbe qui les concerne n'est un non sens nulle part.

Quoiqu'il en soit, plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'on pût découvrir les traces du coupable qui, après avoir échappé quelque temps aux recherches de la justice, finit néanmoins par tomber un jour entre ses mains.

Ne conservant aucun doute sur sa culpabilité, le chef du bureau arabe fit conduire le prétendu renégat dans la gorge du *Tafer-Raoui*, afin qu'il désignât d'une manière précise la place où il avait assassiné son maître; cela était nécessaire pour que l'on pût constater, si le crime avait été commis sur le territoire civil ou le territoire militaire; mais à peine le meurtrier fut-il entré dans la grotte, avec le chaouch qui l'escortait, qu'il se précipita sur lui pour le désarmer, craignant d'être jugé d'après nos

lois[1]. Une lutte violente s'engagea entre lui et son gardien, qui se vit contraint de lui brûler la cervelle avec le pistolet qu'il cherchait à lui ravir, et qu'il n'aurait pas manqué de tourner contre lui.

Dès que madame Diego apprit la manière miraculeuse par laquelle la providence l'avait vengée, elle se transporta sur les lieux, et coupa de ses belles mains blanches, une oreille de l'arabe, qu'elle envoya en papillote à sa belle-mère, qui reçut ce

(1) Comme le meurtre volontaire, d'après la loi du koran, doit être puni de la manière la plus rigoureuse dans l'autre monde, les assassins, avant notre occupation, ne subissaient pas la peine de mort en Algérie. Lorsqu'ils pouvaient payer le prix du sang (*dia*) à la famille de la victime ou délivrer un musulman de la captivité, ils étaient bannis pour un an ; les insolvables étaient bannis à perpétuité.

Quant aux voleurs, on leur applique encore des coups de bâton sur la plante des pieds, jusqu'à ce qu'ils aient avoué leur crime et restitué l'objet volé ; mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'un coupable, quel qu'il soit, est absous en Afrique par le seul fait du châtiment, qui, d'après les Arabes, rachète et épure, et nul d'entre eux ne songe à reprocher à un criminel sa faute, qui avec de telles conditions peut être unique dans sa vie.

trophée avec autant de joie qu'elle avait ressenti de douleur en apprenant la mort tragique de son fils. Quant à la veuve inconsolable, qui n'avait aucune chance d'obtenir le prix Monthyon, elle ne s'occupa plus de cette petite affaire que pour aller réclamer un jour l'extrait mortuaire de son mari, qui lui était nécessaire pour en épouser un autre.

Peut-être allez-vous crier` au mensonge, avec votre incrédulité parisienne, et faire bon marché de ma nouvelle pensant qu'elle a été fabriquée à la manufacture *des enfants monstres*, des *chiens à trois têtes* ou de la *pommade du lion* qui fait pousser des catogans dans la main.

Mais comme ce petit épisode de mœurs locales s'est passé sous nos yeux, et que j'ai en ma possession les amulettes qu'on a trouvées suspendues au cou du meurtrier de Diégo, vous pouvez y ajouter foi.

Tout cela pour vous dire que nous fûmes assaillis, au début de notre course, par des souvenirs et des présages qui n'étaient nullement rassurants ; mais, soit que tout ce qui sort du cercle ordinaire de

la vie privée ait pour l'imagination un attrait irrésistible, soit que le danger ait une saveur acétique qu'on aime à goûter, nous n'en continuâmes pas moins à pénétrer dans cette gorge malfamée, où il me semblait à chaque instant entendre le coup de sifflet d'un bandit, ou voir s'élancer sur nous quelque panthère mouchetée blottie dans les halliers.

Aussi quoique cette excursion promit une moisson à la curiosité dont je suis si amplement pourvue, je marchais la tête baissée, le front chargé de pensées peu rassurantes, regrettant presque le caprice de voyageuse qui m'avait amenée dans cette contrée déserte, lorsque quelque chose de grand, de bizarre, d'immobile, apparut tout à coup au sommet d'un rocher à pic qui s'avançait comme un promontoire sur la route où nous passions ; on aurait dit une statue de pierre noire posée sur un piédestal, mais à quelques mouvements presque insensibles de cette figure surnaturelle, nous reconnûmes que c'était une femme, placée là comme la reine de ce désert, et qui, à notre vue, laissa échapper un cri perçant qui retentit à nos oreilles comme le

sifflement d'une balle. Je fus tellement saisie de cette apparition, que je manquai tomber dans un silos[1].

Nous continuâmes néanmoins de marcher à l'aventure comme dans le chemin périlleux du Dante, étourdis par les incidents et l'étrangeté de la situation ; lorsque après avoir franchi ce passage effrayant, nous nous trouvâmes inopinément en face d'un douair arabe, campé sur un plateau que nous venions de gravir à la sueur de notre front.

Un *douair* se compose ordinairement d'une trentaine de tentes disposées en rond de manière à laisser un espace vide au centre, pour renfermer les troupeaux la nuit et les mettre hors d'atteinte des bêtes féroces et des voleurs, qui n'agissent généralement que par surprise et par trahison.

Les chevaux, quand il y en a, sont entravés par des piquets plantés dans la terre, et les armes et les selles sont toujours sous la main en cas d'alerte ou d'attaque.

---

(1) Espèce de trous circulaires qui pénètrent profondément dans la terre et où les Arabes renferment leurs grains pour les préserver de la pluie.

La première chose que nous aperçûmes dans cette bourgade tentée, fut deux petites hyènes apprivoisées qui se prélassaient au soleil, et qui semblèrent bien moins effarouchées à notre vue, que la peuplade nomade, que notre apparition subite jeta dans un émoi inexprimable ; car à peine . nous eut-on aperçus que toute la tribu fut sur pied, et nous entoura en poussant des cris et faisant des gesticulations qui témoignaient, non-seulement de la surprise, mais de l'effroi de ces pauvres gens à la vue des chaouchs, qu'ils se figurent toujours venir exercer quelques exactions à leur égard.

Rassurés sur ce point important, les notables du douair s'empressèrent de nous offrir l'hospitalité sous la forme de galette d'orge et de lait de brebis froid, sur lesquels je ne m'extasierai pas *pastoralement*, attendu que je n'ai jamais rien bu de plus aigre ni rien mangé de plus dur.

C'était du reste la première fois que je voyais des Arabes pasteurs, avec leur naïveté sauvage et leur rudesse primitive, véritables types de ces hommes de fer et de bronze dont l'origine se rattache au

berceau du monde, et qui ne se lassent ni de souffrir ni de haïr.

Il y a en eux tous les signes extérieurs d'une nature forte et vigoureuse, et ils ont puisé dans leurs luttes intestines, un esprit belliqueux qui est loin d'être éteint et que la moindre étincelle suffit pour rallumer. Toutefois, en les considérant avec attention, on remarque dans leur physionomie une nuance, sinon de fausseté, du moins de finesse et de ruse, qu'on ne saurait définir et qui perce à travers leur rusticité native.

Quoique forts et robustes, rien chez les Arabes pasteurs ne sent la vie active et le travail inquiet ; ils ne sont ni inventeurs, ni spéculateurs, ni calculateurs, et ne connaissent, en fait de commerce, que celui des échanges, que les patriarches avaient inventé avant l'argent monnayé[1] ; il suffit enfin de les

(1) On ne trouve pas un Arabe sur mille capable de faire la plus petite opération arithmétique ; mais une simple promesse de leur part ou seulement une tape dans la main, équivalent à une lettre de change.

observer quelque temps pour voir qu'ils préfèrent la misère avec l'indolence, à l'aisance qu'on n'acquiert qu'au prix d'un travail fatiguant ou d'une active industrie.

Tels sont les traits saillants de ces clans vagabonds qui, esclaves ou tributaires, seront toujours libres par leurs mœurs, leur caractère et leur courage.

Comme les événements sont très rares dans ces contrées désertes, notre arrivée produisit une grande sensation dans le douair ; les femmes surtout nous entouraient en gesticulant et en prononçant des discours très pathétiques, à en juger par la pantomime des orateurs, qui élevaient leurs mains vers nous, puis les reportaient sur leurs enfants, comme pour implorer notre compassion, au nom de l'innocence au berceau, qui est de tous les pays, de toutes les religions et de toutes les épidermes.

Je n'étais pas, en ce moment, assez maîtresse de mes impressions pour en rendre un compte exact, je me rappelle seulement en avoir éprouvé une très pénible à la vue des pauvres bédouines, dont l'air

souffrant et malheureux a particulièrement fixé mon attention et oppressé mon cœur.

Figurez-vous des natures frêtes et incomplètes, des créatures chétives et languissantes, dont on a gaspillé la beauté et la fraîcheur, pour en faire des bêtes de somme et des matrones de quinze ans ; mariées avant d'avoir atteint leur entier développement, et condamnées aux travaux les plus rudes, elles sont fanées, flétries avant l'âge et offrent l'aspect de la vieillesse et de la décrépitude, à l'époque où les femmes européennes sont dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

L'oppression séculaire qui pèse sur elles les a rendues souples et flexibles aux moindres volontés de leurs maris, qui abusent de leur autorité pour les vouer aux travaux les plus rudes et les plus abjects.

Ce sont elles qui sont chargées du soin des bestiaux, qui préparent les aliments de toute la famille, plantent, enlèvent les tentes et transportent le butin quand la tribu change d'emplacement ; mais ce qui les fatigue et les brise par dessus tout, c'est l'obligation de moudre le grain dans une espèce de mou-

lin à bras qu'elles tournent au péril de leur vie, tandis que les hommes sont tranquillement assis sur leurs talons, jetant auvent la bouffée de tabac qui sort de leur pipe, en se livrant au charme de la paresse et au doux plaisir de ne penser à rien.

On rencontre aussi journellement un Arabe perché sur son chameau, pendant que sa femme le suit, pieds nus, sur le sable brûlant ou les cailloux tranchants du chemin, avec un enfant cramponné sur les hanches(1) et l'autre pendu à la mamelle.

Mais ces malheureuses font surtout pitié à voir lorsqu'elles vont chercher de l'eau à plusieurs lieues dans des peaux de boue, qu'elles portent sur leur dos et dans lesquelles le liquide s'échauffe tellement qu'il faut l'exposer à l'air quelque temps avant d'en boire, sous peine des accidents les plus funestes.

Vous le comprendrez facilement lorsque vous saurez que cette eau qu'on transporte souvent par

(1) Les femmes arabes portent leurs petits enfants dans une espèce d'écharpe en laine qui leur ceint les reins et dans laquelle l'enfant est assis, comme dans un sac, derrière sa mère qui marche courbée devant lui.

une chaleur de cinquante-cinq degrés, est puisée dans des mares sans issues, formées par les eaux pluviales ou les boues immondes vomies par les montagnes ; car soit que l'Atlas se, trouve trop éloigné de la mer, soit que ses versants aient été déboisés ou que les rayons du soleil dessèchent la terre avec trop de rapidité, les habitants de l'Algérie manquent généralement d'eau ; de là vient que certaines gens mettent une sorte de grandeur d'âme à s'en passer et qu'on est quelque chose comme un héros quand on peut vivre sans boire un ou plusieurs jours.

Pour en revenir aux bédouines qui semblent souffrir, dans toute sa rigueur, l'anathème qui a frappé la femme depuis la création, elles ne jouissent que d'un seul privilège, celui d'aller s'arracher les cheveux et s'écorcher le visage sur la tombe de leurs. maris lorsqu'ils sont morts, comme si elles avaient les meilleures raisons du monde de les regretter....

Au physique les bédouines sont petites, chétives et tout en elles porte l'empreinte de la servitude ;

leurs traits sont généralement d'une régularité et d'une finesse qui les distingue de la race turque, et si flétris et déprimés qu'ils soient, ils sont rehaussés par la blancheur de leurs dents et l'éclat de leurs yeux qui brillent à éclipser le soleil.

Leur costume se compose d'une espèce de chemise de laine blanche serrée autour du corps par une ceinture de cuir, et d'une autre pièce d'étoffe pareille, appelée *haïk*, avec laquelle elles se drapent le jour, et qui leur sert de couverture la nuit, mais comme ce vêtement s'use la plupart du temps sans qu'elles puissent le remplacer, il suffit souvent à peine pour couvrir leur nudité.

Cet état de souffrance et de dénuement n'empêche pas les bédouines de peindre leurs yeux avec du *koeul*, leurs mains avec du *henné*, et de porter de petits tatouages qui présentent une particularité très remarquable, celle d'une croix et d'une fleur de lys dessinées sur le front on le menton, et qu'elles affectent de perpétuer, sans connaître l'origine de ces symboles politiques et religieux, qui n'ont cessé depuis tant de siècles de pousser l'un contre l'autre

l'orient et l'occident. Quoique abreuvées de dégoût et rongées de misère, les bédouines ont, comme les femmes des villes, une passion effrénée pour les bijoux et les verroteries, dont elles se parent avec délices quand elles peuvent s'en procurer. Les plus élégantes portent des bracelets de cuivre ou de fer rivés à demeure aux jambes et aux bras, qu'elles ont d'une délicatesse extrême ; elles ajoutent à ces rustiques joyaux des colliers de clous de girofle et de coquillages, enjolivés d'une quantité d'amulettes auxquelles elles attribuent toute sorte de vertus contre les blessures et les maladies.

Au résumé la bédouine est l'animal domestique du koran, l'idéal de la femme sacrifiée à la plus grossière réalité.... l'être social à son dernier échelon, et depuis que la misérable condition de ces pauvres filles du désert m'est apparue en relief, j'aimerais mieux naître chien de chasse, cheval de poste ou âne de Montmorency, que bédouine sous une tente quelconque.

N'ayant pas vécu du temps de David et de Salomon, j'ignorais comment des familles entières

pouvaient vivre entassées sous un si frêle et si étroit abri, car les tentes arabes n'ont généralement que douze ou quinze pieds de diamètre, et c'est par exception que celle où nous entrâmes en avait vingt.

Ce que nous vîmes tout d'abord, en pénétrant sous cette case tissée en poil de chameau, fut une espèce de fourneau improvisé avec quelques pierres artistement rangées et autour duquel causaient une douzaine de vieillards à l'air rébarbatif, drapés dans leurs burnous troués, comme des empereurs romains dans leurs toges.

Les uns firent semblant de ne pas nous voir, et se contentèrent de nous vouer in petto à l'exécration du ciel et aux vengeances du saint prophète, tandis que les autres échangèrent entre eux des paroles véhémentes qui, d'après leurs gestes et leurs clameurs, nous semblèrent signifier ceci :

« Mon Dieu nous t'avons donc bien offensé puisque tu permets à ces chiens de chrétiens de venir souiller notre demeure. »

Sans me préoccuper de l'impression défavorable que nous produisions sur ces farouches vain-

cus, qui ont toujours l'air de ne pas nous tuer par caprice, et de nous laisser vivre par fantaisie, j'examinai avec attention le singulier intérieur qui s'offrait à ma vue, et j'avoue que mon âme se serra en respirant cette atmosphère de misère et de privation.

Un vieux tapis, qui semblait avoir servi à la race éteinte du peuple de Pharaon, était étendu sur une corde en manière de cloison, pour isoler un pauvre malade dont la poitrine avait été déchirée la veille par les griffes d'un lion, et qu'un essaim d'enfants insurgés, empêchait de mourir tranquillement comme meurent les Arabes, sans murmurer ni se plaindre, même dans les plus terribles angoisses de la douleur.

Dans le coin opposé à celui où ces poussins prenaient leurs ébats, une vieille bédouine de trente ans[1], exténuée par la consomption, était accroupie sur une natte de joncs, occupée à réduire le grain en farine dans un de ces moulins à bras dont j'ai

(1) A trente ans il ne reste plus aux bédouines un seul vestige de beauté.

parlé plus haut et qui est l'ustensile le plus nécessaire dans un ménage arabe. Quelques écuelles en terre, une jarre remplie d'eau et un vieux coffre décoloré, qui renfermait les hardes de toute la famille, composaient le mobilier de cet étouffoir dont les plus anciennes traditions de la vie agricole peuvent à peine offrir un exemple.

Après avoir observé quelques instants l'existence de ce peuple primitif qui, malgré son affreuse misère, adresse néanmoins cinq fois par jour des hymnes de reconnaissance à Dieu, j'allai m'asseoir à l'extrémité du plateau d'où on découvrait un de ces tableaux de poésie locale, qui invitent un artiste à prendre ses pinceaux.

N'étant pas artiste, il me sera difficile de vous dépeindre toutes les parties du paysage qui s'offrait à moi, il y a d'ailleurs des lieux et des sentiments qui se tiennent par un lien si intime et tellement en harmonie avec certaines impressions de l'âme et de la nature, que si vous séparez la scène des lieux, la scène reste, mais la nature et le sentiment s'évanouissent. Il me sera donc impossible de vous

donner une juste idée de l'aspect de ce douair arabe campé avec ses chiens et ses troupeaux au milieu d'un archipel de montagnes, de collines et de mamelons cabrés les uns sur les autres, et dont le turf ingrat et le chaos bizarre offraient l'image du monde à son premier soleil : des groupes de femmes et de jeunes filles, vêtues comme au temps d'Isaac et d'Abraham, étaient assises devant les tentes occupées à faire de ces beaux tapis aux couleurs voyantes et heurtées qui servent à décorer les harems et les mosquées ; tandis que çà et là pâturaient de gros moutons à la queue traînante et de belles chèvres à longues soies comme celles du Tibet.

Des bouquets de nopals, de lauriers roses et quelques palmiers clairsemés, dont la vigueur attestait la haute antiquité, achevaient de donner de la fraîcheur et de la grâce à ce paysage d'un caractère tout à fait neuf à force d'être vieux.

Là où la vallée s'élargissait, c'est-à-dire depuis le pied des montagnes jusqu'au bord du torrent, qui est le fil conducteur de ce labyrinthe, s'étendaient quelques plaines cultivées où la nature semblait

vouloir compenser par sa prodigalité le peu de terre nourricière qu'elle accordait aux pauvres habitants de ce désert.

Pas un souffle ne se balançait dans l'air, pas un insecte ne bruissait dans les sillons, tout était calme et solennel dans cette solitude dont le silence n'était troublé que par la voix des pâtres bronzés de la montagne, qui rappelaient à l'ordre quelques bêtes tardives, et le mugissement d'une longue file de chameaux, qui zigzaguaient sur les contours du Tafer-Raoui avec la sûreté de marche qui distingue ces pégases du sable et du mirage, sur lesquels toutes les figures sacrées ou fabuleuses de l'Orient se sont assises.

L'horizon qui s'étendait devant moi était fort restreint, mais il formait un ensemble lié avec une si gracieuse harmonie et varié par des objets d'une couleur si primitive, qu'il me sembla encore une fois être passée de la vieillesse de notre monde vermoulu à la jeunesse de la Genèse, alors que Dieu fit descendre sur la terre sa vérité, sa justice et son amour ; car on ne vit pas, dans un pays lointain,

au milieu d'une population aux mœurs naïves, on n'assiste pas aux grands spectacles de la nature sans que l'horizon de la pensée s'élargisse et que les idées, toujours un peu conventionnelles de la société et de la civilisation, ne perdent quelque peu leur empire.

Je ne vous répéterai néanmoins pas les rêves que je fis éveillée au milieu de cette scène patriarcale que le hasard avait placée sous mes yeux. Je vous avouerai seulement que, tout en rebroussant chemin vers l'âge d'or, je finis par me demander très sérieusement si, au résumé, ces barbares que nous voulons civiliser malgré eux, n'étaient pas plus heureux dans la simplicité de leur vie religieuse et contemplative, que nous qui avons oublié, dans le tourbillon du progrès et de la science, jusqu'au principe de notre origine et de notre destinée céleste ? Je me demandais cela et bien d'autres choses encore, quand tout à coup le temps s'assombrit, des nuages épais s'amoncelèrent, un vent furieux s'éleva, les échos de la montagne répétèrent le roulement du tonnerre, et de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber.

Comme un défi porté à l'équateur, nous nous étions mis en route sans manteaux ni parapluies, de sorte que l'orage qui nous prit au dépourvu, donna bientôt à notre petite caravane l'air d'une déroute ruisselante qui aurait fait envie à l'ancien propriétaire des bains chinois.

Étant aussi loin des tentes que de notre voiture, nous préférâmes la rejoindre à retourner sur nos pas; mais ce n'était pas chose facile que de se frayer un chemin là où il n'y en avait pas, et de sauter comme des cascades volantes d'un rocher à l'autre, au grand amusement de nos chaouchs qui nous suivaient partout comme des gardiens qui répondent de leurs prisonniers.

Mon mari, préoccupé d'un système d'irrigation au moyen duquel on pourrait utiliser les eaux du torrent qui vont se perdre dans le sable de la plaine, formait l'avant-garde en descendant par les sentiers les plus abréviatifs et les plus perpendiculaires, oubliant complètement qu'il laissait derrière lui une pauvre femme haletante et rincée qui suivait ses traces glissantes, au risque de se casser le

cou ou de se macadamiser quelques parties saillantes du corps.

Mais il faut croire qu'il y a un bon Dieu pour les curieux comme il y en a un pour les ivrognes, car nous rejoignîmes néanmoins, sains et saufs, notre char disloqué, qui stationnait au milieu d'un étang improvisé, que nous traversâmes bravement, comme une troupe de naïades ou de baigneurs surpris par un nouveau déluge, sans que Mathieu Laensberg l'eût prédit.

Mais à peine étions-nous rentrés dans ce coffre roulant qui nous sécha à force de soubresauts, que le soleil reparut avec son insouciance sublime, plus brillant et plus radieux que jamais.

L'intérêt qui se rattache au sort de nos compatriotes, transplantés en Afrique comme les héritiers naturels du laboureur du bon Lafontaine, me fit désirer de visiter, en passant, quelques-unes de nos colonies agricoles, afin de voir comment nos émigrants avaient supporté cette épreuve, et quels étaient les résultats obtenus depuis trois années de travail et d'exil.

Vous vous souvenez sans doute dans quelles circonstances ces colonies ont été créées ? Il s'agissait d'utiliser tout à coup des milliers de bras inoccupés, jetés sur le pavé de la capitale ; et les colonies agricoles furent le seul expédient qu'on trouva aux besoins du moment.

Comme il est des choses sur lesquelles il est permis à tout le monde de donner son avis, je vous dirai franchement que ce qui est résulté pour moi de ces essais de colonisation, c'est qu'ils ont été tentés dans les conditions les plus défavorables et se ressentiront toujours de la précipitation avec laquelle ils ont été faits.

Un des plus grands inconvénients, dans la province d'Oran, se révèle dans le mauvais choix des emplacements sous le point de vue de la fécondité, de la salubrité et des communications. Ce péché originel se manifeste surtout par l'absence d'ombre et la pénurie de l'eau qui est généralement saumâtre à cause des particules salines dont le sol est imprégné.

Ajoutez à cela un air embrasé à respirer, des

reptiles à éviter, des bêtes féroces à combattre, une sécheresse dévorante à vaincre, et vous comprendrez pourquoi l'Afrique n'a été jusqu'ici, pour nos colons, qu'un pays de sacrifices et de déceptions.

C'est en vain que quelques utopistes, auxquels il semble très facile de calquer l'orient sur l'occident, ne cessent de crier par dessus les girouettes :

« Que la véritable richesse est dans les entrailles de la terre; que l'agriculture est le plus honorable de tous les arts ; que dans les temps anciens les rois suivaient les leçons des maîtres de l'Olympe, en labourant eux-mêmes leurs champs. »

A toutes ces belles phrases les colons répondent tout simplement : « Donnez-nous des champs labourables ; » car il existe une puissance supérieure à celle des préceptes et de l'éloquence, c'est celle des faits, qui confond toutes les théories, et contre laquelle aucun raisonnement ne saurait prévaloir.

L'aspect de ces colonies, jusqu'à présent, peut du reste se résumer en peu de mots :

Quelques maisonnettes blanches, jetées symétriquement dans des plaines arides, sans ombre et

sans eau ; pour horizon une terre calcinée qui brûle les pieds, tandis qu'un soleil ardent rôtit la cervelle ; pour distraction le cri des chacals et des hyènes qui rodent constamment dans ces landes désertes, et pour consolation des souvenirs et des regrets; voilà la scène ?...

On frémit également de penser à ce que deviendraient ces petits centres de populations éparpillés au milieu des tribus arabes, si une insurrection générale venait à. Éclater ; l'armée, si vaillante, si énergique qu'elle soit, ne pourrait que venger les colons des coups de main dont ils auraient été victimes, et qui n'en seraient pas moins des faits accomplis.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable dans tout cela, c'est que nos colons, appartenant presque tous à des professions qui exigent plus d'habileté que de forces, sont complètement étrangers aux travaux ruraux, dont le résultat est d'énerver, dans ce pays tropical, les constitutions les plus robustes; et une chose qui vous paraîtra sans doute fort surprenante, c'est que la deuxième génération semble

devoir résister plus difficilement encore que la première aux obstacles que la nature a semés sur la terre de l'Algérie, à en juger par la mortalité exorbitante des enfants nés en Afrique de parents européens[1].

J'ignore si le temps, qui remédie à bien des choses, parviendra à améliorer et affermir la situation de nos colonies algériennes, mais il n'en est pas moins vrai qu'on aura perdu tous les avantages d'un premier élan ; car si, dès le début, les colons avaient réussi et s'ils s'étaient crus en sûreté dans les postes qui leur ont été assignés, il se serait créé entre eux et le sol africain, un lien indissoluble qui aurait dédommagé un jour la France des sacrifices qu'elle semble jusqu'ici avoir faits en pure perte.

A quelqu'un qui me demanderait si cet état de choses est le résultat de la précipitation, de l'indifférence ou du manque de renseignements, je répondrais que je n'en sais rien, parce qu'il faut bien se décider à laisser dans les ténèbres les choses incom-

(1) A cette époque il en mourait quatre sur cinq.

hréhensibles, et supprimer les réponses à une infinité de pourquoi, trop longs et trop difficiles à résoudre. Comme ce n'est d'ailleurs ni de la science, ni de la critique que j'ai l'intention de faire, je me bornerai à dire que ce qui m'a le plus impressionnée dans mon excursion, après la gorge du *Tafer-Raoui* et ma tournée dans nos colonies agricoles, c'est le lac d'eau douce qui s'étend auprès du village de Mangin, et les ruines romaines qui avoisinent celui de St-Leu. Le premier est une grande nappe d'eau immobile et stagnante qui réfléchit, comme une glace d'un teint mat et plombé tous les objets qui l'environnent, on dirait la mer morte dont les eaux engourdies dorment dans l'horizon triste et sans couleur de la vallée de Josaphat ; car l'imagination n'aurait aucune peine à placer la scène lugubre du jugement dernier, dans ce cadre assombri et désert, qu'un brouillard malfaisant enveloppe souvent comme d'un linceul funèbre, et qui répand, en s'évaporant, des miasmes pestilentiels dans la plaine du Tlélat, où la livre fait de terribles ravages chaque année.

Ce lac, qui renferme néanmoins du poisson dans

son sein, est couvert d'une quantité d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels se trouvent de magnifiques flamants, qui ressemblent de loin à des cygnes aux ailes rosées.

Ce sont les seuls habitants, à part les Arabes qui campent çà et là dans la plaine du Tlelat, qui bravent impunément l'air méphitique qu'on respire sur ces bords marécageux, où tout végétera au lieu de prospérer, tant qu'on ne sera pas parvenu à dessécher ces terres grasses et profondes qui, après s'être déroulées comme des vagues mourantes, vont se fondre dans un sable noir et fangeux(1).

Quant aux ruines romaines qui jettent un si puissant intérêt sur le paysage qui environne la colonie de St-Leu, elles couvrent la pente d'une colline qui s'incline vers la mer et offrent le chaos bizarre

(1) J'avais entendu dire que si les Arabes n'étaient pas très avancés dans nos idées, ils étaient du moins sensibles aux jouissances du bien-être et aux besoins du confort. J'ai eu la preuve du contraire en voyant dans la plaine du Tlelat que des indigènes avaient planté leur tente à côté des maisons qu'on avait bâties pour eux, et dons lesquelles ils se contentaient de renfermer leurs bestiaux.

d'une ville renversée. Ses décombres abritent aujourd'hui une tribu problématique, fondée, dit-on, par des malfaiteurs ou des aventuriers marocains, qui sont venus se nicher comme des hiboux dans les interstices de ces pierres colossales, sans comprendre les idées qui ont fait remuer ces masses et dans quel but elles ont été amoncelées.

Des escaliers, taillés dans le roc vif, conduisent a des terrasses successives, couvertes de figuiers de barbarie dont les troncs nerveux y ont pris racine depuis des siècles, et d'où nous découvrions toutes les lignes du paysage mises en saillie par la limpidité de l'air, et empreintes du caractère sublime que produit la vue de la mer avec ses perspectives infinies.

A droite, dans un lointain lumineux, apparaissaient les minarets blancs de Mostaganem, qui pyramidaient dans l'azur du ciel comme de gracieuses colonnettes de marbre blanc au sommet d'un coteau, dont la courbe s'infléchit mollement du côté de la mer, qui déroule toujours d'immenses lames sur les écueils qui forment l'enceinte de son port.

La pureté du ciel était si grande en ce moment, qu'on aurait dit qu'une portée de canon seulement séparait cette ville du fort Mazagran, qui semblait étaler fièrement à nos regards ses petits murs crénelés, qu'une défense héroïque a rendus célèbres à tout jamais.

Plus près de nous, sur la gauche, s'étendait la plage d'Arzew, avec ses produits salins, dont la richesse inépuisable s'accumule entre une chaîne de collines, qui tantôt s'élèvent perpendiculairement le long de la mer, tantôt s'écartent du rivage en laissant des marques verdoyantes ou des lisières de sable doré, entre elles et les flots, constamment sillonnés par des barques de pêcheurs, qui abordent dans les nombreuses rades dont la côte est dentelée.

En descendant de la corniche où nous étions placés, notre regard s'engouffrait dans un labyrinthe de ruines tapissées de plantes parasites, où apparaissaient mille sujets d'observations et de contrastes frappants.

Ici un cheik fumait sa pipe sur les gradins moussus d'un amphithéâtre détruit ; là, une bedouine

faisait brouter sa chèvre sous l'arcade élancée d'un aqueduc rompu; plus loin, un chameau balançait son cou bizarre sur la corniche sculptée d'une ancienne église latine, où des enfants arabes apprenaient à réciter des versets du koran ; partout, enfin, apparaissait un mélange de barbarie et de civilisation attestée par les débris d'une ville splendide élevée par le génie romain, comme pour défier l'éternité et dont l'histoire n'a pas même conservé le nom ! ...

A chaque pas la scène était nouvelle, mais ce qui nous a le plus agréablement surpris, c'est une mosaïque de six cents mètres carrés qu'on venait de découvrir et qui ressemblait à ces momies qui, après avoir dormi dans la poussière des siècles, se réveillent tout à coup au grand jour, pour raconter au monde nouveau ce qui se faisait dans le monde ancien.

Si ma pensée avait eu le temps de se replier sur elle-même, il est probable que je me serais laissée aller à une méditation profonde sur ces ruines muettes qui ne sont peut-être que l'image, plus ou moins rapprochée, des spécimens de construction

que nous déposons sur le sol africain, dont la conquête définitive n'a été jusqu'à présent que le rêve de l'ignorance ou de l'orgueil. Mais la nuit qui tomba tout à coup, sans transition crépusculaire, qu'on ne connaît pas dans ces latitudes tropicales, nous força de retourner à Oran où je trouvai, en arrivant, une lettre de *Mustapha-Bey*, descendant d'un des anciens autocrates de la province, lequel m'engageait à assister le lendemain à la noce d'une de ces parentes, qui devait épouser le fils de l'agha de *Frenda*.

Voici la traduction littérale de cette lettre, qui vous donnera une idée de l'imagination ardente et colorée des Arabes qui ne parlent que par métaphores et n'écrivent que la langue énergique et harmonique des images :

« Oran, le 8 janvier 1851.

Louange à Dieu, c'est de lui que nous implorons le secours ! à la grâce de celle qui brille du manteau de la beauté, arbre verdoyant sur les

branches duquel les rossignols de l'allégresse font entendre leurs chants mélodieux, dont les dents, semblables aux fleurs de l'oranger, expriment par leur symétrie le plus doux sourire.

A celle que Dieu a spécialement ornée des charmes de la splendeur et des perfections. Sa taille est majestueuse, sa paupière est languissanté, elle est éminente d'origine et d'alliance.

A la grâce de notre sincère amie, la très honorable madame de Noirfontaine, que Dieu nous conserve dans une dignité constante et dans une douce prospérité.

Je vous adresse un salut proportionné à votre rang ; salut qui exhale son parfum vers votre personne, comme une fleur qui s'épanouit sous la rosée.

Comment êtes-vous ? comment est votre état actuel, objet de notre sollicitude ? que Dieu vous maintienne dans le bonheur et la santé.

Vous nous avez fait demander, par M. Arron, interprète, quand aurait lieu l'union de notre parente avec le fils de Si-Amed-Ould-Kadhi, agha

de *Frenda*, j'ai l'honneur de vous répondre que ce mariage sera célébré demain à la *moulle* et que nous serons très honorés de votre présence, s'il plaît à Dieu.

Qu'un salut embaumé soit sur vous depuis le commencement de ma lettre jusqu'à la fin.

De la part de *Mustapha-Bey*. »

Étant plus à même que personne de juger de l'exagération de ce style oriental, je ne vous ai transcrit cette lettre que pour vous prouver que l'Orient est la terre natale de la poésie ; et comme la pensée humaine, sous quelque forme quelle se présente, est toujours le reflet des objets extérieurs sur le miroir de l'âme, l'imagination s'y empreint, s'y échauffe malgré elle des splendeurs du climat ; car le climat c'est la lumière, le climat c'est la couleur, et c'est cette atmosphère, fortement saturée de chaleur et de lumière, qui inspire aux Orientaux ces idiomes si riches, si hardis, si métaphoriques qui sont chez eux comme un reflet du ciel dont l'éclat entoure tout, à leurs yeux, d'une auréole prisma-

tique, tandis que chez nous la pensée ne se colore qu'à grande peine, faute de lumière, de chaleur et d'espace.

Quoi qu'il en soit, je vous laisse à penser si ma vanité de touriste *inter-tropicale* a été flattée de cette épître musulmane, et si j'ai saisi avec empressement l'occasion de jouir d'un plaisir qui se présentait dans des conditions aussi excentriques, et que j'espérais vous faire partager à moitié.

J'avalai donc modestement l'encens de *Mustapha-Bey* et me rendis, avec quelques personnes, aussi friandes d'orientalisme que moi, dans une maison de campagne arabe, située à vingt kilomètres d'Oran, où toutes les pompes de la noce devaient se déployer.

Je vais tâcher de mettre un peu de police dans mes idées et vous expliquer, avant tout, comment se contracte un mariage musulman.

Un Arabe sait qu'un de ses amis ou connaissance a une fille de douze à treize ans ; quand l'alliance lui convient, il lui propose de la donner ou plutôt de la vendre à son fils à telle ou telle condition ;

si le marché est accepté, le mariage se conclut sur la table du cadi, qui n'a pas besoin du consentement de la jeune fille pour l'enchaîner.

La dot se compose ordinairement d'une somme d'argent perçue par le père de la future, de vêtements et de joyaux également offerts par le mari à sa fiancée ; ces derniers objets n'entrent pas dans la communauté, ils constituent le douaire de l'épouse, qui les emporte avec elle en cas de divorce ou de veuvage[1].

Pour ce qui est de la cérémonie nuptiale, on rassemble, en Afrique comme en Europe, les membres des deux familles, les amis communs et les anciens serviteurs qui sont de toutes les fêtes.

Depuis que je barbouille du papier, je n'ai jamais tant regretté de ne pas savoir tenir ma plume à la façon des grands maîtres, pour vous décrire le spectacle extraordinaire qui s'est offert ma vue

(1) La loi de Mahomet permet le divorce, mais il est défendu à un homme de reprendre une femme de laquelle il s'est séparé.

en entrant dans ce sanctuaire oriental, où se trouvaient réunies une centaine de femmes arabes, vêtues de leurs plus riches costumes et groupées de la manière la plus pittoresque.

Mais malheureusement il y a souvent en nous ce qu'il faut pour sentir les choses dans toute leur beauté , dans toute leur poésie, sans trouver des expressions pour les rendre, et c'est là le triomphe des peintres qui savent reproduire d'une manière saisissante les scènes dont le charme consiste surtout dans le sentiment harmonique du coloris, et les innombrables gradations des teintes, selon le ciel et l'heure ! eux seuls sont les véritables poètes de la nature, et savent le mieux inventer après Dieu.

Comme la différence des rangs est très marquée en Afrique et que l'illustration de la naissance donne droit aux plus grands égards, les femmes des chefs étaient rassemblées dans un des quatre compartiments qui entouraient la cour; parmi ces notabilités féminines, se trouvait la femme du *Muphti* d'Oran qui offrait véritablement l'image d'une houris échappée du ciel de Mahomet ; car c'étaient

la les beautés italienne, espagnole et arabe mêlées ensemble et rendues plus pénétrantes encore par une naïveté primitive, une simplicité d'expression, et une pureté de formes qui rappelait tout ce que l'art antique et l'art moderne nous ont offert de plus accompli.

En général, les femmes des villes sont grandes et bien faites ; mais comme les tailles sveltes et minces sont peu recherchées en Afrique, elles mettent tout en usage pour acquérir de l'embonpoint, et y parviennent pour la plupart, car presque toutes celles qui se trouvaient dans cette réunion, étaient d'une forte corpulence.

J'ai déjà parlé de l'existence monotone des femmes arabes, qui ne vivent que d'une seule pensée, et pour un seul homme, dans l'intérieur de leur maison impénétrable à tous les regards, où elles passent une partie de leur vie couchées ou accroupies sur des tapis, uniquement occupées à se peindre les yeux, tresser leurs cheveux ou disposer avec grâce tous les bijoux qu'elles possèdent.

La société n'existe pour elles que dans les bains

publics où elles vont une fois par semaine, dans les mosquées à l'époque du *Ramadan*[1], ou dans les cérémonies comme celles qui les réunissait dans ce jour solennel.

Lorsque ces belles odalisques voyagent, elles montent sur un chameau où se trouve attachée une espèce de bât flanqué de chaque côté d'une échelle de deux ou trois pieds de haut. La voyageuse s'assied les jambes croisées, comme un tailleur, au centre de l'échafaudage, qu'on entoure d'un grand drap blanc, disposé de manière à la dérober à tous les regards, et qui ne reçoit de l'air et du jour que par en haut.

Toutes les femmes invitées à la noce étaient arrivées dans cet équipage, suivies de leurs esclaves noires ou de leurs servantes libres, portant une partie de la garde-robe de leurs maîtresses qui saisissent toutes les occasions d'en faire étalage.

---

(1) Le *Ramadan* est le carême des Arabes ; il dure un mois, pendant lequel il leur est prescrit d'observer l'abstinence la plus complète depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Après m'être promenée quelque temps dans les soi-disant salons, qu'un mélange de parfums trop pénétrants me força d'abandonner, j'allai chercher un peu d'air respirable dans la cour, où j'aperçus tout à coup une femme arabe couchée nonchalamment sur un tapis d'Alep, dans une attitude rêveuse et ennuyée, et qui ne semblait prendre aucune part à tout ce qui se passait autour d'elle.

Son teint était pâle, son visage d'un ovale allongé, et ses yeux fendus en losange étaient bordés de cette longue frange de cils, que les femmes de l'Orient prolongent encore par artifice pour donner plus d'expression à la voluptueuse énergie de leurs regards. Elle était belle encore, mais de cette beauté languissante dont le charme ne consiste plus que dans l'air mélancolique des traits et les mouvements que l'âme imprime au corps.

Aucun bijou ne scintillait autour de son cou ni sur sa poitrine, et au lieu du magnifique costume dans lequel apparaissaient toutes ses compagnes, elle n'était entourée que de longues draperies blanches

qui l'enveloppaient comme dans un linceul anticipé[1].

Frappé de l'air d'indicible souffrance de cette pauvre créature, qui semblait s'être isolée du monde, comme une de ces reines tombées du trône, qui cachent noblement leurs malheurs dans la solitude, je m'approchai d'elle, et lui adressai, par l'intermédiaire d'une négresse qui comprenait le français, quelques questions sur la singularité de sa position au milieu de cette fête, où ses compagnes et elle semblaient boire à la fois le miel et l'absinthe.

Soit qu'elle trouvât ma demande indiscrète, soit qu'elle craignit de profaner son chagrin en le communiquant, je fus accueillie d'abord avec une froideur que j'attribuai à la méfiance que lui inspirait ma qualité d'étrangère ; mais désirant néanmoins me mettre en communication intime avec cette belle délaissée, que je soupçonnai de suite être

(1) Ce vêtement constitue, en Algérie, le deuil des veuves, qu'adoptent parfois aussi les femmes répudiées en signe de douleur inconsolable.

une de ces pauvres victimes qui accomplissent en silence le drame invisible d'un cœur déchiré par les griffes de la jalousie, je tachai de l'amadouer par quelques protestations d'intérêt, et la priai avec instance de me dire où elle souffrait.

Dès que mes paroles lui furent traduites, elle tressaillit comme le patient, dont la main du chirurgien vient de sonder la plaie, puis après m'avoir considérée quelques instants, avec ses grands yeux veloutés, qui accusaient des trésors d'intelligence et de sentiment, elle saisit ma main et l'appuya fortement sur son cœur comme pour me faire comprendre que c'était là, le siège de son mal.

A ce geste éloquent, dans lequel il y avait toute une révélation, je répondis par une étreinte affectueuse, et ne pus retenir une larme qui vint humecter ma paupière. La malheureuse sembla douter de ce qu'elle voyait, tant les femmes arabes sont peu habituées à la pitié, mais croyant enfin à ma sympathie, elle baisa ma main avec transport, et s'écria avec un sourire d'ineffable gratitude :

Saha ! Saha ! Allah ibarck-fik !

Merci ! merci ! Et que Dieu te bénisse !

Puis cédant, malgré elle, à un besoin d'épanchement, elle me raconta, avec un ton élégiaque, et un jeu de physionomie qui me firent comprendre tout ce qu'elle disait, qu'une odieuse rivale l'avait supplantée dans le cœur de son mari, qui connaissant la violence de sa passion, et redoutant les effets d'une jalousie que la vue continuelle de cette dernière ne faisait qu'attiser, l'avait reléguée à la campagne, pour se débarrasser de ses larmes, et alléger le poids de sa conscience ; et, comme si elle trouvait un soulagement à laisser échapper ses sentiments longtemps contenus, elle me fit, avec sa véhémence orientale, un tableau touchant des combats que son cœur et son amour-propre avaient eu à soutenir, et m'avoua, enfin, qu'après avoir rêvé le paradis des anges, et s'être réveillée en enfer, elle avait mieux aimé se séparer de celui qu'elle adorait, que de lui en voir préférer une autre sous ses yeux.

Car il n'est que trop vrai que les Arabes, inconstants par goût ou par nature, ne sauraient aimer

longtemps la même femme ; soit parce que les ardeurs du climat font naître la satiété, soit parce que leurs instincts les poussent au changement, ils en ont généralement plusieurs dans la classe aisée.

Lorsqu'elles s'accordent ensemble ils les gardent toutes sous leur toit ; mais si la discorde s'établit entre elles, ils les séparent en reléguant les moins aimées à la campagne, et les musulmans m'ont toujours fait, à l'égard de leurs femmes, l'effet de ces enfants cruels qui saisissent un ver luisant dans l'herbe, l'admirent, le réchauffent tant que le phosphore l'illumine, et l'écrasent quand le contact de leurs mains l'a privé de l'éclatante lumière qui l'avait fait briller à leurs yeux.

J'avais déjà eu occasion d'observer ces souffrances intimes et incessamment actives, auxquelles les hommes feignent de ne pas croire, pour ne pas se laisser apitoyer, mais je ne m'étais jamais sentie émue par une compassion aussi vive qu'à la vue de cette pauvre délaissée qui, étant mère de la jeune épouse, s'était trouvée forcée d'assister il la céré-

monie qui nous avait attirés dans la retraite, oit elle mourait en détail depuis trois ans.

Dès que j'eus connaissance de cette dernière circonstance, j'essayai de lui parler de sa fille, qui, selon moi, devait encore remplir une partie de son cœur.

— Je l'aime bien, répondit-elle, et si j'avais pu être consolée à demi, je l'aurais été par elle, mais malgré l'attachement que je lui porte, l'existence n'est plus pour moi qu'un fardeau qui m'écrase, et je ne demande qu'une grâce à Allah, celle de me faire mourir bientôt, puisque je ne suis plus qu'un rameau stérile qu'on a rejeté.

Pendant qu'elle remuait les cendres de ce feu mal éteint, une grande et belle femme dans toute la plénitude de la vie, l'orgueil au front et la joie au cœur, traversa la cour d'un air fier et triomphant ; sa taille était haute, son port majestueux, et malgré l'inflexibilité de ses traits, je suis forcée d'avouer que je n'ai rien vu de plus beau parmi tous les visages de femmes qui sont restés gravés dans ma mémoire.

C'était précisément la rivale en question, elle s'avançait d'un pas lent, traînant ses pieds dans de larges babouches guillochées d'or et se balançant paresseusement dans un magnifique costume oriental, qui rehaussait encore l'éclat de sa personne.

— La voilà, s'écria la pauvre répudiée, en étendant brusquement son bras vers l'objet de sa haine et de son envie.

Comme elles se défiaient mutuellement, la *préférée* s'arrêta à dessein devant sa victime, qu'elle toisa insolemment de la tête aux pieds, et je fus à même de juger des oppositions qui existaient entre ces deux femmes, dont chaque physionomie semblait être un poème vivant.

L'une, jeune, belle, forte, souriant à la vie et croyant au bonheur, offrait le type de ces mâles beautés qui font pâlir tous les trésors répandus autour d'elles ; l'autre, frêle, chétive, d'une nature délicate, trahissait toutes les faiblesses et toutes les douleurs d'un être rempli de sensibilité et dont le charme provenait surtout d'une étonnante profondeur de l'âme.

Mais comme la jalousie est la plus violente passion que puissent ressentir les musulmanes, elles se fixèrent néanmoins toutes les deux avec cette. prunelle de feu qui, chez les femmes arabes, se détache avec tant d'énergie du blanc nacré qui l'entoure, et qui, dans ce moment, reflétait par des réverbérations sinistres, tous les sentiments que contraignaient les deux rivales.

La première rougit d'un rouge de sang comme si l'âme lui était montée à la peau ; l'autre devint d'un jaune safran, coloris qui semblaient dénoter le plus haut degré de la colère et de l'émotion, chez ces deux créatures, dont il était facile de voir que le sang circulait, vite et chaud, que les nerfs s'irritaient profondément, et que le cœur ne pardonnait jamais.

Elles se regardèrent quelques instants avec l'expression d'une hauteur méprisante et d'une fureur concentrée ; immobiles, les lèvres pâles, les traits contractés, les mains serrées sur le cœur dont elles cherchaient à comprimer les battements ; tout en elles enfin attestait une lutte violente transmise

des nerfs de la sensation aux nerfs du mouvement, et Rembrandt n'eût pas trouvé de modèle plus saisissant, s'il eût voulu transporter sur la toile, une scène muette, jouée par les femelles d'un tigre.

Leurs pensées sculptaient tellement leur visage, il jaillissait des éclairs si effrayants de leurs yeux, que je crus un instant qu'elles allaient se jeter l'une sur l'autre, pour assouvir la haine qu'elles contraignaient depuis longtemps. Mais soit qu'elles préférassent se braver par le mépris, soit qu'elles craignissent la puissance occulte qui régnait sur elles..., la favorite se contenta de menacer sa victime avec un mouvement de tête significatif et railleur ; tandis que la pauvre délaissée ne pouvant pas se venger de cette nouvelle insulte, tomba la face contre terre, haletante et étouffée, demandant encore une fois à *Allah* de la retirer de ce monde, ou d'arracher de son cœur un amour méconnu et désormais inutile.

Tout cela vous paraîtra moins extraordinaire lorsque vous saurez que la religion et l'amour sont les deux sentiments dominants des femmes de l'Orient,

qui les poussent à leur plus haut degré, et quand l'une ne les consolé pas de l'autre, elles se consument dans une douleur que rien ne peut adoucir, devant laquelle l'avenir se ferme et la tombe s'entrouvre comme un bienfait.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur la prétendue philosophie avec laquelle les femmes arabes acceptent leur pluralité, dans laquelle beaucoup d'européennes trouveraient peut-être quelques reflet de leurs propres peines.

Mais comme une pareille analyse exigerait un volume entier, livre ingrat de sa nature, dont tout le mérite consisterait en teintes fines et délicates, que la majorité des lecteurs trouveraient probablement ennuyeuses et diffuses, je promis tout simplement à celle qui m'intéressait à un si haut degré, de plaider sa cause auprès de son mari que je connaissais, et que j'espérai un instant ramener à elle. Mais me rappelant bientôt que la femme la plus intéressante du monde n'est, aux yeux de celui qui ne l'aime plus, que l'équivalent de la plus laide et la plus fastidieuse, je renonçai à mon entreprise et allai

rejoindre ma société qui commençait à s'inquiéter de mon absence.

Au moment où je rentrai dans le cadre de la fête, une cinquantaine de femmes et d'enfants se mirent à pousser des cris sauvages, qui nous entrèrent dans les oreilles comme des lames d'acier ; après ces cris qui sont non-seulement un signe de joie en Algérie, mais un tribut d'honneur payé aux étrangers qui assistent à une fête locale, commença un concert diabolique exécuté par une troupe de négresses qui se livraient aux délices de l'art en jouant chacune un air différent.

La première était armée d'une espèce de luth à trois cordes sur lequel elle grattait avec ses ongles effilés, de manière à faire grincer les dents.

L'autre frappait à coups redoublés sur un *tam-tam*[1] dont le bruit sourd et monotone était destiné à produire l'effet d'une basse continue.

---

(1) Le tam-tam est un vase en terre d'une forme allongée recouvert d'un parchemin, et qui bourdonne comme les tambourins avec lesquels on accompagne la danse aux ours.

La troisième soufflait à grosses gouttes dans je ne sais quel instrument en roseau du pays, qui, en fait de faux tons ne laissait rien à désirer, et ainsi de suite, sans compter les tambours de basque, dont les grelots pétillants, complétaient un, de ces orchestres barbares qu'on ne trouve que chez les bédouins.

Quand ce charivari, qui aurait assourdi des sergents de ville, fut apaisé, une danseuse apparut au milieu de la cour, encouragée par les gestes de ses compagnes, et les cris aigus de la marmaille qui semblait l'électriser.

Dès qu'elle fut en place, elle réunit les deux coins opposés d'un fichu algérien, auquel elle imprima un mouvement de rotation, et commença à exécuter au son d'une ritournelle sans cesse renaissante, une danse qui consiste dans un pas glissé ; de temps en temps, un coup de talon imprimé sur le sol marque le rythme d'un air, qui ne sort jamais de trois ou quatre notes, et qu'on entend comme un murmure à satiété.

On ne voit jamais danser qu'une femme arabe

à la fois, et ce n'est que lorsque celle qui est en mouvement a quitté la place, qu'une autre lui succède.

Pendant ce temps, la mariée, qu'il nous tardait de voir, était dans une chambre séparée, couchée sur une natte avec cinq ou six jeunes filles arrivées de la veille, pour la conduire au bain, et chargées de la garder jusqu'au moment où on devait procéder à sa toilette. Jusque là rien de nouveau pour les convives, si ce n'est force pâtisseries à l'eau de rose, entremêlées d'excellent café et accompagnées des gloussements sauvages que poussaient les mères, et auxquels les enfants répondaient comme un unanime et sympathique écho.

Quand l'heure de décorer la mariée fut arrivée, elle se leva et alla se placer sur une pile de coussins, guidée par une matrone qui lui avait fermé les yeux le matin, avec ordre de ne plus les ouvrir qu'en présence de son mari qu'elle ne connaissait pas.

Dès que la fiancée fut juchée sur le siège d'honneur qu'on lui avait préparé, on lui frotta le corps

avec une liqueur huileuse et musquée, qui a la propriété d'adoucir et parfumer la peau ; puis une femme armée d'un pinceau, lui appliqua de petites feuilles d'or sur les joues couvertes du carmin le plus vif.

Une autre sépara ses cheveux sur le front et les réunit par derrière en une longue tresse qui tombait jusque sur ses talons; cela fait, on lui couvrit la tête d'une calotte de velours rouge, sur laquelle scintillait une véritable pluie de perles, de rubis et de diamants.

La première pièce de l'habillement consistait dans une espèce de peignoir en mousseline coloriée, dont les manches transparentes et d'une immense largeur laissaient voir le bras, que les femmes arabes ont généralement d'une grande beauté.

Après ce vêtement vint une robe de brocart d'or sur laquelle s'étageait une tunique de gaze légère, assujettie par une large ceinture à franges d'or ; au dessous s'adaptait une espèce de châle broché, appelé *fouta*, qui après avoir contourné les hanches se rattachait par devant au plus bas de la taille.

La mariée portait de plus un large pantalon de mousseline de soie, serré au-dessus des chevilles, ornées de bracelets resplendissants comme ceux des bras ; des anneaux gigantesques après avoir festonné autour de ses oreilles, pendaient jusque sur sa poitrine, couverte d'une telle profusion de chaînes, de colliers et de cassolettes, qu'on aurait pu croire qu'après avoir puisé dans un écrin, une main s'était ouverte sur elle, et l'avait inondée des richesses qu'elle recelait.

Cette brillante toilette était couronnée par un voile brodé d'or, tombant du sommet de sa tête jusque sur ses pieds, qui nageaient dans des babouches du travail le plus précieux.

Ce costume est celui de toutes les femmes arabes, il ne diffère que dans la richesse qui est proportionnée à leur fortune.

Lorsqu'elles sortent de chez elles, ce qui est très rare, elles s'enveloppent dans un grand haïk, qui les couvre complètement, de manière à ne laisser apercevoir que leurs yeux, dans lesquels leur intelligence tout entière semble s'être réfugiée.

Dès que la mariée fut parée suivant l'usage du pays, la porte s'ouvrit pour toutes les femmes qu'attirait la curiosité de voir la jeune épouse, qui demeura immobile comme une statue japonaise, pendant que la gent féminine la regardait, l'admirait et la complimentait à qui mieux mieux.

Les unes lui souhaitèrent autant d'enfants qu'il y a de grains dans une grenade, les autres mirent dans sa poche des préservatifs contre les sortilèges, pendant que la plupart baisaient sa main, son pied ou le coin de son voile, suivant le degré de respect qu'elles lui devaient.

Après cette exposition qui ne dura pas moins d'une heure, et pendant laquelle la fiancée se serait bien gardée de dire un mot, de faire un geste ni d'ouvrir les yeux, les femmes se réfugièrent sur les terrasses et les galeries supérieures afin de laisser le champ libre aux amis du mari, qui prirent possession de la cour à leur place.

Ces derniers entrèrent précédés par un nègre qui marchait à reculons, en tenant un grand candélabre

en bois hérissé de bougies allumées, dont les reflets tremblants éclairaient, d'une manière fantastique, les chastes beautés qui voltigeaient sur les toits comme des étincelles animées, ou des esprits follets auxquels la curiosité avait mis des ailes aux pieds.

Au fur et à mesure que les hommes pénétrèrent dans la cour, ils se donnèrent la main et formèrent un grand rond au milieu duquel apparut tout à coup le mari claquemuré dans un burnous blanc, dont le capuchon baissé lui cachait entièrement le visage.

Après avoir tournoyé quelques instants comme un Colin-Maillard en déroute, dans le cercle qui l'emprisonnait, deux mains s'écartèrent complaisamment devant la chambre de la mariée, dans laquelle le bienheureux époux se précipita comme un homme ivre ou fou, et la porte se referma sur lui.

Pendant que les hommes se retiraient en tumulte et que les femmes reprenaient possession de la cour, nous nous dirigeâmes vers la tente de *l'Agha*

de Frenda qui nous avait conviés au festin de circonstance, et que nos cavaliers, forcés de camper à l'extérieur du sanctuaire, attendaient avec la plus grande impatience.

L'Agha, qui avait fait une chute de cheval le matin, nous reçut couché sur une peau de panthère, étendue au fond de sa tente, dans un costume et une attitude dignes du pinceau d'Horace Vernet.

Tous ceux qui connaissent *Si-Ahmed-Ould-Kadhi* vous diront qu'il se distingue par la beauté de ses traits, et un air de noblesse et de grandeur qui fixe et captive l'attention ; son regard est fier, sa voix grave, son geste digue et lent, et quoique une énergie exorbitante éclate dans son regard, sa physionomie a cette expression calme et sereine que donne à tous les musulmans la doctrine de la prédestination, et aux vrais chrétiens la foi dans la providence ; aussi bon guerrier que *Ben-Cadour* de la tribu des *Garabas*, qui a été un des plus grands héros de son temps, aussi savant que le caïd *Bessa-Raoui* des *Zmélas*, qui sait tout son koran par cœur,

Si-Ahmed est le véritable type de ces tribuns sacrés du peuple arabe, qu'ils soulèvent et apaisent à leur gré, et dont la présence seule sur le champ de bataille suffit souvent pour faire triompher le courage du nombre.

La croix de la Légion-d'Honneur qui brillait sur sa poitrine tranchait d'une manière éclatante sur son burnous blanc, sous lequel apparaissait une veste de velours rouge brodée d'or et richement boutonnée.

Quoique blessé et dans l'impossibilité de se tenir debout, l'Agha nous reçut avec cette cordialité de mœurs que les Arabes professent même à l'égard de leurs ennemis quand ils sont leurs hôtes, et je n'oublierai jamais la réception cordiale qui nous a été faite dans cette solennité, dont je voudrais pouvoir décrire les moindres détails, afin d'en conserver le souvenir dans ces notes, comme il restera éternellement gravé dans ma mémoire.

Le fait est que ce n'est pas dans les salons d'Alger ou sur les tableaux d'Horace Vernet, qu'on

peut juger les Arabes ; c'est au cœur du pays, où les mœurs antiques se sont perpétuées depuis tant d'années, qu'il faut étudier ces hommes primitifs, dont la vie a prêté à de si merveilleuses épopées.

Comme la tente de l'*Agha* était plantée sur un mamelon, d'où on découvrait tous les objets environnants, je voyais à travers l'espace vide que laissaient les rideaux entr'ouverts, l'aspect de ce camp volant, avec ses feux de bivouac, ses cuisines en plein air et ses gourbis improvisés.

Il semblerait, après tout ce que j'avais été à même de voir et d'observer depuis que je suis en Afrique, que rien ne dût plus me surprendre ni m'étonner ; mais je regardais néanmoins encore avec le plus grand intérêt ces groupes d'Arabes qui fumaient le narguilé en écoutant raconter quelques vieilles légendes de la contrée, ces chevaux entravés, qui broutaient autour des tentes, et ces chameliers qui empilaient le butin, sur les chameaux qui devaient transporter les jeunes époux dans leur nouvelle résidence, tandis que les meilleurs

cavaliers du camp faisaient de la fantasia dans la plaine.

Tout cela jeté confusément, et éclairé par un feu de joie, autour duquel dansait une troupe de nègres, dont les bras et les épaules luisaient comme du marbre noir à la clarté d'un incendie, ressemblait à une scène de l'enfer, réalisée à l'œil dans le cadre le plus fantastique que l'imagination puisse rêver, et j'étais véritablement confondue par toutes ces originalités, quand apparut tout à coup un grand fantôme blanc comme on en voit dans les mélodrames de la Gaîté et de la Porte Saint-Martin ; sa figure était couverte d'un crêpe rouge, sous lequel il roulait des yeux féroces, et sa main était armée d'un yatagan qu'il brandissait en l'air avec une candide et risible gravité ; rien n'était étrange comme cette longue figure, grandie encore par une sorte de diadème pyramidal éclatant de dorures et de pierreries.

Après avoir fait quelques évolutions, durant lesquelles il me semblait à chaque instant sentir ma tête se détacher de mon cou, le Goliath donna

l'accolade[1] à l'Agha et se retira comme il était venu, au son d'une marche triomphale qui compléta les excentricités de cette fête, dans laquelle l'Orient tout entier m'était apparu, tel que je l'avais rêvé dans mon enfance, la pensée remplie des images enchantées de ses conteurs et de ses poètes.

Nous remerciâmes sincèrement l'Agha des divertissements qu'il nous avait offerts, quoique son esprit nous parût fort au-dessus de l'idée qu'auraient pu en donner ces sauvageries dramatiques, et nous le quittâmes pénétrés de reconnaissance pour sa gracieuse hospitalité, qui m'a prouvé, une fois de plus, que toutes les religions ont leur morale, tous les peuples leurs vertus, et tous les hommes de bien des sentiments gravés dans leur cœur par la main de Dieu.

J'aurais encore plusieurs choses à vous dire, chère Madame, mais ma vue s'affaiblirait, et je

(1) L'accolade est le salut des peuples primitifs, il consiste à poser respectueusement la main sur la personne qu'on accoste et à porter à ses lèvres le doigt qui l'a touchée.

serais obligée de mettre des besicles pour enfiler l'un après l'autre tous les incidents qui ont achevé de m'impressionner dans cette belle nuit d'Orient, inondée de lumière et de parfums, au milieu de laquelle je suis rentrée chez moi, bien fatiguée de ces excursions successives, mais récompensée , néanmoins, par l'idée que cette fatigue pourrait peut-être devenir pour vous une source de distraction et d'intérêt.

LETTRE VI.

À M. EUGÈNE CHAPUS.

LETTRE VI.

A M. EUGÈNE CHAPUS.

Oran, ... Mai 1851.

Vous avez donc pensé, mon cher Eugène, voyant tant d'ingrats dans le monde, que je pourrais bien en augmenter le nombre sans crainte de faire crier au scandale. Comment avez-vous pu me soupçonner d'un tort aussi grave envers vous, qui avez toujours été mon frère par le cœur ? Non ! c'est

une erreur de croire que l'éloignement engendre l'oubli ; les mémoires affectueuses emportent le souvenir de leurs amis partout, et l'absence n'est souvent qu'un creuset où le cœur s'épure, en scellant chaque jour davantage les attachements qu'elle soumet à une nouvelle épreuve.

Je conviens, néanmoins, qu'après m'avoir mis la *plume à la main*[1], vous avez dû être étonné de ce que je n'ai pas mis la *main à la plume*, pour vous entretenir aussi de mes pérégrinations algériennes.

Mais que dire de l'Afrique à quelqu'un qui a su donner des formes si véridiques aux rêves qu'il a faits tout éveillé sur ce pays merveilleux, que vous avez mieux dépeint d'imagination que ne l'ont fait ceux qui ont été l'étudier de près, au risque d'y fondre ou de s'y faire couper le cou.

Le fait est que lorsqu'on a lu la *Jument du Désert* on est tenté de se demander, s'il vaut la peine

(1) C'est M. Chapus qui m'a engagée à écrire et à faire publier mon premier opuscule.

de traverser la mer et de se crétiniser au fond d'un navire, qui menace à chaque instant de vous servir de capuchon, pour stéréotyper quelques impressions de voyage, l'esprit teint de la couleur des lieux, tandis qu'un fantaisiste habile et raffiné comme vous parviendra, sans sortir des bras de son fauteuil, à donner les notions les plus exactes et les plus intéressantes sur un pays qu'il n'a jamais vu.

J'admets que la mémoire est un écho où les sensations se reflètent à l'infini, mais je ne comprends pas qu'on prenne sur le fait une nature qu'on ne connaît point, et dépeigne d'une manière aussi saisissante des mœurs qu'on n'a pas eu l'occasion d'étudier.

Quoi qu'il en soit, cher maître, et tout en m'inclinant de nouveau devant une supériorité que je me suis toujours plu à reconnaître, je vais tâcher, par obéissance seulement, de répondre à quelques questions que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser sur le pays des vrais lions et du vrai soleil, que vous n'avez entrevu, après tout, que du coin du feu.

De là vient votre étonnement de ce que notre conquête semble ne devoir jamais s'achever, et notre colonisation ne jamais commencer, à en juger par les rébellions continuelles qui éclatent et la difficulté qu'éprouvent nos émigrants à féconder un sol ardent qui tremble constamment sous leurs pieds.

Mais si vous étiez allé, comme moi, regarder l'Afrique sous le nez, ou si vous aviez seulement pris la peine de parcourir l'histoire de l'Algérie, dans les gros volumes poudreux qui dorment paisiblement sur les rayons de la bibliothèque impériale, royale, nationale, comme il vous plaira de l'appeler, le flambeau allumé dans les temps passés aurait éclairé le présent et l'avenir à vos yeux ; car il suffit d'interroger toutes les dominations africaines, pour voir que les conquérants, qui se sont rué sur cette terre rebelle, n'ont jamais pu s'y maintenir tranquillement, ni en balayer la poussière de la barbarie, qui semble étendue sur elle comme un vaste et éternel linceul.

En rattachant même l'un à l'autre les siècles civilisés, en soudant la jeune France à la vieille Rome,

vous verrez que ces anciens dominateurs du monde, qui ont accompli de si grandes choses, n'ont jamais eu la prétention de cultiver l'Afrique eux-mêmes, ni celle de convertir ses habitants ; ils se sont contentés de faire exploiter par les indigènes et de maintenir sous l'obéissance un peuple qui n'a jamais voulu reconnaître ni maîtres ni alliés.

Pour remplir, tout d'abord, la lacune que vous reprochez à mes lettres précédentes, je vous dirai que plus je compare notre religion, nos mœurs et nos aptitudes avec celles des Arabes, plus je demeure convaincue qu'il n'y a pas de fusion possible entre deux races, dont l'une s'est formée par des progrès lents de philosophie, d'humanité et de civilisation, dérivant tous, plus ou moins, des principes qui ont le christianisme pour point de départ, et dont l'autre n'a pour base, que la fatalité et la domination brutale imposée par un fanatisme poussé au plus aveugle degré.

La scission qui sépare le dogme musulman du nôtre, est trop radicale, trop profonde, trop infranchissable, pour qu'on puisse espérer d'arriver à une

doctrine harmonique, et il n'est donné qu'à une candeur enfantine de croire que c'est à notre génération brouillonne et sceptique qu'est réservée la gloire de triompher, non-seulement de tous les obstacles dont l'Afrique est hérissée, mais d'y détruire l'incarnation séculaire du koran.

C'est une chimère, comme la perpétuité de la paix en Europe.

Partout ailleurs, les révolutions des empires ont amené d'heureuses transformations, dans lesquelles vainqueurs et vaincus se sont mêlés ensemble; on a même vu, dans l'action des sociétés modernes, le type primitif, sinon s'effacer, du moins s'amoindrir insensiblement dans le rapprochement et le contact des différents peuples ; mais jamais rien de semblable n'a eu lieu en Afrique, où les Arabes ont toujours conservé le caractère qui leur est propre et la physionomie qu'ils ont eue de tout temps. Si un changement avait dû s'opérer, les Romains, qui ont exercé une si grande influence sur les masses, l'auraient accompli, mais ni eux ni les Espagnols, dont l'occupation embrasse une période de plusieurs

siècles, n'ont pu tirer ces routiniers obstinés de leur immobilité antique.

On dirait même, en les voyant si peu empressés à suivre les exemples des autres peuples, qu'ils ont été effrayés du prix auquel il fallait acheter une civilisation plus avancée, et que c'est après avoir pesé, dans leur intelligence, les avantages et les inconvénients d'un changement d'état, qu'ils se sont décidés à rester dans leur simplicité primitive.

Le fait est qu'il n'y a pas de conviction à terme chez ces hommes opiniâtres, qui prêchent toujours la guerre sainte comme une œuvre méritoire ; et le bras vigoureux qui les a poussés à travers treize siècles de vicissitudes et de conquêtes successives, les empêchera toujours de se réunir à nous.

S'il y a eu quelques concessions de faites, elles sont bien rares, et ne l'ont été que par des hommes isolés, que stimulait un ressort caché de crainte ou d'ambition, et qui n'en sont pas moins restés attachés à la foi de leurs pères.

Les Arabes, enfin, ont le génie de la persévérance, ils emploieront tour à tour, pour sauver leur

pays, la ruse, les armes et la diplomatie, et je suis convaincue que ceux qui nous paraissent les plus soumis, les plus dévoués, ne feignent de prendre notre cause en main, que parce qu'ils voient un moyen d'étendre leur influence personnelle, ou parce qu'ils reconnaissent l'impossibilité de rien entreprendre contre nous quant à présent ; mais ils n'ont pas oublié pour cela leur rêve éternel d'indépendance et de liberté, ni le passage du koran où il est dit :

« Si tu es le plus faible, feins la soumission à l'égard des infidèles, et attends l'heure de la force et de la vengeance. »

Les Arabes se rappellent aussi les prophéties du *Moull-Sâa*, dont les prédictions, qui ont annoncé l'invasion des Français, annoncent également le grand cataclysme qui doit les expulser un jour ; et apparaisse seulement quelque nouveau marabout dans le genre d'*Abd-el-Kader*, cette personnification du fanatisme musulman, ou quelque'autre homme à la chèvre, qui ait au front une étoile mieux tatouée que celle de *Bou-Maza*, et vous verrez éclater

encore de nouvelles insurrections qui vous prouveront si les Arabes sont disposés à fraterniser avec nous[1].

Pour arriver au *fusionnisme*, enfin, nous avons trois terribles ennemis à combattre : la religion, le caractère et le climat.

Mais le plus grand de tous, c'est la loi de *Mahomet* qui promet à ses adeptes des récompenses sans fin dans l'autre vie, et montre une indulgence immense dans celle-ci pour toutes les jouissances matérielles qu'il a sublimées jusque dans son ciel.

Quel moyen de substituer à cette loi celle du renoncement et de la lutte qu'enseigne la sévère unité catholique ?

II faudrait pour cela abolir tous les instincts violents qui forment la base du caractère arabe.

---

(1) Ce qui entretient le courage et l'espérance des tribus ruinées par la guerre, et qui ne se soumettent jamais que haletantes et épuisées ; c'est que Mahomet a prédit que le monde ne finirait que lorsque les Arabes auraient été gouvernés par quelqu'un de sa famille ayant le même nom que lui, et qui ferait régner la justice sur la terre.

Examinons d'abord Mahomet, cet être infime, sous le point de vue d'une vérité complète, mais dont la mission fut néanmoins de rappeler les Arabes idolâtres à l'idée sublime d'un Dieu, et d'établir entre les tribus isolées le lien puissant d'une même foi.

Soit qu'il se crût inspiré, soit qu'il ait agi dans un but purement humain, on ne saurait refuser à ses vues une grande étendue, et s'empêcher de reconnaître en lui un génie créateur, qui l'a placé au rang des plus grands hommes que les siècles aient produits.

Mahomet naquit à la Mecque, l'an 572 de Jésus-Christ, dans une position plus que médiocre, puisque sa mère et lui ne possédaient à la mort de son père, *Abdallah*, que deux chameaux et un esclave d'Éthiopie ; ce fut son grand-père *Abdal-Motalleb* qui prit soin de lui, et le recommanda en mourant à son fils, *Abou-Taleb*, lequel continua de pourvoir à ses besoins avec la même générosité.

Il éleva d'abord son neveu au négoce, qu'il pratiqua avec beaucoup d'intelligence ; puis il le

conduisit en Syrie où, après s'être fait remarquer par son esprit et la régularité de sa conduite, il devint le facteur d'une veuve nommée *Khadidjah*, qui l'épousa et le rendit plus fortuné qu'aucun particulier de la Mecque.

Dès que Mahomet eut fait ce mariage avantageux, il forma le projet d'établir sa religion, qu'il méditait depuis longtemps, et dont l'état de l'Orient à cette époque favorisa puissamment le développement.

Il commença par convertir sa famille, ses amis et ses serviteurs, et ce ne fut qu'après avoir été encouragé par ses premiers succès, qu'il fit ses prédications publiques, dans sa quarantième année, appelée pour cela *l'Année de la Mission.*

Il serait trop long de rechercher tous les moyens que Mahomet employa, pour inoculer aux Arabes la foi qui porta dans leur sein la fécondité et la vie, et très difficile de déterminer si ce fut l'effet de l'enthousiasme religieux, ou le simple dessein de s'élever au gouvernement suprême de son pays qui le stimula ; toujours est-il vrai qu'il régna sur les

Arabes en sa seule qualité de Prophète, qui le mettait bien au-dessus d'un roi.

Ses successeurs ne prirent que le titre de *Califat* ou lieutenant, pour indiquer qu'ils n'étaient que dépositaires du pouvoir suprême, et que Mahomet seul, du haut des cieux, continuait à être le souverain réel des croyants.

Quoiqu'on l'ait accusé d'ambition personnelle et de vues intéressées, il paraîtrait que tout en prêchant sa foi avec ardeur, Mahomet ne chercha à agir en principe sur ses compatriotes, que par la persuasion et l'exemple ; mais persécuté par ceux qui avaient intérêt à soutenir d'autres croyances, il se vit bientôt dans l'alternative de laisser périr sa doctrine ou de la soutenir comme il l'a fait.

Dans un pays plus avancé que l'Arabie, une doctrine philosophique ou religieuse, aurait pu triompher par sa seule influence morale, mais il n'en était pas ainsi dans la patrie de Mahomet, où on aurait bientôt cessé de croire en lui, s'il n'avait pas soutenu par les armes, ses sectaires que les armes attaquaient.

Il repoussa donc la force par la force, et fonda un empire en même temps qu'une religion.

Du reste, tout porte à croire que Mahomet a toujours été convaincu de l'existence de Dieu, article important qu'il avait particulièrement en vue de démontrer, car toutes ces autres doctrines ou institutions, sont moins des parties essentielles et préméditées de son plan, que des accidents qu'il n'a pu éviter d'y insérer.

Tous les historiens s'accordent à donner à Mahomet une haute capacité et un caractère rempli de bienveillance ; ils vantent aussi beaucoup ses vertus morales et religieuses, sa clémence, et sa charité si grande qu'il donnait tout ce qu'il possédait, ne gardant pour lui et sa famille que le plus strict nécessaire.

Ces mêmes auteurs prétendent aussi qu'il était doué d'une grande beauté, et d'une douceur inaltérable, avantages qui contribuèrent beaucoup à prévenir en sa faveur ceux qu'il voulait persuader ; et sa mort prématurée même, semble avoir ajouté un prestige de plus sur sa mémoire, car les Arabes se

représentent toujours Mahomet jeune, beau, triomphant de tous les obstacles, et sans aucune des infirmités et des revers que l'âge et le temps entraînent si souvent à leur suite.

Tout le monde sait que Mahomet donna à sa religion le nom *d'Islam* qui veut dire : *abandon de soi-même à Dieu ou soumission aux ordres de Dieu.*

Telle est la base de l'Islamisme, que Mahomet et ses coreligionnaires, reconnus pour orthodoxes, conviennent être la même que celles de tous les Prophètes apparus depuis Adam ; et c'est sous le prétexte qu'elle était corrompue, et qu'on ne la professait plus dans sa pureté, que Mahomet s'est dit envoyé de Dieu, pour corriger les abus qui s'y étaient glissés et la ramener à sa simplicité primitive.

Néanmoins, il ne prétendit jamais faire des miracles, et feignit seulement avoir reçu de Dieu, par l'intermédiaire de l'ange Gabriel, les pensées qu'il a publiées dans des phrases sentencieuses et inspirées, qui produisirent une impression si profonde sur un peuple grossier, mais passionné pour la poésie, qu'elles suffirent pour lui faire embrasser

sa doctrine, qui se trouve renfermée tout entière dans ces mots :

Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète !

Après avoir réduit cet article de foi à sa plus simple expression, Mahomet y a ajouté encore six différentes branches religieuses :

1 ° Croire à Dieu.

2° Croire à ses anges.

3° Croire à ses écritures.

4° Croire à ses prophètes.

5° Croire aux décrets absolus du ciel.

6° Croire à la résurrection des morts et au jour du jugement dernier[1].

---

(1) Les mahométans croient tellement à la résurrection, qu'ils prétendent que lorsqu'on entendra la trompette, dont le son doit ressusciter les morts, la consternation remplira de terreur tous les habitants de la terre, à l'exception de ceux que Dieu voudra exempter de cette terreur. Les effets attribués à ce premier son de trompette seront, d'après eux, des plus étonnants ; la terre sera ébranlée, les édifices renversés, les montagnes aplanies, le soleil sera obscurci, les étoiles tomberont et les mers seront déplacées.

Quant à la pratique de cette religion dont le principe fondamental est, que depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, il n'y a eu et il ne doit y avoir qu'un seul Dieu, elle consiste dans l'observation des lois immuables du juste et de l'injuste, dans la prière qu'il est prescrit de faire cinq fois par jour, le visage tourné du côté de l'Orient ; dans les ablutions, le jeûne et le voyage à la Mecque, toutes choses prescrites par le Koran(1), espèce de code politique et religieux dont le nom signifie lecture, assemblage ou recueil, trois sens également applicables au livre sacré des musulmans dont il est à la fois le bréviaire et le guide.

Il y a même une chose digne de remarque, c'est

Pour exprimer enfin la grandeur de l'effroi, ils ajoutent que les femmes qui allaiteront leurs enfants dans ce moment là, les abandonneront, et qu'on négligera totalement les chamelles qui auront des petits de dix mois, ce qui est la plus grande richesse des Arabes.

(1) Le mot *Al-Koran* qu'on entend prononcer souvent, comprend déjà l'article *al* de la langue arabe, qui signifie *le* et qu'on ne doit pas mettre quand on lui substitue l'article français.

que tout en se disant le continuateur des prophètes d'Israël, Mahomet a fait sortir l'islamisme de la religion juive, à la manière du christianisme, en sorte que ces deux religions, si opposées en apparence, se touchent néanmoins par la racine, car tout ce qu'il y a de vital dans le koran, est emprunté à la bible, cette charte du monde chrétien.

Le style du koran, imite à la fois la narration de l'épopée et les mouvements de l'ode, il est orné de figures gracieuses et hardies, suivant le goût des orientaux, qui en sont tellement entichés qu'ils embellissent leurs compositions les plus remarquables d'images tirées de ce livre merveilleux, qu'ils croient fermement écrit par la main de Dieu, lequel aurait simplement chargé Mahomet de le répandre sur la terre[1].

(1) Les mahométans nient absolument que le koran ait été composé par leur prophète ou quelque autre personne, c'est pour eux un article de foi de croire que ce livre est d'une origine divine, et ils défient tous les écrivains humains de faire un seul chapitre qui puisse être comparé à cet ouvrage.

On y trouve la base de toutes les sciences humaines, les principes politiques depuis le gouvernement du père de famille jusqu'au despotisme monarchique, des préceptes moraux, applicables à la prospérité et à l'infortune. Il n'est pas une situation de la vie, enfin, pour laquelle il n'y ait dans le Koran un verset fait exprès, comme si tous les événements heureux ou malheureux y avaient été prévus avec toutes leurs conséquences[1].

Tel est le fond de ce recueil qui renferme un cours complet de morale, et une législation civile dont il serait à désirer que tous les peuples fussent assez sages pour se contenter.

Les Arabes le respectent tellement qu'ils n'osent pas le toucher sans s'être préalablement lavés

(1) Il y a en outre de cela un grand nombre de passages qui y sont accidentellement, et qui se rapportent à des circonstances particulières, quoiqu'en disent les Arabes; car toutes les fois qu'il arrivait quelque chose qui embarrassait Mahomet, il avait constamment recours à une nouvelle révélation, comme à un expédient infaillible dans les cas difficiles, et le succès de cette méthode a toujours répondu à son attente.

et purifiés légalement[1]. Ils le consultent dans toutes les circonstances importantes de la vie, l'emportent avec eux quand ils vont à la guerre, et écrivent souvent ses sentences sur leurs bannières.

On ne saurait dire enfin, quelle foi et quelle vénération les musulmans professent pour ce code sacré, dans lequel Mahomet et ses disciples ont toujours eu une juste idée de Dieu et de ses attributs, à l'exception de la Trinité qu'ils rejettent complètement.

Quant à l'immortalité de l'âme, les Arabes croient que l'ange de la mort qui la sépare du corps la conduit au ciel (si le défunt était un vrai croyant), dans le cas contraire il la précipite en enfer[2] où

---

(1) Dans la crainte que cela ne leur arrive par inadvertance, ils écrivent ces mots sur la couverture Que personne ne touche à ce livre que ceux qui sont purs.

(2) Les Arabes représentent l'enfer comme un gouffre dont la vengeance de Dieu a allumé les flammes, et dans lequel il y a sept chambres destinées à recevoir les différentes classes des damnés et où chacun sera reçu et placé suivant son mérite et ses œuvres.

elle devient la proie du diable (*Eblis*), que Mahomet prétend être un ange déchu, pour avoir refusé de prêter hommage à Adam comme Dieu le lui avait commandé.

Les versets suivants, extraits du koran, serviront à démontrer aussi les idées de Mahomet sur la Sainte Vierge et quelques autres points de nos croyances religieuses.

Après avoir célébré la Vierge dans un chapitre rempli de grandes et profondes pensées, il poursuit ainsi :

« Un ange apparut à Marie et lui dit : Je suis l'envoyé de Dieu, et je viens t'annoncer un fils béni, il se nommera Jésus le Messie, sera grand dans ce monde et dans l'autre.

D'où me viendra cet enfant ? demanda la Vierge, nul mortel ne s'est approché de moi et le vice m'est inconnu.

Il en sera ainsi, répliqua l'ange, la parole du Très-Haut en est le garant, ce miracle lui est facile, il forme des créatures à son gré ; veut-il qu'une chose existe ! il dit qu'elle soit et elle l'est.

Je te le répète, ton fils sera le prodige et le bonheur de l'univers, tel est l'ordre du ciel.

Marie conçut et se retira du côté de l'Orient. Quand elle revint, portant son fils dans ses bras ;

Marie ! lui dit-on, que vous est-il arrivé, sœur d'Araon, votre père était juste et votre mère vertueuse !

Pour toute réponse Marie fit signe d'interroger son fils.

Nous adresserons-nous à un enfant au berceau ? lui répondit-on.

Je suis le serviteur de Dieu, dit Jésus, il m'a établi prophète, sa bénédiction me suivra partout, il m'a recommandé d'être fidèle au précepte de la prière, de l'aumône, et a mis dans mon cœur la piété filiale ; je rendrai la vue aux aveugles de naissance ; je ferai revivre les morts par la permission de Dieu qui m'a donné la puissance des miracles ; croyez le donc et obéissez-moi; il est mon seigneur et le vôtre ; servez-le c'est le chemin du salut. »

Mais, malgré le respect avec lequel Mahomet parle du Christ qu'il appelle *Jésus le Messie, confident du Très-Haut, grand dans ce monde et dans l'autre*, et malgré l'aveu tacite qu'il fait de tout ce dont il est redevable à cette source divine, il est facile de voir qu'il ne considère néanmoins notre Seigneur que comme un grand Prophète apparu avant lui, et dont il est venu, non pas détruire, mais compléter l'œuvre ; aussi tout cela ne l'empêche-t-il pas d'insister fortement sur la division qui doit toujours régner entre ses sectaires et tous les autres, le verset suivant en est la preuve.

« O croyants ! s'écrie-t-il, dans un de ses passages les plus remarquables, ne vous liez jamais avec les infidèles ; ne vous réunissez pas avec ceux qui se moquent de la prière à laquelle vous êtes conviés ; sacrifiez une partie de votre fortune pour la guerre sainte ; le glaive tiré dans cette circonstance est la clé du ciel.

Armez-vous en temps de paix, profitez des instants de tranquillité pour vous préparer à la guerre, et rappelez-vous qu'une goutte de sang versée pour

la cause de Dieu, une nuit passée sous les armes pour l'amour de lui, seront plus comptées dans le ciel que deux mois de jeûnes et de prières sur la terre. »

Et comme le culte mahométan est un culte philosophique, qui n'a imposé à l'homme que deux grands devoirs, la prière et la charité, il est écrit plus loin :

« Faites l'aumône des biens que vous avez reçus, celui qui donnera aux pauvres, reposera sous l'ombrage, lorsqu'au jour du jugement Dieu réglera le compte des hommes.

Quiconque aura exercé la vertu sur la terre sera exempt de tourments, et jouira dans le ciel d'une vie semée de plaisirs et du prix de ses bonnes œuvres.

Ne déchirez pas la réputation des absents ; si un calomniateur vous apporte une nouvelle, soumettez-la a un examen rigoureux, tremblez de nuire a votre prochain et de vous préparer d'amers regrets ; malheur aux médisants et aux calomniateurs.

Ne portez pas des regards avides sur le bien d'autrui, les fleurs qui parent le sentier de la vie ne sont qu'une épreuve ; les biens que Dieu promet sont plus précieux et plus durables.

Faites la prière exactement, commandez la justice, empêchez l'iniquité, soufrez patiemment les maux qui vous arrivent, ils sont une suite des décrets éternels.

Que l'infortune ne vous abatte pas, que la prospérité ne vous enivre pas, Dieu hait le superbe et le glorieux. »

Ces citations prises au hasard et que je vous présente sous une forme abrégée, comme un peintre qui ayant à copier un tableau chinois en supprime les détails puérils et surabondants, suffiront pour jeter quelque lumière sur Mahomet qui, pour concevoir des projets aussi vastes, devait avoir, outre la force des vérités relatives qu'il, apportait, une connaissance bien approfondie de ceux auxquels il s'adressait et de l'humanité en général.

Je ne saurais vous dire enfin comment cet homme extraordinaire est parvenu à un si haut degré

d'extension ; mais comme chez les Arabes il n'est pas de dogme plus fort que le dogme religieux, le progrès ne pourrait s'établir en Algérie que par la vérité substituée à l'erreur. Je ne vois donc aucun moyen de faire arriver à notre civilisation des hommes enracinés dans leurs principes élémentaires, et que la proscription même qui les sépare des autres peuples rend chaque jour plus fiers et plus confiants dans leur destinée providentielle.

On pourra opposer à ces bohémiens rustiques, le rempart mobile d'armées permanentes, arriver à des envahissements lointains ; les refouler jusqu'au fond du désert, mais on ne leur persuadera jamais que les chrétiens et les disciples du koran sont frères et qu'un mal entendu seul les a séparés jusqu'à présent.

L'Arabe en un mot, est l'idéal du parti pris, le problème le plus difficile que l'antiquité nous ait laissé à résoudre ; rien ne peut le fléchir ni le changer, son caractère est indomptable comme ses monts, son esprit violent et abrupte comme les accidents

de son sol, et sa foi indestructible comme les cèdres qui ombragent les sommets du Liban.

Il en est enfin de la race arabe comme du bronze qui a reçu son empreinte, on a beau le tourner et le retourner dans les doigts il la garde éternellement.

J'avais rêvé comme tant d'autres, dans un temps, cette alliance si nécessaire aux destinées communes, et l'ai saluée d'une espérance et d'un vœu, non-seulement parce que je suis chrétienne et que toutes les fibres de mon cœur sont pour cette doctrine divine, la plus féconde qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine, mais parce que toutes mes sympathies sont pour la régénération d'un peuple avec lequel l'unité religieuse seule pourrait opérer un rapprochement durable. Personne plus que moi enfin ne voudrait voir l'Afrique catholique et française, mais d'après tout ce que j'ai observé, depuis que je suis sur cette terre de prodiges, où toutes les images des temps héroïques et fabuleux viennent se refléter, je ne vois pas de brèche possible pour introduire le christianisme

dans une société dont l'édifice religieux est si compacte aujourd'hui, si solide, que je croirais plutôt à l'extermination de la race arabe qu'à sa conversion.

J'ignore s'il est jamais entré dans nos projets de *civiliser* les Arabes de cette manière ; mais en admettant qu'on les tue tous dans l'espoir de remplir le vide par des éléments meilleurs, on ne parviendra jamais à les réunir ; d'abord parce que nous ne sommes plus à l'époque où les grandes émigrations sont possibles et parce que malgré la large part que la Providence a faite à la race européenne, considérée, à juste titre, comme la première des races humaines par son intelligence, sa science et son industrie, elle n'a pas reçu le don de voiler la face du soleil, ni de faire tomber une seule goutte de pluie, ce qui seraient cependant les choses les plus nécessaires en Afrique.

En considérant aussi avec quelle énergie les Arabes ont lutté jusqu'à présent, contre toutes les dominations européennes, on découvre partout le principe de décadence des vainqueurs, dont les vaincus ont toujours prédit la chute plus ou moins rap-

prochée et toujours l'événement est venu confirmer ces tristes présages.

Que sont devenus, en effet, les conquérants qui nous ont précédés en Afrique ? Quel a été le résultat des faits qui s'y sont accomplis ? A quoi ont abouti, jusqu'à présent, les plus généreux et les plus vigoureux efforts ? N'y a-t-on pas vu tomber république, empire et monarchie qui ont voulu s'élever sur son sol et qui ne sont plus qu'un vain nom dans l'histoire et une source de légendes pour les poètes ?

Comme le passé est généralement prophète de l'avenir, j'engage les illusionnés rétifs ou retardataires à réfléchir profondément à tout cela, car si peu disposé qu'on soit à faire peser sur son esprit le poids de pensées, sérieuses, on ne peut s'empêcher de craindre, en voyant tant de puissances déchues et tant de ruines évidentes, que nous ne finissions par échouer également un jour dans cette œuvre si souvent entreprise et jamais terminée.

Cependant, comme il n'est donné à personne de savoir où la perfectibilité humaine doit s'arrêter,

et qu'il y a des tâches sublimes pour lesquelles aucun travail n'est trop pénible, aucune patience trop opiniâtre, nous pourrions arriver à un meilleur résultat si nous parvenions à faire entrer les Arabes dans le giron de la civilisation chrétienne ; mais pour leur donner cette impulsion, que le monde religieux verrait s'accomplir avec tant de bonheur et de joie, il faudrait des hommes aux convictions vives et profondes, capables de faire prédominer l'esprit divin dans un pays où règne l'erreur ; et je vous avouerai franchement que j'ai peu de confiance pour cela dans les croisés de nos jours, qui se battent admirablement bien pour des intérêts privés réunis dans un intérêt général, mais dont la foi n'est plus la même que celle des peuples de l'antiquité, qui combattaient à l'époque où la croix ne semblait pas abaisser l'épée, mais où l'épée était fière de s'élever jusqu'à la croix.

Tout ce qui s'est fait de grand d'ailleurs a toujours été basé sur une idée morale, et une conséquence parfaite ne peut pas sortir d'un principe imparfait.

Lorsque nous avons entrepris la conquête de l'Algérie, nous ne l'avons pas entreprise en peuple religieux qui cache des sentiments ardents sous l'apparence d'une froide politique, nous l'avons entreprise comme toutes les guerres s'entreprennent aujourd'hui, en peuple conquérant ou plutôt en peuple commerçant qui n'a en vue que des intérêts matériels et ne mesure la grandeur de l'action qu'à l'utilité du résultat ; et quelle que soit la teinte dont on voudrait colorer les choses, il est évident que nos généraux, dont quelques-uns se sont élevés, en Algérie, au rang des premiers guerriers du monde, n'auront fait, au bout du compte, qu'une magnifique campagne industrielle, de belles et héroïques opérations de commerce dans les plaines de la Mitidja et du Tell.

Sans entrer ici dans des considérations politiques et religieuses, qui ne sont pas de ma compétence, je ferai observer seulement, qu'en toutes choses il faut procéder avec logique ; si on voulait amener les Arabes à un autre ordre de mœurs et d'idées, il fallait marcher franchement vers le but

qu'on s'était proposé, en s'efforçant, dès le principe, de leur inoculer les qualités morales et l'instruction nécessaires pour entrer dans une voie nouvelle ; mais ce qu'il fallait surtout, dans une œuvre aussi éminemment civilisatrice, c'était de joindre la pratique à la théorie, en donnant aux indigènes l'exemple de toutes les vertus qu'on voulait exiger d'eux ; car les Arabes sont des êtres qu'il faut enthousiasmer pour les convaincre, et c'est par l'exemple que les apôtres du Christ ont séduit saintement le cœur des hommes.

Or, qu'avons-nous fait pour cela, jusqu'à présent ? De quel prestige nous sommes-nous entourés à leurs yeux ? Quelles leçons de piété et de charité avons-nous données à ces hommes que nous traitons de barbares ? N'avons-nous pas commis aussi bien qu'eux toutes les atrocités que la guerre entrain à sa suite, et montré, qu'une fois entrés dans cette arène sanglante, les peuples civilisés vont aussi loin que les sauvages ?

Ne voulant pas multiplier mes citations, dans la crainte qu'on ne se figure que je veux faire le

procès de l'Occident an profit de l'Orient, ce qui serait souverainement absurde, je ne rappellerai qu'un seul fait qui se trouve consigné dans les annales algériennes.

Je laisse parler l'auteur :

« Lorsqu'on s'est occupé, à Alger, de faire la route qui conduit au fort l'Empereur et de construire une esplanade hors de la porte *Bab-Aloued*, ces travaux amenèrent la destruction de deux cimetières musulmans ; en admettant qu'il fut impossible de les épargner, on aurait au moins dû procéder avec ordre et décence, en transportant ces ossements dans un lieu réservé ; mais, au lieu de cela, ces tristes débris ont été dispersés au hasard par la pioche des travailleurs, et on a vu des hommes grossiers jouer avec des têtes humaines !...

Dans les travaux de déblais, lorsque la ligne tracée par l'ingénieur partageait une tombe, la pioche coupait en deux la tombe et le squelette ; la moitié qui se détachait allait servir de remblais à quelque autre point de la route, tandis que celle qui restait, demeurait exposée à tous les regards sur le

revers du chemin. Ces sépulcres béants étaient comme autant de bouches accusatrices, d'où les plaintes des morts semblaient se mêler à celles des vivants dont on démolissait en même temps les demeures.

Ce qui fit dire à *Ham-Dam*, ancien agha d'Alger, avec autant d'éloquence que d'énergie, que les Français ne laisseraient bientôt plus aux Arabes, un lieu pour vivre, ni un lieu pour mourir. »

Cette manière de procéder était d'autant plus impolitique, que les Arabes professent un grand respect pour les morts et pour toute espèce d'acte religieux, n'importe d'où il émane ; ce qui le prouve, c'est que les cérémonies des juifs, qui sont accompagnées de tant d'accessoires puérils et de simagrées bizarres, n'excitent jamais chez eux la moindre hilarité ni le moindre blâme.

Il en est de même quand ils voient passer nos processions, ces pompes si naïvement touchantes qu'ils semblent se complaire à regarder, si extraordinaires qu'elles leur paraissent ; partout enfin, où les Arabes croient voir la pensée de Dieu, ils s'inclinent

et respectent ; il n'y a que l'athéisme qu'ils méprisent et ne pardonnent pas, parce qu'ils le considèrent comme une insulte faite au Créateur.

Ce qui montre aussi que sous le rapport de la tolérance, le mahométisme est plus avancé que beaucoup d'autres religions, c'est que : les musulmans devenus possesseurs, par la guerre, du Saint-Sépulcre, non-seulement ne l'ont pas détruit, mais l'ont conservé, et y maintiennent une révérence et une police si parfaites, que toutes les communions du globe peuvent jouir à leur tour du culte qu'elles viennent rendre au tombeau de Dieu.

« Que les chrétiens s'interrogent, dit M. de Lamartine, dans son voyage en Orient, et qu'ils disent ce qu'ils auraient fait si le destin leur avait livré la Mecque et la Koubah de Mahomet ; les Turcs y viendraient-ils de tous les coins de l'Europe et de l'Asie vénérer en paix le monument de l'islamisme ? »

Quoique les opinions tranchantes abondent à notre époque, je ne me permettrai pas de résoudre cette question et me bornerai simplement à vous

assurer que les Arabes, que certains chroniqueurs ont représentés, par ignorance ou manie de dénigrement, comme des espèces de bêtes fauves, joignant la nullité du mollusque à la férocité du tigre, ne m'ont pas semblé dénués de toutes les qualités qui rendent un peuple estimable ; ils m'ont paru remarquables, au contraire, par leur piété, leur courage et une sorte de dignité inhérente à leur nature, dont le plus pauvre de tous offre l'aspect sous ses haillons.

J'en ai même vu qui m'ont fait l'effet de véritables saints, animés de la foi la plus vive et de la charité la plus ardente ; c'étaient d'admirables types de vieillards à l'âge problématique, à la mémoire chargée de légendes, dont la grande et imposante figure rappelait les guerriers des premiers temps de l'islam qui conduisirent leurs hordes fanatiques à la conquête de l'Occident.

J'ai toujours été frappée aussi du calme profond et rarement troublé de leur physionomie, sur laquelle on lit une résignation qui n'est ni lâcheté, ni défaut d'énergie, car ils ont tous un cœur qui bat

vigoureusement dans leur poitrine, mais une pieuse soumission à la volonté de Dieu, comme l'ont tous les hommes qui croient à la prolongation de l'existence au-delà de cette vie.

Le respect filial est également une des principales qualités des Arabes chez lesquels l'autorité paternelle, si cruellement méconnue de nos jours, a conservé tout le prestige qu'on y attachait autrefois ; et, sous ce rapport, ils nous donnent des leçons dont nous ferions bien de profiter[1].

Ils sont avares, intéressés, dit-on ; mais malgré la cupidité qu'on leur reproche, ils exercent l'hospitalité la plus généreuse envers tous ceux qui se présentent chez eux en amis, sans distinction de religion ni de race.

On prétend qu'ils ont peu de science militaire

(1) En Algérie, l'autorité d'un père est souveraine au sein de sa famille, qui le sert et ne lui parle qu'avec le plus grand respect. Chaque chef de famille partage son bien également entre tous ses enfants, et quand l'axe lui interdit de s'occuper de ses affaires, ses enfants les dirigent et le nourrissent sans discontinuer d'avoir pour lui les égards qu'ils ont eus jusque-là.

et d'habileté politique, c'est possible ; mais ils n'en ont pas moins su conquérir l'Égypte et l'Espagne par leur bravoure, et pendant huit siècles qu'ils ont occupé la péninsule en vainqueurs, on ne cite pas un exemple qu'ils aient violé les capitulations qu'ils avaient faites avec les chrétiens.

Ils sont superstitieux, fanatiques, cela est vrai, mais ils se pressent avec ferveur dans leurs mosquées, et écoutent, avec confiance et respect, les prédications de leurs marabouts.

On accuse aussi les Arabes d'être paresseux et de ne se livrer aux travaux des champs, qu'autant que ce labeur leur est absolument nécessaire.

Ce n'est pas la paresse des Arabes qui occasionne les disettes si fréquemment remarquées. C'est la sécheresse, contre laquelle il n'y a aucune ressource, c'est l'ardeur du climat qu'il faut accuser de la stérilité qui règne parfois en Afrique.

Ce qu'il y a de plus vrai dans tout ce qu'on débite sur les Arabes d'aujourd'hui, c'est qu'ils sont complètement étrangers aux sciences, aux arts et à la littérature, et ne possèdent aucun des agréments

et des talents que l'éducation moderne prescrit. Ils ne chantent, ni ne dansent, ni ne riment, ni ne babillent, leur esprit n'est ni sémillant, ni enjoué ; mais, en revanche, ils ont une maturité de jugement et une vigueur de raison supérieures à celles de bien des peuples, et possèdent seuls, parmi toutes les nations du monde, un code à eux dont les commentaires ne dérivent que d'usages antérieurs qui se sont maintenus à travers les siècles. C'est ce droit coutumier que les Arabes ont reçu traditionnellement, et dont ils conservent le dépôt pour le transmettre intact à leurs enfants, qui fait la force de leurs institutions qu'on tenterait vainement de détruire.

Faut-il conclure de tout cela que la race arabe est néanmoins une race inférieure à la nôtre ? Non ! mais que c'est une race *différente*, qui a d'autres besoins, d'autres instincts, autres mœurs, et à laquelle il faut tenir compte des sa constitution physique, de son climat en un mot, du milieu dans lequel elle vit, et pour peu qu'on repousse les sentiments préventifs adoptés par la routine ou la rancune, on conviendra que les Arabes sont comme

tous les autres hommes, ni tout à fait bons, ni tout à fait mauvais, et que la nature humaine qui est vicieuse partout, ne l'est pas plus en Algérie que dans les pays civilisés où il se commet de grands désordres et de grands crimes, malgré l'intelligence et l'instruction qui y règnent.

Le plus grand reproche qu'on puisse faire aux Arabes, selon moi, c'est celui d'une insouciance qui sans rien détruire, laisse tout périr, et celui d'un fanatisme outré qui les a constitués spectateurs inactifs de l'action divine, par un abus de foi qui tue les facultés de l'homme en remettant tout au règne sensible de la providence

Au résumé, je ne vois pas pourquoi le mépris chercherait à avilir un peuple qui a fourni d'innombrables thèmes à une époque héroïque, et pourquoi, enfin, on ne considérerait les Arabes que comme une colonie de brigands, n'ayant ni droit, ni famille parmi les autres nations, et sur lesquels on peut tirer impunément comme sur un vaisseau sans pavillon qui n'appartient qu'au canon.

Mais, la polygamie, l'esclavage et les gardiens

du sérail sont des institutions affreuses ! allez-vous vous écrier. C'est précisément ce que je signalais dernièrement au muphti d'Oran, homme instruit et lettré, avec lequel j'aime beaucoup à causer, et qui est une des connaissances les plus intéressantes que j'aie faites, parmi les notabilités barbaresques ; car bien que *Si-Hamida* ne soit jamais sorti de l'Algérie, il a les notions les plus exactes et les mieux raisonnées sur l'état politique et religieux de l'Europe en général et de la France en particulier.

Cela n'est pas aussi étonnant qu'on pourrait le croire, lorsqu'on saura que ce *Taleb*, doué d'une intelligence supérieure, possède plusieurs langues qui lui ont permis de lire les livres et les journaux où ces questions ont été mises à la portée de son esprit méditatif, qui les a interprétées avec une merveilleuse sagacité.

Il faut vous dire avant tout que ce *Muphti* est un *Koulouglis*. On donne cette dénomination en Algérie aux enfants nés de l'union des Turcs avec les femmes mauresques, issues des plus anciens habitants connus de la partie occidentale de la Barbarie.

Quelques auteurs prétendent que les Maures, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, étaient établis, bien avant que les Arabes vinssent conquérir ce pays, dans la contrée que les Romains ont appelée *Mauritanie*.

D'après eux, les Arabes ne se seraient établis que peu à peu dans les villes, d'où leurs mœurs les éloignaient, tandis que les Maures s'y concentrèrent, par cela même qu'ils ne devaient pas y rencontrer les Arabes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux-ci ne se mêlèrent que peu à peu aux Maures, qu'ils regardent toujours avec un certain dédain, malgré les fusions partielles qui ont eu lieu.

Cette antipathie vient de ce que quelques Maures se sont faits chrétiens, à l'époque où les descendants des colonies romaines établies dans l'Afrique occupaient la Mauritanie.

Les koulouglis, enfin, forment en Algérie une classe à part, et ils diffèrent d'une manière remarquable des Arabes, par la blancheur de leur teint, la délicatesse de leurs traits et l'expression de leurs yeux, qui n'ont pas un éclat aussi âpre et aussi dur que ceux de ces derniers.

Ils se distinguent aussi par leur costume qui est très brillant et dont ils poussent souvent la recherche jusqu'à l'élégance.

La partie la plus luxueuse de leurs vêtements est une veste de velours richement soutachée d'or ou d'argent, un turban gigantesque et une ceinture en cachemire dans laquelle se trouve passé un poignard.

Du reste, les koulouglis ont l'air grave et la tenue hiérarchique de tous les musulmans, je dis hiérarchique, parce qu'en Algérie, chaque homme a la dignité de son rang, et pour un œil sans prévention, il n'y a pas de comparaison entre la noblesse, la décence, la gravité sévère, que donne aux musulmans la conviction de l'action toujours présente, toujours agissante de la volonté de Dieu, et nos allures libres et dégagées. Tout en nous sent le peuple jeune et léger, tandis qu'on sent en eux le peuple héritier de la sagesse et de la vertu antiques.

Après m'être débarrassée de cette explication, j'en reviens à mon entretien avec le muphti auquel je manifestais un jour ma juste et légitime horreur,

pour les institutions qu'il serait si désirable de voir détruire en Afrique ; et savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Que ces institutions étaient aussi bien dans nos mœurs que dans les leurs, si non de droit du moins de fait, et après une péroraison assez longue, dans laquelle il entassa exemple sur exemple, citation sur citation, pour me prouver, que tous les maris du monde étaient des êtres pleins de caprices et d'inconstance, — croyez-vous, par hasard, continua-t-il en caressant nonchalamment sa barbe et en faisant chatoyer les bagues qui bijoutaient ses mains blanches et effilées comme celles d'une femme, croyez-vous que les amourettes, les liaisons clandestines et autres que les hommes de toutes les classes se permettent en France, ne sont pas des licences pires que celles qu'on reproche aux musulmans ? Qu'on calcule le nombre de maîtresses que les hommes légitimement mariés ont eues dans leur vie, et on verra qu'il dépasse de beaucoup celui du harem le mieux rempli ; avec cette différence, ajouta-t-il, que chez nous tous les enfants jouissent du nom et de la fortune de leur père,

tandis qu'en Europe ils végètent souvent dans la misère et donnent parfois lieu à l'infanticide, crime inconnu en Algérie.

Puis, soit qu'il se fit un malin plaisir de m'arracher mes illusions, soit qu'il ne doutât pas que j'eusse fait mes épreuves conjugales, à l'instar de tant d'autres :

— Voulez-vous que je vous dise la seule différence qui existe entre les hommes de nos climats et ceux du vôtre ? ajouta-t-il d'un ton légèrement railleur : c'est que les premiers portent le masque de la fidélité, et que nous marchons à visage découvert.

— C'est très récréatif, pensai-je en poussant un soupir à faire fondre le Simplon ; mais comme malgré la susceptibilité inflammable de mon sexe, je ne trouvai aucun argument à opposer à mon interlocuteur, j'éludai question comme on fait-toujours quand la réplique embarrasse, et me rejetai sur le despotisme arbitraire qu'une classe privilégiée fait peser, en Algérie, sur une autre de la même origine, qu'elle opprime impunément.

Ne pouvant nier le joug fatal que subissent les nègres, qu'un préjugé barbare semble avoir voués à la servitude en naissant, le muphti, sans avoir l'air de vouloir heurter mes préjugés, me fit néanmoins remarquer, que les Arabes étaient des despotes moins cruels que les planteurs de nos colonies, dont les rigueurs ont excité, à différentes reprises, des révoltes qu'on n'a jamais vues éclater en Algérie, où l'esclave fait pour ainsi dire partie de la famille, comme le cheval et le chameau du maître, et tout en continuant de profiter des torts de ses adversaires, il me fit observer adroitement que si coupables que fussent en apparence ses coreligionnaires, de maintenir une loi barbare sous le point de vue humanitaire, ils l'étaient encore moins que les chrétiens qui ont nolisé dans un temps des navires spéciaux pour transporter des esclaves grecs sur les marchés du Levant, ou ils ont été vendus comme des bêtes de somme, sous les yeux de leurs frères en Dieu. Et le voilà ! lui musulman ! qui se mit à me faire un tableau pathétique des malheurs de la Grèce et de ceux des populations Maronites que

les Druses avaient continué de saccager, sans qu'ils aient obtenu de nous un regard bienveillant, et il finit par me dire assez crûment, qu'au lieu de venir faire de la civilisation en Algérie, les Français auraient bien mieux fait de ne pas la laisser étouffer dans le tombeau d'un peuple qui avait civilisé la terre.

Quant au dernier grief, il se prit à sourire finement, et comme s'il craignait que les hirondelles de la Méditerranée allassent le répéter à Rome, il se pencha vers l'oreille de mon mari, et lui rappela, avec une présence d'esprit qui n'abandonne jamais un musulman, qu'il y avait autrefois dans la capitale de la chrétienté une certaine chapelle où le grand sultan aurait pu recruter les gardiens de son sérail tout aussi bien qu'à Alger ou à Constantinople.

J'avoue qu'un aérolithe qui serait tombé de la lune à mes pieds, m'aurait moins surprise que tous ces raisonnements empreints d'un bon sens turc, tellement irréfutable, que ne trouvant pas dans l'arsenal de mon esprit, un projectile assez fort pour détruire ces arguments, je cherchai simplement à me venger, en priant le muphti de vouloir bien me

dire où était le gouvernement en Orient ; où était la liberté et le respect de la propriété dans un pays où la volonté capricieuse d'un seul homme était toute la loi ; où des impôts irréguliers et arbitraires levés avec le sabre étaient tout le système financier, et la justice criminelle l'amende et le bâton. Je lui démontrai avec orgueil, enfin, que l'Europe offrait un spectacle bien plus rassurant, bien plus consolant pour l'humanité, que celui de l'empire ottoman, dont je ne comprenais même pas l'existence au milieu de tous ses ébranlements et de ses germes de dissolution.

Le muphti m'écouta sans m'interrompre, les yeux baissés et les sourcils froncés, en proie à une contrariété que rendaient encore plus visible tous ses efforts pour la dissimuler.

Je le croyais atterré, il n'était que recueilli, car après avoir réfléchi quelques instants, il me répondit en reprenant par habitude une dignité calme :

— Je suis loin de nier ce qu'il y a de vrai dans ce que vous venez de dire, mais puisque l'empire Ottoman est resté debout depuis tant de temps,

malgré sa mauvaise organisation et les vicissitudes qui l'ont accablé, il faudrait, à quelque foi qu'on appartienne, être bien aveugle, pour ne pas reconnaître une destinée providentielle dans la continuité de son existence. Et que seriez-vous devenus vous mêmes, continua-t-il avec un air de défi, vous dont l'édifice social n'est qu'un artifice, une mosaïque composée d'éléments hétérogènes de toutes les couleurs, de toutes les époques, que seriez-vous devenus, si vous aviez été soumis aux mêmes épreuves que les musulmans ?

— Le livre du destin est recouvert d'un voile impénétrable, repris-je, en employant par ironie, le style oriental, et la créature dans sa faiblesse ne peut ni prévoir, ni infirmer ses arrêts; du reste, ajoutai-je avec malice, vous allez pouvoir juger par vous-même des lois fondamentales sur lesquelles repose notre société européenne, puisqu'on va les appliquer à l'Algérie.

— Ces lois ne sont pas plus applicables à l'Algérie que celles de l'Algérie ne sont applicables à la France, reprit-il d'un air convaincu, et quelque

orgueil que vous inspire votre civilisation, ce serait être par trop égoïste de vouloir, parce qu'elles vous conviennent, qu'elles conviennent à tous.

Quoi qu'il en soit, le sort des nations ne dépend pas de leur intelligence, il dépend de la parole de Dieu, qui prononce ; mais ce n'est jamais du nord qu'est venue la lumière, répliqua-t-il d'un air convaincu.

Malgré l'impatience qui m'aiguillonnait depuis quelques moments, je demandai en dernière analyse à *Si-Hamida*, s'il ne pensait pas que, par la suite des temps, la fusion, entre les Arabes et les Chrétiens pourrait s'opérer.

— On ne peut arriver à un but qu'en marchant dans le sens où Dieu conduit, me répondit-il encore, avec son ton sentencieux, mais comme rien n'est stérile dans l'étude des jours écoulés, je suis fondé à croire que plus d'un grain de chènevis sera devenu un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du ciel pourront se rassembler, avant que ce miracle s'accomplisse.

Quoique cette réponse ne fut pas plus satisfaisante

que les autres, j'avouai au muphti que, présomptueuse ou folle, j'avais caressé cette espérance, comme l'ambition d'une gloire désirable, le résultat d'un travail difficile, long peut-être, mais pas impossible ; surtout si en constituant en Afrique une société nouvelle, on parvenait à démontrer que le christianisme et le mahométisme (qui n'en est qu'une secte éloignée) se touchant par la base, leurs disciples dont le fond de la morale est presque le même, feraient bien de se réunir.

— Ce serait assurément une belle victoire pour vous, dit le muphti, puisqu'elle seule pourrait assurer aux Français une paisible domination en Afrique ; mais, quoi qu'en pensent et en disent ceux qui ne règnent chez nous que par la violence, ils n'apporteront aucune modification à nos mœurs et n'obtiendront jamais la ruine de la religion du Prophète.

Cette conversation, sans être concluante, me prouva une fois de plus, un fait malheureusement certain, c'est que tout en reconnaissant la supériorité de notre domination, sur toutes celles qui l'ont précédée, les indigènes sont non seulement persua-

dés qu'elle n'aura aucune influence morale sur eux, mais qu'ils ne croient pas à sa durée.

Le fait est que s'il est impossible que le christianisme féconde en Algérie un nouvel ordre social, en faisant participer les Arabes aux doctrines conservatrices de notre culte, si ces hommes égarés, enfin, doivent conserver leur religion intacte, je ne vois pas quel avantage il y aurait pour eux et pour nous à les jeter pour tout le reste dans le fleuve de la civilisation qui charrie tant de maux avec lui, surtout quand on ne peut en faire adopter que les inconvénients et les vices.

Toute réaction qui n'a pas la morale pour base apporte avec elle ses dangers et ses conséquences, et l'émancipation des Arabes en offrirait d'incalculables, si elle ne devait aboutir qu'à affaiblir leur foi sans leur en inoculer une autre, et à leur inspirer des goûts et des besoins qu'ils n'auraient aucun moyen de satisfaire, fut-ce même des goûts laborieux ; car depuis que le génie moderne, qui fait des prodiges, a substitué aux bras de chair qui se lassent, des bras de fer qui ne se lassent pas ; depuis

qu'il y a des métiers qui tissent sans tisserands, des voitures qui roulent sans chevaux et des navires qui voguent sans voiles, les temps sont devenus plus difficiles pour les gouvernements, et plus durs pour les peuples, auxquels ces germes de richesses pour l'avenir, ont creusé en attendant que le niveau s'établisse, une source de misère pour le présent ; et quand je veux me représenter une chose effroyable, ce sont ces hordes aveugles et bouillantes arrachées au sentiment de Dieu, n'ayant plus d'autre ambition que l'or, d'autre instinct que celui de la faim.

Je crois donc qu'on fera bien, avant de chercher à battre en brèche les principes et les institutions de ces fanatiques, de calculer les bienfaits qui, à part le fusionnisme religieux, pourraient résulter pour eux et pour nous, des rapports d'association et de communication intimé que nous semblons vouloir établir à tout prix.

Laissez-moi vous poser une hypothèse, bizarre peut-être, mais propre à faire saisir ma pensée et qui me permettra de supprimer quelques explications

intermédiaires. Je suppose que nous parvenions, envers et contre tout, à rendre l'Algérie une succursale de la France, et que nous finissions par introduire chez les Arabes nos habitudes, nos modes et nos goûts, seront-ils mieux vêtus lorsqu'ils auront échangé leur classique burnous contre nos romantiques paletots, leur poétique turban contre nos prosaïques casquettes ? Seront-ils plus heureux, lorsqu'au lieu de cultiver simplement leurs champs et de vivre paisiblement du produit de leurs terres, ils adopteront nos fantaisies luxueuses, stimulés par les aiguillons de l'ambition dans une proportion exorbitamment plus grande que leurs ressources ?

Seront-ils plus honorables, lorsqu'au lieu d'écouter les poètes et les conteurs de l'Arabie, ils feront à la sueur de leur orthographe de la voltige littéraire, dans un journal tantôt blanc, tantôt rouge, tantôt bleu, passant par un revirement de plume inouï, de la critique à la louange et de la louange à la critique, haïssant aujourd'hui ce qu'ils adoraient hier, blâmant le soir ce qu'ils approuvaient le matin,

avec une aisance et une facilité, qui témoignent de tout excepté de la sincérité ?

Seront-ils plus moraux enfin, et mieux lestés pour monter au ciel, lorsqu'au lieu de célébrer la gloire de Dieu sous la coupole de leurs mosquées, ils discuteront publiquement dans les clubs, sur l'immortalité de l'âme, ou chanteront des chansons bachiques dans l'orgie des cabarets ?

N'étant qu'une pauvre femme qui ne sait rien, comprend peu et imagine encore moins, je laisse aux réformateurs incarnés, qui sont plus habiles que moi, le soin de décider des questions aussi importantes ; et je vais tâcher de vous donner tant bien que mal les renseignements que vous me demandez au sujet de notre colonisation africaine, sur laquelle vous trouvez que j'ai glissé trop légèrement.

Vous vous rappelez sans doute, que parmi la multitude de systèmes plus ou moins réalisables, qui sont sortis de pied en cap du cerveau de quelques promoteurs ardents et illusionnés, on a proposé de créer en Algérie des villages départementaux, en

transplantant d'un seul bloc, des communes entières, y compris le maire, le curé, le sacristain, voire même le clocher, je crois ; tout enfin à l'exception des forêts et des rivières dont on n'a pas parlé, et qui seraient cependant les premières conditions d'existence et de prospérité, sur un sol ardent qui pèche surtout par sa lésinerie d'ombre, et sa pénurie d'eau.

Il suffit enfin de voir ces essais de colonisation à l'égard desquels la moitié de la France a une cataracte sur les yeux, pour comparer l'énormité des dépenses à la médiocrité des résultats obtenus jusqu'à présent.

Nos colons commencent généralement leur vie d'exil bravement, avec la confiance de l'espérance ; mais comme la nature sauvage ne se laisse pas détrôner avec la rapidité d'un changement à vue, et qu'en transplantant des hommes, on ne transplante pas seulement des existences brutes et inertes, mais des habitudes, des besoins et des souvenirs, ces hardis pionniers perdent bientôt leur énergie en subissant malgré eux les influences climatériques dont

la propriété est d'énerver et d'affaiblir les constitutions les plus robustes.

Dès lors le découragement et la nostalgie s'emparent d'eux, et leur font regretter la patrie absente que rien ne leur rappelle plus, dans ces landes désertes où ils végètent entre des lignes offensives et défensives qui sont elles-mêmes un obstacle à la colonisation dont elles menacent sans cesse les principes vitaux ; car pour qu'une colonie prospère il faut qu'elle ait ses coudées franches et puisse suivre une marche régulière et facile ; et ce n'est pas dans le voisinage des camps, au milieu d'agressions continuelles qu'elle peut prendre son développement, auquel rien n'est plus nuisible que le manque d'ordre et de continuité ; car on a beau rapporter à chaque instant dans les journaux, *que tout est pacifié en Afrique*, le lendemain la scène change et l'insurrection a de nouveau poussé son cri d'aigle qui remplit les montagnes et les vallées.

C'est cependant ainsi qu'on a colonisé le Nouveau-Monde, me direz-vous ; à cela je répondrai que l'Amérique n'est pas l'Afrique, que les Espagnols

ne sont pas des Français, et les Anglais encore moins.

Puisque vous voulez connaître ma chétive opinion personnelle sur la colonisation présente et future de l'Algérie, je vous dirai que pour que nos colonies algériennes sortent de l'état précaire où elles se trouvent (quoi qu'on en pense et quoi qu'on en dise), il faudrait, ce me semble, détruire d'abord l'esprit d'insurrection inné chez les Arabes, lequel nécessitera longtemps encore une armée d'occupation qui charge la France d'un subside considérable, mais qui est indispensable pour prévenir leurs résistances opiniâtres et donner aux émigrants la sécurité dont ils ont besoin[1].

(1) Comme toutes les choses de ce monde ont leur bon et leur mauvais côté, c'est à cette armée d'occupation que la France est redevable aujourd'hui de sa grande position ; car il s'est formé en Algérie un corps d'officiers et de soldats qu'elle peut montrer avec orgueil au monde entier ; et en admettant que cet état de guerre permanent rende la terre d'Afrique stérile pour les progrès de la colonisation, le sang que nous y avons versé l'aura du moins rendue féconde en lauriers, et c'est quelque chose que la gloire dans l'histoire d'un peuple.

Il serait important aussi de faciliter les moyens de transports, tellement chers, qu'arrivées sur les marchés, les denrées coûtent le triple de leur valeur[1].

Une chose non moins urgente serait d'adoucir les prescriptions rigoureuses imposées aux colons, dans le cahier des charges ; car ce qui épouvante les émigrants, dans l'entreprise coloniale de l'Algérie, c'est l'obligation de justifier préalablement et d'une manière authentique de la jouissance et de la libre disposition d'une somme de 5,000 fr., avec l'engage ment de planter tant d'arbres fruitiers, tant d'arbres forestiers ; de cultiver tant d'arpents en terre labourable, tant en prairie, etc... ; tout cela sous peine d'être dépossédé, au bout de quelque temps, sur le rapport d'un inspecteur, pour avoir manqué à ces conditions ; mais ce qu'il faudrait avant

(1) On a consacré, jusqu'à présent, deux millions par an pour faire des routes, sur les cent millions qu'on dépense annuellement en Algérie depuis notre prise de possession ; mais comme il faudrait huit millions par an, au moins, pour construire ce qu'il y aurait de plus pressé, il s'écoulera du temps avant qu'on voie cesser cet état de choses si préjudiciable à notre colonisation africaine.

tout, selon moi, ce serait d'établir un système d'irrigation qui puisse suppléer à la sécheresse qui produit un effet si pernicieux sur l'esprit des colons, par la désolante pensée de l'infécondité qu'elle présente, et sans lequel on ne réussira jamais en Algérie, que par *exception*.

On pourrait citer comme telle, dans la province d'Oran, Tlemcen, où il y a de l'eau, Saint-Denis-du-Sig, qui se trouve dans le même cas, et Sidi-bel-Abbés, qui marche aujourd'hui à la tête de nos centres agricoles, grâce à un cours d'eau et au développement qu'a su lui donner le commandant du génie Prudon, qui en a fait une petite ville de France sous le ciel du Bosphore.

Les résultats obtenus dans ces différentes localités prouvent que ce n'est pas du genre de travail seulement que provient le succès en Afrique, mais d'un auxiliaire indispensable auquel les plus énergiques efforts ne peuvent suppléer(1).

(1) L'irrigation est la plus importante des questions qu'on puisse agiter au sujet de l'Algérie, et la mesure la plus efficace à prendre dans l'intérêt de son avenir; car si on veut que la colonie progresse, il ne faut pas seulement que la popula-

Pour que cette nature ardente soit prodigue, pour que nos colons sèment généralement avec fruit, enfin, il faut de l'eau, il en faut absolument ; s'il est impossible d'en obtenir, la colonisation algérienne, même sous le point de vue matériel, sera toujours un problème insoluble.

Je ne suis pas apte à juger quel serait le meilleur mode d'agriculture en Algérie, mais on peut dire à *priori* que tous sont bons, avec de l'eau, et que sans eau, le meilleur ne vaut rien. Les vieux Latins le savaient si bien, qu'ils se sont toujours mis en souci pour l'eau qu'ils amenaient à leurs cités et à leurs villas par des aqueducs qu'ils jetaient sur les vallées et les plaines, et qui étaient les Pactoles de l'Algérie.

Qu'on se hâte donc de s'en procurer, coûte que

---

tion européenne y aille et en revienne, il faut qu'elle s'y fixe et puisse y vivre. Pour cela, il ne faut pas des résultats *isolés et partiels*, il faut une réussite générale, qui ne peut avoir lieu qu'avec une mesure aussi urgente dans son application qu'essentielle dans ses effets.

coûte, et sans se laisser guider par l'étroit système d'économie qui neutralise tout en France, qu'on se hâte de rechercher les sources, d'établir des réservoirs, des canaux d'irrigation, ou de creuser des puits artésiens partout où il sera possible, pour suppléer aux cours d'eau qui ne sont pas suffisants dans certaines contrées de l'Afrique(1).

Ce serait le meilleur moyen d'assainir le pays et d'appeler les populations dans l'Algérie, qu'on serait obligé d'abandonner tôt ou tard peut-être, si la colonisation était impossible ; et tout le monde sait que des positions comme Alger et Oran, mettent leurs possesseurs à même de maintenir l'indépendance de la moitié du monde !...

D'après cela, vous voyez que le gouvernement qui a le plus de chance de réussir en Algérie est celui qui sera assez riche, pour acheter un petit fleuve

(1) Dans la province d'Oran, les principaux cours d'eau sont le *Rio-Salado*, la *Taffena*, l'*Oued-Hammamn* et le *Chelif*, qui est le plus considérable de tous ; c'est aussi celui qui diminue le moins à l'époque où les autres ont à peine dans leur lit un peu de gravier humecté.

dans le genre du Danube qui arroserait les terres, en place des misérables norias qui tournent à l'aide d'un cheval borgne ou aveugle, et servirait également de prétexte à une infinité de ponts qu'on a construits, on ne sait trop pourquoi, car il est tout aussi facile de passer dessous que dessus.

Le fait est que c'est une véritable sinécure que l'état de pont en Algérie ; j'en ai vu une infinité les bras croisés, attendant avec un flegme imperturbable un fleuve, une rivière, un ruisseau, un filet d'eau, un peu d'humidité, quoi que ce soit enfin, qui prouve que leurs arches ne sont pas de simples arcades, et leur titre une pure fiction ; mais, comme sœur Anne, ils ne voient rien venir !...

Nul doute, en quittant le ton de la plaisanterie, que le système d'irrigation dont j'ai parlé n'éprouve de grandes difficultés ; mais je suis tellement convaincue que c'est le seul élément de prospérité et d'existence possibles pour nos colons algériens, que si on vous offrait, dans l'état actuel des choses, une concession de cinq cents hectares de terre, dans la plaine des *Andalouses* ou du *Tlélat*, je vous

engagerais à les refuser, persuadée que cette étendue de terrain ne vous rapporterait tout au plus que deux hectares de blé pour ensemencer, quatre charretées de luzerne en deux coupes réglées et quelques bottes d'alfa en guise de paille pour l'entretien d'une jument comme celle dont vous avez si poétiquement écrit l'histoire ; j'ajouterai même, parce que vous êtes de ceux auxquels on doit la vérité, que je connais plusieurs personnes qui, au moyen d'une faveur semblable, se sont trouvées, à la fin de l'année, en face d'un déficit de vingt mille francs, résultat qu'on peut obtenir de toute autre manière, sans que l'état s'en mêle.

Mais comme on a généralement peu de confiance dans les écrivains en jupon, qui ne prennent souvent la plume que pour la satisfaction de voir leur nom inscrit sur la couverture beurre frais d'une brochure on d'un livre, tout ce que je viens de dire n'empêchera pas certains novateurs (qui prennent facilement toutes les empreintes) de croire qu'avec l'aide de monsieur Rothschild, on parviendra néanmoins à renouveler l'Afrique septentrionale, où tous les éléments de régénération se trouvent

et où il ne manque que des mains habiles pour les diriger.

Quant à moi je suis fondée à croire, d'après tout ce que j'ai vu, lu et entendu, depuis que je suis en Afrique, que lorsque nous aurons versé le meilleur de notre sang, vidé les trésors de la métropole, qui ne sont pas inépuisables, les difficultés, sous certains rapports, seront les mêmes, et qu'on ne sera pas plus avancé qu'au point de départ.

C'est-à-dire que les Arabes n'auront adopté ni notre religion, ni nos goûts, ni nos mœurs, et à moins que Dieu ne commande lui-même aux quatre vents de souder sur l'Algérie la semence de la vérité éternelle, les deux colosses seront toujours en présence, séparés par la forme et le fond.

Je crois en un mot que l'Algérie est vaincue mais non pas conquise, et qu'à moins de changements et de transformations inouïes, qui fassent luire le phare de nouvelles espérances, notre occupation dans ce pays, qui a produit plus de bruit et plus d'éclat que tous les continents réunis, ne sera plus dans un certain nombre d'années que le roman

de notre histoire, qui aura tout le charme d'un ouvrage d'imagination .

Cette profession de foi, pouvant remplacer le chapitre final que tous les auteurs mettent ordinairement à la fin de leurs livres sous le titre de conclusion, il ne me reste plus, mon cher Eugène, qu'à vous dire adieu, ou plutôt au revoir, car le moment du retour n'est pas éloigné, et quand je songe au plaisir que j'aurai à embrasser mes amis en arrivant à Paris, je pense qu'on devrait voyager, ne fut-ce que pour retrouver ceux qu'on aime après les avoir quittés.

FIN

TABLE.

DÉDICACE.
PRÉFACE.

Pages
LETTRE I. A M. Léon Gozlan.....1
LETTRE II. A M. le colonel Marnier.....37
LETTRE III. A Mme Julie Lallemand.....79
Lettre IV. A Mme Virginie Ancelot.....135
LETTRE V. A Mme Daullé.....173
LETTRE VI. A M. Eugène Chapus.....249